

A TRENTE ANS D'INTERVALLE

L'ARDENNE



Remis en page en 2010 sur le site « *eglise-romane-tohogne.be* »

A TRENTE ANS D'INTERVALLE (1855-1887)

L'Ardenne EXPLORATIONS et DÉCOUVERTES

par J.D. COPAPONASSARD (Joseph Delbœuf) – Ch. Aug. DESOER, Imprimeur-Libraire à Liège
1887

Va, petit livre, et choisis ton monde;
car, aux choses folles, qui ne rit pas,
baille; qui ne se livre pas, résiste; qui rai-
sonne, se méprend; et qui veut rester
grave, en est maître. TCEPFFER

Ci-après commence l'histoire des mémorables voyages de Copaponassard et de ses compagnons, avec le compte exact de leurs repas, et le récit fidèle de leurs jeux et menus-propos.

Oui, lecteur, *découvertes*. Je ne m'en dédis pas. Dans le Grand-Duché, tout dernièrement, ce mois-ci, je suis tombé ni plus ni moins que sur une seconde merveille comme la grotte de Han.

Comment ce bonheur et cette gloire me sont échus, c'est ce que je me propose de vous raconter. Jean d'Ardenne n'y est pour rien. Aussi je lui ferai plus tard son compte, à Jean d'Ardenne.

C'était peut-être la dixième ou douzième fois que j'allais dans le Luxembourg; mais il y avait bien vingt-cinq ans que je n'avais plus parcouru le Grand-Duché.

Jadis, c'était par là que j'aimais à revenir, soit des bords du Rhin ou de la Moselle, soit de Suisse ou d'Italie. Après les paysages aux profondeurs décevantes, il y a un charme intime et pénétrant à contempler des beautés à portée de main, que la pluie ni le brouillard ne dérobe à la vue, et qui souvent même en reçoivent de nouveaux attraits.

L'Ardenne ne provoque aucune comparaison avec le Taunus, les Alpes ou les Apennins; mais c'est une erreur de croire qu'on ne peut plus la visiter quand on a fait le Rhin, la Forêt-Noire ou le lac des Quatre-Cantons. Nulle part on ne voit une autre Lesse ou une autre Semois. Ne parlons plus de l'Ourihe et de l'Amblève: une industrie barbare et stupidement dirigée ne leur a presque plus rien laissé. Et puis, les routes, les chemins de fer, les trams en ont détruit l'imprévu, quand ils n'en ont pas ruiné le pittoresque.

Ces rivières, autrefois si libres et si capricieuses, sont endiguées, contenues, disciplinées, détournées de leur cours — par exemple la Liègne, une des dernières survivantes —, franchies sur des ponts, accessibles aux goutteux et aux paralytiques, aux landaus pour familles et aux mail-coachs des Sociétés d'excursions.

Regrets superflus! Aussi depuis plusieurs années déjà, j'avais fait mon deuil de l'Ardenne septentrionale. C'est à la Semois, cette rivière idyllique, et à la haute Meuse de Dinant à Monthermé, que je demandais de reposer ma tête en fatiguant mes jambes, et de ranimer mes yeux usés sur les livres, par leur fraîche et fortifiante verdure.

Cette année-ci, je songeais à y retourner encore. Comment il me passa tout à coup par la tête de renouer connaissance avec le Grand-Duché, je n'en sais vraiment rien.

Je balançai longtemps. Longtemps, pour moi, c'est deux ou trois jours.

Je m'attendais à de navrantes déceptions.

Les journaux racontaient qu'il était envahi par les touristes; qu'il y en avait de deux à trois cents à Diekirch et à Vianden. Moi qui avais connu le temps où nous y étions quatre — oui, nous quatre. Nous y aurions été sept, si trois ne nous avaient pas quittés en route.

Cette foule me tentait peu. J'en pris mon parti.

J'achetai un «Jean d'Ardenne» pour me mettre en goût, essayai de l'étudier, n'y compris absolument rien, non plus qu'à ses cartes; et, rassemblant mes restes de jeunesse, je résolus de partir à l'aventure, sac au dos, bâton à la main, sans plan.

C'est ainsi que j'avais fait mon tout premier voyage.

Je suis revenu enchanté du dernier. Aussi, à peine de retour, n'eus-je rien de plus pressé que de noter mes impressions et mes trouvailles pour y faire participer mes concitoyens touristes. Mais — et voilà peut-être le mal — tout le long des chemins, comme tout le long des pages que je noircissais, les rapprochements entre le présent et le passé s'offraient en foule à mon esprit. Une véritable obsession.

J'y succombai.

Voilà comment il se fait que, ne voulant d'abord raconter que ma dernière excursion, je rédigeai en même temps le récit de la première.

Après tout, depuis l'époque où elle eut lieu, hommes et choses ont tant changé, qu'elle fera quelque peu l'effet d'un voyage dans des terres nouvelles, exécuté par des aventuriers d'un autre monde.

Septembre 1887.

En 1855

Comment fut constituée la société et ce que coûta le voyage.

Il y a plus de trente-cinq ans de cela,

Nous étions quatre
Qui n'avions pas le sou,

mais qui travaillions ferme; et, comme dit une autre chanson:

De courage et d'espérance,
Nous pétrissions notre pain.

À l'occasion d'examens passés plus ou moins brillamment, trois d'entre nous résolurent de se payer un voyage dans les Ardennes.

Disons tout de suite que ce voyage dura onze jours, et que la dépense se monta à 33 francs (vous lisez bien: trente-trois francs) par tête au maximum! Et de ces 33 francs, il faudrait, pour le bon compte, défalquer:

1° quatre bouteilles de vin de luxe dont, vers le début, nous nous fendîmes à Saint-Hubert, ainsi qu'il sera raconté dans cette véridique histoire;

2° un Balthazar — alors on disait un Balthazar — dans le premier hôtel de Verviers, que, le dernier jour, nous nous octroyâmes, au prix invraisemblable de six francs par personne;

3° le prix des victuailles que nous avons encore dans nos sacs en rentrant dans nos foyers.

Le bruit n'avait pas tardé à se répandre dans la ville que Cosinus, Populus et Papillard allaient partir pour des contrées inconnues.

Un ami commun, déjà fonctionnaire, et par conséquent émargeant au budget, demanda à partager les plaisirs du voyage. On le lui permit, à condition qu'il en partageât les dangers et les privations.

Il accepta, et manifesta le désir d'emmener son jeune frère. Ceci lui fut aussi accordé, sous la réserve expresse que, aux séances, ce jeune frère n'aurait pas même voix consultative.

Ces deux frères, Tacitus Senior et Tacitus Junior, restèrent à

Diekirch. Ils jouent un rôle effacé dans ce récit.

Tacitus Senior élocubrait alors une histoire de la création et se proposait d'exposer métaphysiquement et clairement, d'après le procédé de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse, comment l'univers s'était formé. Il se hasardait bien de loin en loin à nous dévoiler quelques traits de son plan, mais il ne tardait pas à se renfermer dans un silence plein de sous-entendus et de profondeur.

L'année suivante, hélas! le premier jour de ses vacances, sur l'une de nos plages à la mode, un tourbillon perfide l'engloutissait.

Tacitus Junior n'était rien, et ne laissait pas alors prévoir qu'il reprendrait à sa façon les projets de son aîné, et expliquerait, toujours par la thèse, l'antithèse et la synthèse, la génération des... Je m'arrête à temps, ne voulant dévoiler aucun pseudonyme.

L'avant-veille du départ, deux nouvelles recrues, deux frères encore, suivant le noble exemple donné par le célèbre Barbemuche de la Vie de Bohême, sollicitèrent l'honneur de se joindre à notre troupe. Ils portaient un nom et auraient pu avoir la poche bien fournie. On délibéra; on leur fit jurer d'accepter leur part de nos misères pour avoir leur part dans nos joies et nos savants entretiens. Ils jurèrent.

C'est ainsi que fut constituée notre petite Société. Six d'entre nous sont encore vivants, et ils sont tous aujourd'hui quelque chose. Tous ils occupent de hautes positions, qui dans l'État, qui dans l'industrie, qui dans la politique.

Pour lors, sauf deux, ils n'avaient rien que leur amour du travail, leur ardeur de savoir et l'insouciance de la jeunesse.

Le voyage fut décidé à l'unanimité pour le mercredi 22 août 1855.

1^{re} JOURNÉE

Portraits en pied et de trois-quarts. — Une gourde et son histoire. — Le jeu des six coins sur le pont d'un bateau à vapeur. — A la recherche d'un gîte. — Un jeu compliqué. — Un compagnon de lit incommode.

Le bateau à vapeur — il était dans son beau temps et avait devant lui encore de nombreuses années à tourner ses roues — le bateau à vapeur recueillit en chemin les touristes.

Première halte: Papillard, Botanas et Echassard, tous trois appartenant au genre escogriffe.

Papillard se croit naturaliste, parce qu'il a fait une collection de coléoptères et de papillons; philosophe, parce qu'il sait subtiliser à perte de vue sur des queues de cerise et fendre des cheveux en quatre; homme de théorie et bâtisseur de systèmes; raisonnant sur tout, à propos de tout. D'où son nom, heureux composé dénotant ses goûts et son humeur. Une légère teinture des mathématiques et ses idées sur la ligne droite lui font mépriser les grand'routes. Ces diverses aptitudes lui feront avoir maille à partir tour à tour avec Botanas, Echassard, et Tacitus Senior renforcé de Junior.

Botanas et Echassard, maigres comme des vendredis, taillés en lames de couteau, jarrets secs, grands escaladeurs de ruines devant le Seigneur, Echassard surtout, d'une taille si avantageuse qu'il monte sur une chaise pour nouer sa cravate et descend d'un étage pour attacher ses souliers.

Pour le moment, Botanas apprend à classer et à décrire les facultés de l'homme, et se préoccupera pendant le voyage de celles de manger et de boire, dont son professeur n'a pas fait mention, il ne sait pourquoi. Grand faiseur de cadres à coléoptères et à papillons, ce qui le fait paraître d'une espèce inférieure à Papillard, avec lequel il aura plus d'un conflit — jalousie de métier. Il porte en bandouillère ses effets, ceux de son frère, une boîte à insectes de dimension, et un parapluie idem — non contre la pluie ou le soleil, mais pour recueillir les insectes qu'il fera tomber des arbres. Ennemi des disputes, évitant avec soin

d'être pris entre Papillard et Echassard. Homme d'ordre, il a un carnet où, pour sa satisfaction personnelle, il note ses dépenses et celles de la troupe.

Echassard, apprenti avocat: connaît des passages latins et grecs, six versets hébreux du premier chapitre de la Genèse, plus le mot-à-mot de tout le chapitre; une phrase arabe des contes des *Mille et une Nuits*, qu'il a l'art de placer à propos — à ce qu'il semble; a hérité, en outre de sa part, de tout l'amour de la dispute qui revenait à son frère; pousse l'esprit de contradiction au point de remonter un ruisseau pendant toute une lieue pour atteindre plus sûrement son embouchure. Il aura cinquante prises de bec avec Papillard, suivies de silences boudeurs.

Deuxième halte. Les deux Tacitus: grands amateurs des programmes, des plans et des grand'routes; ennemis des insectes et autres légumes; Senior, robuste, carré, sérieux, bougonnant avec un air archi-bougonneur; Junior, adolescent, toujours à l'avant-garde, personnage muet.

Troisième halte. Cosinus et Populus: appartiennent tous deux au genre lourd. Cosinus, flegmatique, mathématicien par profession, philosophe d'occasion, naturaliste par amitié pour Papillard. Estomac à la Louis XIV; indifférent à toute espèce de confort. Mélange curieux de prudence et d'esprit d'aventure. Parle posément, et jouit d'une grande autorité en fait d'itinéraire, vu sa haute compétence en longitudes et latitudes.

Populus, avocat *in partibus*, taillé en parallépipède, léger comme un dolmen, raisonnant comme un boulet de canon et têtue comme toutes les mules de l'univers: ne revient jamais sur une parole ou une décision. Meilleur que le pain; a tous les dévouements, tous les courages et toutes les délicatesses. Nous l'adorons et l'exploitons.

Il arrive, sa gourde attachée à une longue ficelle et se balançant entre les jambes. Hilarité générale, que le personnel du bateau partage. Il nous explique son idée: celui qui aura soif pourra, sans se gêner ni gêner le porteur, boire à même cette gourde ainsi suspendue. Deux d'entre nous sont sur le point d'éclater. Ils songent et se souviennent:

Par une belle nuit étoilée de décembre, nous partions pour Verviers et, de là, pour Franchimont. Populus était dépositaire de la gourde commune. Il l'avait attachée à une courte ficelle sous sa redingote pour la mettre à l'abri des accidents. Chaque fois qu'un de nous devait boire, Populus d'ôter sa redingote, puis la gourde, et de grelotter en attendant. Nous eûmes grand'soif cette nuit.

Il nous suffit de conseiller à Populus d'ôter sa gourde ou de raccourcir la ficelle pour qu'il n'en fasse rien.

Le troisième appel de la cloche se fait entendre; les roues tournent et les rives de la Meuse se mettent à courir d'une fuite régulière et rapide vers l'arrière du bateau. Le ciel se couvre d'un beau nuage d'un gris de plus en plus sombre, et bientôt nos habits s'humectent d'une pluie fine et pénétrante qui place notre voyage sous un jour peu récréatif.

Quelques-uns vont du pont à la cabine et de la cabine au pont avec un entrain des plus modérés. Aucuns parlent de s'en retourner.

Dans un coin, sans s'inquiéter du temps, Echassard et Papillard nagent en pleine métaphysique et se chamaillent à propos du non-moi. Les voix s'élèvent; Tacitus Senior s'approche, les autres aussi. Pour le quart-d'heure, Papillard est idéaliste-hegelien-illusionniste, et soutient des propositions ébouriffantes qui jettent Echassard hors de ses gonds.

La discussion s'échauffe. Déjà les épithètes de bête et d'animal n'ajoutent plus aucune force à l'argumentation; ils en cherchent de plus énergiques. Les autres, émerveillés, écoutent sans comprendre, sauf Senior qui, par des hum! bien placés et d'intonations variées, se donne des airs d'approuver ou de désapprouver sans se compromettre ni s'entremettre.

Les deux adversaires se dévorent des yeux et sont sur le point d'en venir aux mains, quand Cosinus, en cela bien avisé, fait une proposition : Si l'on jouait au kom-kom (*aliis verbis*, aux quatre coins) !

Oubliant à l'instant leur métaphysique, Echassard et Papillard sont les premiers sur le pont, suivis des Tacitus, de Botanas, de Cosinus et de Populus, qui trébuche à l'échelle.

Tous les passagers et les employés font cercle autour de nous. Le capitaine en néglige son service, et le pilote manque deux ou trois fois de nous échouer.

Populus et sa gourde sont impayables. Elle s'entortille autour de ses jambes ou des nôtres, s'embarrasse dans les banquettes. Parfois, il la prend sous son bras de peur qu'elle ne se brise, et nous poursuit tout empêtré dans ses ficelles. Ils sont quatre ou cinq fois sur le point de piquer une tête, l'un portant l'autre, sous les roues du bateau.

Sur le pont, il tord de rire. Et c'est ainsi que nous arrivons à Namur, dévorés d'appétit, les jambes noires de leurs altercations avec les pieds des banquettes du bateau, les habits allourdis par la pluie et les chemises par la sueur.

Quant aux sites, nous ne les avons ni regardés ni vus. Ce qui prive le lecteur de la description du château de Chokier, des ruines de Samson ou des rochers de Marche-les-Dames.

A Namur, conciliabule sur le choix d'une auberge.

Botanas nous vante beaucoup une certaine Madame Thomas qui en tient une dans les environs de la station. Il en a fait jadis l'expérience et en a gardé un bon souvenir. Que n'a-t-il gardé de même celui de l'emplacement de cet Eldorado ! Guide imperturbable et silencieux, il nous entraîne à sa suite dans un dédale de rues tournantes ; nous repassons deux fois, toujours au pas accéléré, sur la Place d'armes, et finissons, après une heure de marches et de contre-marches, par revenir au débarcadère. Un tonnerre d'imprécations accable Botanas. Cette promenade en huit a transformé notre appétit en une rage aveugle du ventre. On parle de dévorer Botanas. Sa maigreur le sauve.

Nous demandons notre chemin, et nous voilà enfin au gîte.

Le souper, à peine servi, est englouti. Nous faisons débarasser la table pour jouer au Schwarz Peter (*alias*, au valet de pique). Le perdant est décoré de splendides moustaches, favoris, barbiche, sourcils, etc., faits avec un bouchon qu'on brûle et rebrûle pour qu'il marque bien. La servante accepte l'agréable mission de nous bouchonner. Naturellement, Populus a, plus souvent qu'à son tour, le bonheur de sentir la main quelque peu rude de la brune maritorne traçant des arabesques sur son visage pudibond. Il retord de rire ; la servante aussi. Le jeu ne cessa que faute de place à noircir.

Alors, pour varier, Papillard propose de rendre à la jeune fille les ornements dont elle nous a gratifiés. Ici, boucan infernal et course échevelée, sur laquelle nous jetons un voile bien nécessaire... et bonsoir, la compagnie !

Echassard et Botanas s'endorment une heure plus tard que les autres, Botanas accusant Echassard de tirer à lui toute la couverture et de lui trouer les chairs avec la saillie de ses os. Echassard prend le parti de laisser dire, et se met bientôt à ronfler de façon à réveiller des pierres. Le lendemain, Echassard est condamné à dormir désormais seul, fût-ce en plein air.

Väiehi hereb, väiehi boker, iôm ehad, verset de la Genèse qui se traduit, d'après Echassard : Et il fut un soir, et il fut un matin, jour premier.

2^e JOURNÉE

Un demi-déjeuner. — Achat de la Boussole. — Une faim sans fin. — Un demi-souper. — Pepper for ever ! — Achat du Jambon.

Réveil matinal. Papillard raccommode son réseau et perd ses aiguilles. Déjeuner rationné : deux petits pains par bouche et deux tasses de café. L'égoïste Papillard, à l'insu de tous, fourre

un petit pain en poche.

Nous nous mettons en route avec une faim de loup. On parcourt la ville. Papiliard, défenseur convaincu de la ligne droite, propose d'acheter à frais communs une boussole.

La proposition passe à cinq voix de majorité. On achète l'instrument sans la manière de s'en servir. Coût, 1 franc. Cosinus en aura la garde et la manipulation. Toute petite qu'elle est, nous la voyons grosse de promesses.

Saint Loup. Saint Aubin. La Citadelle gravie au pas de course d'abord, au pas essoufflé ensuite. Halte d'un quart-d'heure. Arrivée au versant du côté de la Meuse. Il s'agit de descendre. Les têtes tournent. On prévoit des chutes et des culbutes incalculables dans leurs suites. Botanas se hasarde le premier ; tout le monde suit, et Populus ne chute pas une seule fois. Première déception : la journée s'annonce mal.

En route pour Dinant ! A peine en marche, tous nos estomacs à la fois se mettent à crier famine, et agonisent la mère Thomas et Botanas. C'est le moment choisi par Papillard pour tirer son petit pain et le manger sous le nez des autres. L'ébahissement leur coupe la parole, qui ne leur revient que quand il est trop tard. Fureur inénarrable de Cosinus, qui, plus lent, avait été le dernier à prendre sa part et avait eu, sans y rien comprendre, un petit pain de moins que les autres.

En dépit des sinistres menaces de la veille, la journée est magnifique et le soleil darde ferme. Si l'on prenait un bain ! En un clin d'œil, nous voilà tous les sept à l'eau. Le bain nous ranime et nous rend des forces — mais, pour peu de temps, hélas !

Bientôt nos ventres crient plus haut que jamais, et la bourse, intraitable, n'entend pas. Il ne lui plaît d'ouvrir les oreilles qu'à Dinant même. Où donc est-elle cette ville tant désirée, si célèbre par ses pains d'épice et son pont qui a été fait sur place, par l'industrie et le sobriquet de ses habitants, par la roche à Bayard et sa citadelle ? On croit en voir les faubourgs dans toute maison qui apparaît sur la route. Nous sommes tellement affamés qu'Echassard l'archéologue et son frère passent indifférents aux pieds des ruines de Poilvache.

Encore une description de perdue... ou de gagnée.

Elle existe cependant, la ville des Copères, et nous sommes bien sur la route.

Il est trois heures ; et, à sept heures du matin, nous étions déjà au bas de la citadelle de Namur ! Un passant. On l'aborde : « Est-ce encore loin, Dinant ? — Une petite heure. — Merci ! »

Mais, grâce aux zigzags, aux arrêts, aux pipes éteintes et ralumées, il est plus de cinq heures quand nous foulons le pavé de la noble et antique cité.

Nous descendons à l'hôtel *des Voyageurs*, d'apparence modeste et confortable.

Dîner avec potage, viande et légume. Dans la sauce, ni beurre, ni graisse, ni sel ; du poivre, rien que du poivre. Pommes de terre, haricots, tout au poivre.

Après les premières bouchées, nos muqueuses sont en feu, et, pour rafraîchissement, de la bière chaude !

Au plus fort de l'incendie, l'hôte entre, l'air important, l'œil à demi-clignotant, à demi-souriant ; il pose avec solennité sur la table un plat dont, dès la porte, l'odeur nous a saisis. Il sort avec le même air de satisfaction et d'importance.

Le plat passe de main en main. Nos nez se froncent et se resserrent. Suffisamment édifiés, nous le replaçons avec soin au milieu de la table et reculons nos chaises.

Seul, Populus ne veut pas juger des choses sur l'odeur, en tâte et crache sa bouchée dans un coin, juste au moment où l'hôte entre pour recevoir nos compliments sur sa cuisine.

A la vue du plat intact, il joue la stupeur, et du ton dont les matassins offrent leurs services à Monsieur de Pourcaugnac (*piglia lo, piglia lo sù, signor monsu*) : « Comment ! vous ne mangez

pas! mangez messieurs; croyez-moi; un plat excellent: filet au madère! Je l'ai préparé moi-même. Délicieux! goûtez-moi ça!
— Merci! oh! grand merci! nous sommes rassasiés. »

Le plat remporté (*piglia lo, piglia lo sù, signor monsu*), nous respirons un peu plus à l'aise. Nous avons menti quand nous avons répondu que nous étions rassasiés; mais nous avons quand même repris quelque force. Echassard et les deux Tacite font l'ascension de la Citadelle.

Cosinus — il a de ces chances, lui — a échappé au dîner, étant allé faire visite à un comte ou baron du voisinage.

Les trois autres se réunissent dans leur chambre et se communiquent leurs réflexions.

Le plat au madère (goûtez, goûtez-moi ça, messieurs, je l'ai préparé moi-même!), et le poivre de Cayenne leur présentent une suite de goûts altérés et altérants.

Décidément la journée se terminait aussi mal qu'elle avait commencé: la faim au lever, la faim au coucher.

Papillard est tout particulièrement furieux. Il propose d'acheter un jambon et un pain: ainsi lestés, on pourrait braver les hôteliers indéliques qui prodiguent les épices pour empoisonner les voyageurs naïfs en dissimulant la corruption de leurs victuailles.

Cet avis parut marqué au coin du bon sens et de la prévoyance. Les autres de retour, il est voté par acclamation.

Il s'agissait — je ne sais vraiment trop pourquoi — d'exécuter cet ingénieux projet à l'insu de l'hôte. On sort de l'auberge à pas de loup, par groupes séparés. L'un revient avec un énorme jambon de plus de dix livres, qui va jouer un rôle important dans cette intéressante histoire; deux autres, chacun avec un pain de deux livres. On empaquète le tout; on décide de déjeuner au bord du premier ruisseau. L'eau remplacerait avantageusement le café — probablement au poivre — de l'aubergiste. Ces résolutions prises, nous allons nous coucher.

Vaïehi hereb, etc... jour second.

3^e JOURNÉE

L'octroi garde et ne rend pas. — Rafraîchissements variés. — Le combat des Sept et du Jambon. — Un peu de théologie. — Premier essai de la Boussole. Houyet. — Presque chez le Roi. — Deuxième essai de la Boussole. Champourlac. — Rochefort. — Une croix par rin'chichim'. — La tanière de la Mammosa Pisserolita.

Réveil plus que matinal. Papillard, dans sa joie nerveuse, se livre à des gambades de son lit dans la chambre et de la chambre dans son lit, si bien et tant que, crac! le fond du lit, matelas et couvertures croulent sur le plancher. Les rideaux rabattus couvrent l'écroulement, et Botanas sort le premier, portant le jambon.

L'hôte s'étonne de notre départ subit; il insiste pour que nous déjeûnions. Nous déclinons l'offre de grand cœur: «Merci, grand merci! nous n'avons pas encore faim. Trop bien dîné hier!».

Le dîner payé au même tarif qu'un dîner mangé, nous voilà en route, l'estomac léger et le pas joyeux.

Il est moins de six heures. Une boutique de pains-d'épice déjà ouverte nous tente. Mais les pains sont à leur tour tellement épicés que la bourse commune se contente d'un petit morceau. Bien lui en a pris: il ne valait rien.

L'octroi! Une idée lumineuse surgit tout à coup dans le cerveau de Cosinus.

Cosinus parle lentement, place des silences entre les syllabes, des repos entre les mots, et des temps de sommeil entre les phrases. Mais il rencontra son maître sous ce rapport.

Le dialogue suivant dura, montre en main, vingt minutes:

— Bonjour, monsieur.

— Bonjour, monsieur.

— C'est ici l'octroi?

— Oui, monsieur, à votre service.

— C'est que nous portons un jambon.

— Ah! que désirez-vous?

— Il vient de la ville et il en sort.

— En effet. Après?

— Après? Ne doit-on pas nous restituer l'argent?

— Quel argent?

— L'argent qu'il a payé en entrant.

— Sans doute, très bien. Votre papier?

— Quel papier?

— Le papier comme quoi vous avez déjà payé.

— Comment payé? Il est bien sûr que le jambon n'a pas été fait à Dinant.

— Certainement; mais un cochon porte quatre jambons.

— Eh bien! après?

— Après? un cochon ne paye pas beaucoup plus qu'un jambon, et si l'on a tué le cochon à Dinant?...

— Ah!

— Et si le cochon est né et a été nourri à Dinant?...

— Ah!... Dans ce cas, voudriez-vous bien nous dire où est le chemin de Rochefort?

— Volontiers: la première route à gauche en montant.

— Combien d'ici à Rochefort?

— C'est selon par où vous passez.

— Par la grand'route?

— Six lieues.

— Merci. Au revoir, monsieur.

— Au revoir, monsieur.

Il est six heures et demie. On convient de porter les provisions tour à tour pendant une demi-heure; et l'on marche caravanesquement, l'oreille attentive à tous les bruits qui ressemblent vaguement au murmure de l'eau courante. Nous sommes dans l'impatience de faire notre premier déjeuner à l'air libre.

De temps en temps, nous découvrons de l'eau, sans que nous ayons besoin de frapper la pierre. Mais ou elle est sale, ou chaude, ou mauvaise, ou en petite quantité, ou encore l'endroit n'est pas pittoresque. Cinq estomacs aiment le pittoresque.

La marche ne tarde pas à être animée par les contestations qui s'élèvent entre le porteur actuel du jambon et celui qui doit le relever: l'un trouvant sa demi-heure trop longue et l'autre trop courte. Sur ce, exhibition de toutes les montres et jugement sans appel.

Il est déjà plus de neuf heures; le soleil commence à bien taper et les ventres à crier famine. Cosinus, qui, par dévouement, bat le pays en éclaireur, crie tout à coup: EAU! EAU! Nous pressons le pas, et nous voilà assis sur un gazon frais et dru, au pied d'une source limpide et dans un endroit suffisamment pittoresque.

On s'apprête à déballer le jambon. Le porteur s'agenouille et quitte à l'instant sa place pour en prendre une autre, qu'il ne trouve pas meilleure.

De même, tour à tour, l'un de nous se lève et va s'asseoir plus loin, puis plus loin encore.

Tous ces mouvements se faisaient isolément et en silence. Quand, au même moment, comme sur un signal, trois d'entre nous se dressent, portent les mains à une partie innommable de leur personne, et poussent un même cri: «Il fait mouillé ici!». Les trois autres imitent le mouvement, et à l'unisson s'écrient: «C'est vrai!».

Ce n'était pas pour rien que le gazon était si frais et si dru. L'endroit était un lacis de petits ruisseaux qui coulaient sournoisement sous l'herbe et la mousse.

Mais les estomacs, pour le moment, ne permettent pas aux innombrables d'avoir voix au chapitre. On invente un stratagème: on cherche, on furète, on trouve enfin sept pierres sur lesquelles on prend place. Ainsi se seraient assis les sept sages de la Grèce, s'il leur avait été donné de déjeuner ensemble, près de ce ruisseau.

Déballage définitif des pains et du jambon, et grand ébahissement de tous en constatant qu'il nous manque un couteau! On se résignait déjà à mordre à tour de rôle dans les pains et le jambon, lorsque Papillard se souvint qu'il avait en poche un canif à large lame qui, à la rigueur, pouvait servir.

On coupe le pain, à la façon d'une tarte, en secteurs circulaires, et le jambon en cubes, coniques en quelque sorte, aurait ajouté un professeur de Cosinus; et la mastication commence.

Le pain, ça allait tout seul. Mais le jambon récalcitrait en diable: il était cru! Pas moyen d'y planter la dent et de le déchirer!

Enfin, à force de tremper les morceaux dans le ruisseau, et de les masser et de les triturer entre les mains, voire même sous le talon contre la pierre, nous finîmes par les assouplir un peu et par les étirer, et, les avalant comme les boas font leur proie, nous réussîmes à les faire descendre dans nos estomacs qui reçurent mission de les chylifier.

Ici se révélèrent des différences profondes dans les caractères. Les uns, pour boire, se couchaient à plat ventre; d'autres puisaient l'eau dans le creux de la main; d'autres façonnaient artistement leur pain en forme de coupe, et y buvaient de pleines gorgées. Papillard se rappela qu'on lisait dans la Bible quelque chose de semblable: Gédéon, sur l'ordre de Dieu, avait fait trois catégories de ses soldats d'après la manière dont ils buvaient.

Ce trait d'érudition nous ramena aux choses religieuses, et subitement nous nous rappelions que nous étions un vendredi. Déjà plusieurs parlaient de se mettre les doigts dans la bouche pour ravir à l'estomac les cubes coniques.

Mais Botanas, une autorité en sa qualité d'ancien élève du séminaire, crut avoir souvenance qu'il avait entendu dire qu'on lisait quelque part que certains pères de l'Église auraient émis l'avis qu'en voyage il était permis de manger ce qu'on trouvait. Tous les chapeaux se jettent en l'air, nous lançons un *Vive Botanas!* vigoureux, et nous le forçons à manger un recube pour tranquilliser définitivement nos consciences et nos estomacs. Ce qu'il fit.

Les jambes fonctionnèrent d'abord assez bien; mais le silence régnait dans la troupe: les mandibules étaient hors de service. C'est ainsi que, par un phénomène inverse, un savant zoologiste anglais passant par chez un autre savant du même ordre à Louvain, après une tournée en France, ne pouvait plus manger, disait-il, tant il s'était fatigué les mâchoires à parler français.

L'heure étant déjà avancée, nous résolûmes, pour gagner du temps, de quitter la grand'route, qui faisait trop de détours, et de passer par le château royal, qui est quelque part par là. Nous consultâmes la carte et la boussole, et Cosinus nous indiqua la loxodromique qui devait nous faire piquer dessus directement.

Route magnifique. Un étang sur notre chemin étale à nos yeux sa nappe limpide. Les plus intrépides proposent de s'y baigner. Cinq s'y hasardent, les deux Tacite les regardant. Br!! nous en frissonnons encore, rien qu'en y songeant. N'importe! nous soutenons que l'eau était on ne peut meilleure, et piquons loxodromiquement sur le château d'Ardenne.

Mais le soleil coninue à s'élever et à déployer de magnifiques ardeurs. Les langues pendent hors de la bouche, les pieds traînent. Le chameau — c'est-à-dire le porteur du jambon et des pains — reste en arrière et demande grâce. Révision de la Constitution. On ne portera plus le jambon qu'un quart d'heure. Occasion saisie à l'instant par Populus pour le porter trois quarts d'heure. On fait mine de le lui reprendre de force.

Il se sauve en avant avec sa charge et nous nargue de loin. Gredin de Populus, va!

Le manque d'eau va nous rendre hydrophobes, quand nous avisons de loin un petit garçon accroché à un mur presque vertical, qu'il a l'air d'examiner attentivement. Cette pose lézardienne nous intrigue. Les yeux de lynx de Cosinus découvrent que le petit garçon ne reste pas immobile, qu'il porte de temps en temps une main à sa bouche. Il mange, et que peut-il manger, sinon des mûres?

Vite courons! et bientôt nous voilà tous les huit suspendus au-dessus de l'abîme, — était-ce bien un abîme? — enlevant aux ronces leurs fruits savoureux, et leur laissant en retour des lambeaux de vêtements et de peau humaine. Mais quelles délicieuses mûres!

Grâce aux mûres, qui nous avaient quelque peu détournés du droit chemin, grâce à la boussole, à la loxodromique et à Cosinus, nous passâmes à une bonne lieue du château d'Ardenne, franchîmes sur un pont une rivière dont le nom m'échappe, et rencontrant une petite créature déguisée en vieille, nous lui demandâmes où nous étions. L'endroit ne portait pas de nom spécial, mais nous n'étions pas loin de Houyet, où elle eut la complaisance de nous conduire par la loxodromique, mais sans boussole.

Je n'en doute pas, cette relation véridique sera un jour un document géographique de la plus haute importance, et les futurs savants essayeront de retrouver notre itinéraire. C'est pourquoi, comme on le voit, je ne néglige aucune indication qui puisse leur faciliter la tâche.

Houyet alors — qu'est-il aujourd'hui? — était un village comprenant une église, vingt à vingt-cinq maisons, deux cent et cinquante habitants, y compris les vaches et les cochons. Les rues y étaient pavées de fumier uniquement.

On nous indiqua la seule auberge de l'endroit. Les murs du côté de la place publique en étaient tapissés de vignes et de poiriers: tableau digne de l'âge d'or. L'auberge se composait, au rez-de-chaussée, de deux pièces: l'une, occupée par la cheminée et un grand chaudron; l'autre, par une table et des chaises.

La maîtresse de céans nous demanda ce que nous voulions. Elle nous prévint toutefois qu'elle n'avait à nous offrir que des pommes de terre et des haricots; que, pour de la viande, il n'y fallait pas songer, pour plusieurs raisons; d'abord elle n'en avait pas, ensuite... — Nous lui coupâmes la parole: Nous portons un jambon! — Elle, continuant et nous montrant le clocher de l'église d'un geste significatif: ... ensuite, c'était vendredi.

Nous n'avions nulle envie de chercher plus et mieux. Il était près de deux heures: Va pour des pommes de terre!

La vieille courut chercher sa sœur pour l'aider à faire la cuisine, et nous jouâmes au *Schwarz Peter* pour abrégé les minutes.

Les apprêts du festin: on nous invite à laisser la table vide. Devant nos yeux ébahis, on déploie une nappe éblouissante de blancheur; des serviette également blanches et artistement pliées, des assiettes en porcelaine, des fourchettes brillantes en composition, des couteaux à manches élégants!

Fait son apparition une pyramide, en quelque sorte sphérique, de pommes de terre, et une calotte sphérique, en quelque sorte pyramidale, de haricots. De ces deux constructions, il ne reste bientôt plus rien.

Une idée! — elle est d'Echassard qui, le matin, n'a pu venir à bout de son cube — si on demandait à l'hôtesse de cuire le jambon? Elle accepta, après nous avoir fait jurer de ne pas en manger ce jour-là.

La jambonnière est suspendue dans la vaste cheminée, on la remplit d'eau bouillante et notre jambon y prend place.

Sur ces entrefaites, un deuxième service: des boulettes de

pommes de terre des plus appétissantes et dont le goût était d'accord avec la mine. Elles disparaissent jusqu'à la dernière.

On change nos assiettes. Y aurait-il un dessert par hasard? Ah! bien oui ça! comme on dit dans le pays de Namur. Une omelette, cher lecteur, une omelette de vingt-quatre œufs!

Et du pain blanc, et du pain noir, et du café servi dans des tasses de porcelaine agrémentées d'un sucrier de cristal. Quel luxe! Quel confort! Nous n'en revenions pas.

L'hôtesse nous apprit alors qu'elle avait été fermière du Roi au château. «Vous y étiez bien, sans doute? — Oh! bien non ça, Messieurs. Je ne voudrais dire du mal de personne, surtout du Roi que je n'ai jamais vu. Mais les gens avec qui vous avez affaire sont plus chiens (oh!) que le plus chien des bourgeois. Ils marchendent sur tout: sur le lait, les œufs, les poules, les légumes. Ils ne m'ont pas enrichie, allez! Je n'ai pu y rester longtemps: c'était un trop mauvais poste.»

Là-dessus, réflexions saugrenues de Papillard et de Populus que ma plume courtisane se refuse à reproduire.

Pendant que le jambon cuit, nous affrontons le fumier de la place et des ruelles pour gravir une hauteur voisine où le roc est revêtu d'une mince couche de terre, et là nous nous étendons pour digérer à notre aise, tournant du côté du ciel, les uns, leur ventre; les autres, l'autre.

Le jambon cuit, on le scie en deux pour qu'il soit plus commode à porter. «Combien pour la cuisson et la peine? — Rien, vous me laissez le bouillon.»

De Houyet, vers cinq heures, nous partons pour Rochefort, lestés et délestés.

Le sentier que nous suivîmes sur l'indication de notre hôtesse, rampait au flanc d'une montagne à pic qui bordait la rivière. C'était étourdissant de hardiesse et de grandeur sauvage. Les moins poétiques de la troupe prirent part au concert d'admiration que ce spectacle arrachait aux autres.

Au sortir du sentier, Cosinus, soutenu par Papillard contre Tacitus Senior auquel acquiesçait visiblement Junior, renouvela l'expérience du matin.

Son flair pour l'orientation aidant, la boussole et lui eurent la prétention de nous conduire en ligne droite à Rochefort.

La tentative nous réussit si bien qu'à neuf heures du soir, nous étions plus égarés que jamais. Nous dûmes frapper à une maison où l'on voyait de la lumière, et prier un bon vieux de nous remettre sur la grand'route.

Il fallut près d'une heure pour nous y réintégrer. En nous quittant, il nous prévint qu'il nous restait deux bonnes lieues à faire avant d'être à destination. Notez que les lieues d'Ardenne sont passées en proverbe pour leur longueur hors de vraisemblance.

Elles furent égayées, et allongées par trois incidents.

D'abord, frayeur d'Echassard de rencontrer des brigands. Nous avions entendu dans le lointain des cris sauvages qui avaient l'air de se diriger vers nous. Echassard, talonné par la peur, courait en avant. Cosinus prétend tout à coup qu'il entend parler bas devant nous. Echassard se replie aussitôt à l'arrière-garde. Ce mouvement prévu et prédit nous mit en une gaité folle, qui dura bien une heure.

Second incident. Junior, chargé d'un pain, le perd, il ne sait comment ni où. On le soupçonne fortement de mauvaise foi et de paresse. Toutefois, on ne parle pas de le lui faire payer.

Troisième incident. Cosinus s'aperçoit qu'il n'a plus sa pipe — sa pipe, cadeau d'une amie en racine de bruyère. Il retourne sur ses pas, escorté de Populus.

Pendant une demi-heure d'Ardenne, les cinq, assis sur une espèce de pont, considèrent juste au-dessous d'eux un étang, qui étale à leurs yeux sa surface tremblotante et miroitante. L'envie leur prit d'en effrayer les habitants en y jetant des

pierres. Mais le sort s'en mêlait: ils jetaient toujours ou trop près ou trop loin, sur des mottes de gazon peut-être. Le clapottement attendu ne se faisait pas entendre. La lune brillait et nous voyions distinctement les ondulations des vagues. Echassard trouva la chose suspecte et remonta en croupe sur sa peur.

Revinrent Cosinus et Populus — sans la pipe. Nous leur faisons part de nos étonnements. Eux aussi lancent des pierres, mais toujours ou trop près, ou trop loin, ou sur des mottes. «Il faut pourtant en avoir le cœur net», s'écrient Papillard et Botanas. Et les voilà dégringolant le long d'un talus, s'accrochant aux genêts, aux osiers, voire aux ronces — et ils arrivent au bord... d'un champ d'avoine.

Nous baptisâmes l'endroit du nom gascon de Champourlac.

Papillard prend texte de cette illusion d'optique pour arriver le plus naturellement du monde au calcul des Variations et pour proposer à Cosinus, comme thèse de doctorat spécial, le problème ainsi posé: Soient a le volume de l'œuf, b la matière calcaire disponible, c la sensibilité, d l'élasticité et $f(x, y) = 0$ l'équation de l'orifice de la poule à l'état normal, déterminer la forme de l'œuf la plus avantageuse. Question, d'après lui, plus intéressante que la brachistochrone, les alvéoles des abeilles et le solide de moindre résistance.

Cette dissertation de mathématiques transcendantes nous fit oublier le chemin. Une heure sonnait quand nous touchâmes aux premières maisons de Rochefort.

Un passant attardé nous croise. Cosinus lui demande la route et l'indication d'une auberge. Le passant veut bien retourner sur ses pas pour nous conduire à une maison où nous serons très bien, dit-il, et pas cher.

Une ruelle étroite; une maison sombre.

«C'est ici!» Il jette un cri spécial; une fenêtre s'ouvre, une femme pousse la tête. — «En voilà sept que je vous amène, dit-il. — C'est bien tard, fait la femme, mais puisque c'est vous...» Ce bref dialogue se tient en langage du pays.

Nous attendons quelques minutes. La porte s'ouvre, et nous voilà face à face avec une grosse femme de trente à trente-cinq ans, pas laide d'ailleurs, qui laisse échapper à travers sa chemise à trois quarts tombante des appas formidables et indisciplinés. Nous demandâmes de la bière pour nous donner une contenance et avoir le temps de nous remettre de notre éblouissement.

Elle revient avec des verres et un cruchon.

Papillard demandant un deuxième verre: «Tu p... eras au lit, toi! lui dit-elle d'un ton caressant. — Ah! fit-il, je suis en pays de connaissance.»

Au moment de nous indiquer nos chambres, elle nous présenta un grand sale registre, invitant celui d'entre nous qui saurait écrire à signer pour tous ou à faire sept croix. Ces mots piquèrent au vif Tacitus Senior, qui, prenant la plume d'un air à la fois digne et offensé — ce pourquoi nous le sciâmes tout le reste du voyage — signa gravement: X..., professeur. Tableau.

C'est par ce trait unique, mais considérable, que Tacitus Senior tient une place petite, mais importante, dans cette chronique.

La femme eut alors la bonté de nous dire qu'elle s'était trompée sur notre compte, qu'elle voyait bien maintenant que nous n'étions pas ce que notre air pouvait faire croire.

Sur ces mots, Echassard, Botanas et Tacitus, qui avaient certaines prétentions au bel air, se rengorgèrent avec une visible satisfaction. «Et qu'est-ce que vous croyiez donc que nous étions?» hasarda Botanas, en quête d'un nouveau compliment. Elle, désignant d'un geste la grande boîte à insectes de Botanas et portant ses deux mains à sa bouche, les doigts étendus, fit le mouvement de jouer de la flûte et dit: Pour des *rin'chichim's*.

Le passant s'était, lui aussi sans doute, formé le même jugement d'après cette boîte.

La mammifère nous conduisit ensuite à nos deux chambres et à nos lits, et gratifiant, Papillard d'un sourire séducteur: «Dors bien, toi, mon vieux», lui dit-elle.

A partir de ce jour, Papillard se croira appelé à des succès féminins et se fera remarquer par sa sémillance (style Jeune Belgique).

Laissés seuls, nous nous regardons, et un *là!* de stupéfaction et d'émerveillement sort de toutes les bouches.

Les lits, qu'on nous avait donnés pour des lits à deux personnes, étaient tellement étroits que les deux personnes devaient nécessairement s'y mettre dans une position qu'on prend rarement pour dormir.

Sous un des lits, un orgue de Barbarie.

Dans un coin, un vieux parapluie à crosse dont l'étoffe et les baleines étaient absentes et qu'on avait converti en canne.

Sur la fenêtre, un verre ébréché.

Dans chaque chambre, un pot de nuit commun d'une forme inusitée: un bassin en terre dont on se sert pour écrémer le lait. Pour table de nuit, le plancher.

Une chaise pour quatre; la moitié d'un miroir; un unique mouchoir de poche pour essuie-main; un verre à bière pour aiguière, un vase en terre pour cuvette.

Une porte vitrée, sans rideau, dont l'un des carreaux était cassé, l'autre, remplacé par du papier.

A la paroi, des images, des Sacrés-Cœurs, le jeune Marié et la jeune Mariée en couleurs, deux épisodes de la vie de Geneviève de Brabant; sur les murailles, des dessins spirituels, artistiques et moraux.

Les matelas et les coussins puant le foin humide et la sueur des joueurs d'orgue et des *rin'chichim's*; les draps de lit de couleur moins que douteuse avec des taches suspectes; les ouvertures à l'avenant.

Papillard, à peine couché, sent par tout son corps des chatouillements et des démangeaisons que son imagination se plaît encore à multiplier. Dans la crainte d'être dévoré vivant par les p., les p. et les p., il prend le parti de se rhabiller, de s'asseoir sur la chaise unique et de faire des réflexions tout haut — est-il taquin, ce Papillard! — histoire de tenir Echassard et Botanas éveillé. Il en fut pour ses frais. Les coquins s'endormirent... ou en firent semblant, histoire de l'embêter.

Dans le dortoir voisin, Populus, démanché des mêmes scrupules, n'avait trouvé rien de mieux que de se faire un lit avec les effets de ses compagnons de chambrée. Aussi, au réveil, grand tapage et avalanche de tous les mots d'amitié que dicte la colère à des gens ferrés sur les catachrèses, les apostrophes, les prosopopées et les hypotyposes.

Populus s'en fâcha tout de bon, et alors la paix se fit d'elle-même, car, si Populus se fâche, on est dans son tort. N'aurait-il pas, lui, s'il l'avait fallu, donné sa chemise pour procurer une heure de sommeil à un ami? Un jour même, nouveau saint Martin, n'avait-il pas coupé sa poche, oui, la poche de son frac pour venir en aide à un ami qui — c'était non loin de la frontière — montrait sur son visage crispé et inquiet, que l'instant critique le surprenait sans papier. D'ailleurs, sauf lui et Papillard, ils avaient bien dormi. De quoi pouvaient-ils se plaindre?

Quelques-uns furent assez délicats sur l'article propreté pour renoncer à se laver.

4^e JOURNÉE

Économique et substantiel. — Troisième essai de la Boussole. — Le trou de Han et l'Épée de Damoclès. — Un talon endommagé. — Le martyr de saint Agrippa. — La science qui s'émancipe. — Saint-Hubert. Sinistres nouvelles.

A cinq heures nous étions sur pied, prêts à partir.

Un primate anthropomorphe, sans doute le mâle de la *Mammosa Pisserolita*, nous ouvrit la porte.

Nous payâmes pour cette nuit cinquante centimes par tête, prix de faveur que nous valut la bonne mine de Botanas et d'Echassard, ainsi que la signature de Tacitus Senior, si honorable pour la maison.

Echassard trouva que le primate avait fort mauvaise mine. Ces peurs successives d'Echassard finirent par lui donner — comme on le verra dans le cours de ce fidèle récit — la plus grande peur qu'il ait eue de sa vie.

Nous fîmes halte à un hôtel de Rochefort où nous achetâmes un pain et du beurre et où l'on nous fit du café. Moyen économique qui nous fit déjeuner plus substantiellement qu'à Namur. Papillard persiste à fourrer des tartines dans ses poches.

La servante — une curieuse, la servante — s'informa 12 que nous venions.

En l'apprenant, elle laissa échapper un *Iye, mon Dieu!* des plus significatifs, enjoignant les mains, ce qui nous les fit porter tous à nos goussets pour nous assurer que nous avions l'intégralité de nos montres et de nos porte-monnaie.

J'allais oublier de mentionner une partie de billard jouée par Cosinus et Papillard, perdue par le premier.

Je me demande de temps en temps s'il est bien nécessaire de noter des faits que je juge moi-même insignifiants, comme cette partie de billard. Mais considérant que cette chronique est un véritable et sérieux document, tant historique que géographique, il n'est peut-être pas mauvais d'y consigner que si, en 1855, l'Ardenne ne nourrissait pas de moineaux, elle connaissait le billard autrement que par ouï-dire.

Cette parenthèse close et renseignements pris, Cosinus et Papillard, armés de la Boussole, nous dirigèrent, eux disant, sur Han, mais d'après un naturel que nous eûmes la chance de rencontrer au bout d'une heure, vers un désert inhabité et inhabitable. Nous avons dépassé Han, en le laissant sur notre gauche, et nous en étions bien à une lieue et demie.

Nous rétrogradâmes et retrouvâmes le sentier que prennent les bêtes pour aller de Rochefort à Han. D'où une discussion interminable sur la cause qui nous l'avait fait manquer. Evidemment Cosinus et Papillard ni la Boussole n'y étaient pour rien.

Cinq visitèrent le trou de Han, comme on disait encore à cette époque. Il était et est encore merveilleux; il était et n'est plus horripilique et abominablement sale. On y entra par la sortie de la Lesse, et l'on en sortait par une issue dont le nom sonne si mal aux oreilles pudiques que ma plume circonspecte se refuse à l'écrire.

On fait payer cher la boue et la fumée de la grotte, et le coup de fusil, et le costume, et les accessoires. Mais le spectacle qu'on a dans l'intérieur est unique au monde. — N'oublions pas que l'auteur de ce récit fait une découverte qui donne au trou de Han un rival redoutable.

Pendant ce temps, Echassard et Papillard, qui connaissent la grotte, font une reconnaissance ascensionnelle de la montagne qui la recouvre. Papillard a la prétention de conduire Echassard vers l'entrée de la Lesse et l'Épée de Damoclès.

Comme ils n'avaient pas de boussole, ils s'égarèrent et arrivèrent à Eprave, où ils rencontrèrent la Lesse.

Ils la suivirent comme ils purent, dégringolant, escaladant, roulant, grim pant, rampant et se trempant, échouèrent dans une prairie qui aurait pu, pendant huit jours, nourrir un troupeau de cent vaches, mais où les hautes herbes allourdies de rosée les mouillèrent jusqu'au-dessus du ventre. Ils atteignirent enfin le gouffre.

La Lesse se précipite avec fracas dans la montagne, qui tremble et résonne; et si vous levez les yeux, vous voyez un feuillet énorme de la roche servant de plafond, qui se détache complètement de la masse supérieure, et ne se tient plus que

par ses deux extrémités appuyées, d'une part, au flanc de la montagne, d'autre part, sur un pilier central. D'où le nom, audacieusement métaphorique, d'Épée de Damoclès.

Là, il n'y avait plus moyen de descendre le cours de la Lesse. Ils durent prendre un parti héroïque, c'est-à-dire leurs souliers et leurs chaussettes en mains, pour traverser la rivière bouillonnante — traversée périlleuse — à les en croire.

Echassard, à mainte reprise, eut peur d'être entraîné dans le trou.

À l'autre bord, ils se remirent chaussettes et souliers aux pieds et en marche pour rejoindre les autres, qui n'étaient pas loin.

Ce même jour et à cette même place, Papillard perdit un morceau de la peau de son talon, et gagna l'habitude de geindre et de maugréer chaque fois que, après un repos de quelque durée, il se remettait à marcher. Serait-ce à cette circonstance qu'on dut de ne pas être égaré par lui quand il nous conduisit voir l'hermitage de Resteigne ?

C'est une maisonnette au milieu des bois où, dégoûté du monde, s'était réfugié en hermite, peu d'années auparavant, un seigneur de la contrée; il l'avait fait orner d'anciens vitraux représentant d'horribles supplices, notamment des martyrs dont les bourreaux dévident les entrailles avec une manivelle.

De là, sac au dos, jambon et pain en bandoulière, nous nous dirigeâmes à travers les montagnes, les vallées et les bois vers la ville du grand et glorieux saint Hubert, patron des chasseurs et des chiens enragés.

Nous faisons halte à un village. Nous y louons couteaux et fourchettes et achetons du beurre pour déjeuner en compagnie de notre jambon qui, cuit, est trouvé plus masticable que le premier jour. Bière détestable, comme dans tout le reste du pays.

Je ne puis, hélas! consigner le nom de ce village désormais fameux, et il en coûte à ma scrupulosité. Mais je préfère laisser le nom en blanc que de l'inventer, ou de prendre un nom d'homme pour un nom de ville.

Nous retrouvons la grand'route, à la grande satisfaction des Taciturnes, tant Senior que Junior; et nous marchons au pas accéléré, sans trop nous préoccuper d'Echassard.

Le pauvre diable ressent d'atroces coliques, qui vont s'exacerbant à mesure que l'on avance. Il eut cependant encore le courage de s'asseoir, réprimant ses grimaces, entre les Tacite et Populus, dans une éclaircie du bois, où Cosinus, Papillard et Botanas firent les plus beaux cumulets du monde.

Oui, grave Cosinus; oui, profond Papillard; oui, solennel Botanas, ce jour-là, vous avez fait des cumulets. Vous avez beau me faire des signes d'intelligence et de supplication, vous n'oseriez vous en défendre: l'imperturbable et incorruptible histoire qui conduit ma plume, a consigné ce fait mémorable dans ses annales, et elle le maintiendra consigné; et les falsificateurs des documents historiques, comme il en pleut, ne prévaudront pas contre elle.

Ils s'attirèrent des applaudissements où la flatterie n'avait aucune part. Echassard lui-même, qui les avait contemplés avec intérêt et non sans envie, eut la force de leur serrer la main.

Reprise des bagages; en avant, marche!

On marcha bien pendant quelque temps; mais les coliques d'Echassard ne lui laissaient plus de répit. Quand il s'arrêtait, il tenait à deux mains ce qu'il appelait son ventre, de peur que, dans ses efforts, il ne dévidât ses entrailles avec le reste, comme il avait vu sur les vitraux de l'hermitage. De là, des haltes forcées qui nous conduisent jusqu'à la nuit.

Proposition de Senior de coucher à la belle étoile. Toute saugrenue qu'elle était, elle rencontra plusieurs adhésions. Observations judicieuses de Cosinus, que les nuits de la fin d'août sont froides, que nous n'avons pas de manteaux, que la place est mauvaise, que la rosée nous transpercera, que c'est peu

confortable, qu'un lit, même mauvais, est beaucoup plus moelleux que la terre et quelques feuilles, qu'Echassard pourrait en être sérieusement incommodé, etc., etc.

Ce discours, que Cosinus débita en moins d'un quart-d'heure, enlève à Senior ses derniers partisans, y compris lui-même.

D'ailleurs, la forêt de hêtres que nous traversons est si majestueuse dans son obscurité que la lune pique de trous bleuâtres, elle nous inspire si grand entrain et si belle humeur, notre marche est si ferme et si bien cadencée que, malgré les interruptions occasionnées par le bourrage des pipes et le débouillage de l'autre, il n'était pas plus de 9 1/2 heures du soir, quand nous entrons à Saint-Hubert, à peu près vers le moment où les gens allaient se coucher.

Nous descendons hôtel de la Poste, chez Magerotte.

Dans la pièce où l'on nous introduit, il se trouve encore deux voyageurs: un jeune homme qui grignotait sans trêve du pain dont il avait ses poches bourrées, et un jeune prêtre qui lia conversation avec nous, nous parla de Liège et du choléra, et qui, de fil en aiguille, nous apprit qu'il sévissait très fort à Eprave, où nous avons justement passé dans la matinée.

Sur ces mots, Echassard change de couleur, et, de verdâtre, devient vert, bleu et violet, éprouve des nausées, des sueurs et une colique plus terrible que les autres.

Nous lui prescrivons de se mettre au lit sans souper, d'essayer de se faire transpirer (lui déjà sec comme bois mort!) et de ne pas songer au choléra.

Ces prescriptions données et exécutées — sauf la dernière — nous faisons honneur au souper que l'on nous sert à la hâte, et, bien repus, allons nous coucher, non sans avoir au préalable ôté à nos lits chacun une couverture que nous empilons sur l'infortuné Echassard.

5^e JOURNÉE

Sous huit couvertures. — Trois mots historiques. — L'orgie. — Les mystères de la ligne la plus courte. — Cinq enfants perdus dans la Forêt. — *Ibant obscuri sola sub nocte per umbram.* — Un phare et un terre-neuve. — Sauvés, mon Dieu! — Le château hospitalier.

Cette nuit du samedi au dimanche à Saint-Hubert — cette nuit que nous avons manqué passer à la belle étoile — il fit un froid d'enfer.

Nous grelottions, nous claquions des dents sous nos minces couvertures, ce qui ne nous empêche pas d'étouffer — d'étouffer de rire — tandis qu'Echassard de son côté étouffe et gémit sous le poids qui l'accable et qui lui interdit le moindre mouvement.

« Botanas, mon frère, j'ai bien trop chaud, le sais-tu? Je suf-foque. — Tant mieux, Echassard! Ça te fait fichtrement du bien, va!

« Cosinus, mon ami, m'entends-tu? Je n'en puis plus; mes os même se liquéfient. — Tu ne peux avoir trop chaud, camarade. C'est bon qu'il fait un froid de loup, sans quoi je te donnerais encore la seule couverture qui me reste. D'ailleurs une nuit est bientôt passée. Vingt-quatre heures de ce régime, tu seras sur pied.

« Papillard, Papillard, je vais flanquer tout à bas. Je ne puis fermer l'œil, j'ai mal au cœur sous mes couvertures; je n'y tiens plus; je veux me rafraîchir; j'ai besoin d'air. — Ne fais pas cela, mon bon. Il ne t'en faudrait pas plus pour, demain, te réveiller mort. Tu n'aurais pas le choléra que tu l'attraperais sûr en mettant seulement un bras à l'air. Entortille-toi bien! »

Et lui de se renfoncer sous ses couvertures, en poussant des soupirs à fendre l'âme des plus indifférents.

Au déjeuner, nous lui fîmes boire du thé avec une tranchette de pistolet (genre de petit pain, propre à la Belgique — ceci à l'intention de mes innombrables lecteurs français) mince

comme hostie, et le fimes remettre au lit.

Pendant qu'il retranspire, nous allons d'abord assister à la grand'messe, et essayons d'admirer l'église, que, accompagnés du jeune prêtre, nous visitons jusque dans sa chapelle souterraine et qui frappe par sa simplicité et sa grandeur. Mais il faisait un froid tellement hyperboréen et nous étions si légèrement vêtus, que l'admiration ne pouvait pas sortir.

Nous quittons l'église pour le Pénitencier — un ancien couvent, ce qui veut dire chose grande et riche. Nous parcourons les ateliers: bottiers, sabotiers, relieurs, rempailleurs, menuisiers, boulangers.

Nous vîmes faire la cuisine. Le monsieur de la veille grignota un morceau du pain destiné aux pensionnaires; nous aussi, par imitation.

On nous conduisit ensuite voir les jeunes prisonniers faire de la gymnastique; après quoi on nous promena à travers réfectoires, dortoirs, classes, infirmeries, pharmacie. Le tout, admirablement tenu.

Au moment de sortir, on nous présente un registre à signer. Botanas fut le dernier à tenir la plume. Le frère cicerone le pria de vouloir bien consigner dans une colonne ad hoc, l'impression que l'établissement lui avait laissée ainsi qu'à nous.

Botanas se montra fier d'une pareille mission. Il parcourut un certain nombre de feuillets: il y lut des vers, des sentences, des réflexions religieuses, économiques, sociales; il y vit aussi des critiques, des desiderata, des questions; le plus souvent ses yeux tombaient sur des exclamations: Beau! Bien tenu! Admirable! Propre! Délicieux! Parfait!

Botanas était devenu pensif. Quelque chose se passait visiblement dans sa tête, et ce qui devait en sortir ne pouvait pas être une banalité.

Il sentait d'ailleurs toute la solennité de la situation et de son rôle. Songez donc! il représentait, par l'intermédiaire de nos illustres personnes, les littératures et le droit tant anciens que modernes, les sciences tant physiques et mathématiques que naturelles.

Nous sommes dans l'attente.

Tout à coup, ça se voit, sa pensée a revêtu une forme et va sortir toute armée de sa plume. Le corps cambré, les lèvres pincées, le coude serré contre les côtes, d'une écriture ferme et nette, il écrivit trois mots, rien que trois mots, les recouvrit soigneusement de papier brouillard et ferma le livre.

Ce n'était pas notre affaire, ni surtout celle de Populus. Celui-ci était quelque peu jaloux de l'honneur échu à Botanas. Il avait fait, lui, de nombreuses et profondes réflexions qui ne demandaient qu'à sortir et qu'il avait contenues avec peine. Il voulut voir si Botanas n'avait rien inscrit de contraire à ses convictions démocratiques, laïques et obligatoires.

Il ouvre le livre et manque de tomber à la renverse. Nous le soutenons, le ranimons.

Quelle horreur Botanas avait-il donc pu rédiger pour mettre Populus en cet état?

Quand Populus est revenu à lui, nous jetons un coup d'œil sur la ligne fatale et y lisons ceci: « AVEC SIX COMPAGNONS! ».

Ô vous, graves historiens des petites choses, redresseurs d'orthographe, metteurs de points sur les i, compulseurs de vieux papiers, déchiffreurs d'énigmes, d'anonymes et de pseudonymes, quand, dans quelques siècles, vous rééditez et commenterez la chronique instructive de ces merveilleuses aventures, il vous sera facile de faire connaître à vos lecteurs nos noms oubliés. Allez au Pénitencier de Saint-Hubert, feuillotez le registre à la date du 26 août 1855, et vous serez satisfaits.

Mais, j'y songe: dans quelques siècles, où seront le registre et le Pénitencier? Hâtez-vous, hâtez-vous, historiens! Le temps s'échappe et fuit. Plus heureux que le chantre du *Lac*, nous en avons fixé la trace — sur un feuillet de papier. Mais le papier

n'est à l'épreuve ni du feu ni des révolutions.

L'heure du dîner était là. Bouillon, bouilli, gigot, rostbeef, perdreaux — une primeur, s'il vous plaît — sauces à l'eau, ne rappelant que de loin celles de notre empoisonneur dinantais. Les rôts ont le goût de viande bouillie; le bouilli n'a pas de goût.

Nous permettons à Echassard un verre d'eau et un rond de carotte: les carottes, lui disons-nous, ont des propriétés astringentes. On voit les fenêtres à travers son corps. Néanmoins il va mieux, est rassuré et se sent quelque force. S'il pouvait seulement manger... — Garde-t-en bien, malheureux!

Si ce n'est pas à Papillard, je ne sais à qui poussa alors l'idée cruelle de le faire assister à une orgie. On fit monter deux bouteilles de bordeaux, puis une de bourgogne, puis une de champagne qu'on déboucha avec toutes les peines du monde et grâce à tous les tire-bouchons et tous les poignets de l'hôtel — monstrueux effet de la température polaire dont nous jouissions.

On octroya à Echassard, dont les yeux s'élargissaient comme des assiettes, un petit verre de bordeaux.

Ces profusions sardanapalesques nous firent regarder par Monsieur et Madame Magerotte pour des princes péruviens, voyageant incognito et cachant des trésors sous la doublure de leurs vieilles hardes. Le lendemain, il y avait dans la ville une foire aux chevaux; notre hôte nous engagea à en profiter; nous pourrions faire de bons marchés.

Comme nous nous récriions sur l'état de nos finances: « Oh! dit-il, de l'air d'un homme à qui on n'en fait pas facilement accroire, je vois bien qui vous êtes, et je vous prêterai autant d'argent que vous voudrez. » — Revanche de Rochefort.

Nous le remercions de cette offre généreuse et demandons notre compte qu'il nous apporta tout aussi généreusement.

Ici vient se placer un épisode qui met nos caractères dans un jour tout à notre avantage.

C'est Papillard qui était investi des fonctions de caissier; seulement il n'avait pas de caisse. Quand il n'avait plus d'argent, il demandait dix francs aux membres de la Société à leur tour de rôle.

Or, dans cette salle commune de l'hôtel de la Poste à Saint-Hubert, salle à cette heure-là remplie par la personne étrangère du monsieur qui grignotait toujours du pain, il demanda dix francs à Senior pour pouvoir solder la note de l'hôtel.

Senior se rebiffa, ayant, disait-il, payé la veille au matin dans la tanière des mammifères bimanés. Papillard croyait bien en avoir le souvenir; mais ce qui l'embrouillait, c'est que Botanas, dont ce devait être le tour et à qui il avait réclamé sa mise, avait protesté.

Pour justifier son refus, Botanas exhibait son carnet, où il avait tenu note jour par jour de toutes les dépenses communes; et il y avait une différence de six francs entre le total qui résultait de ses chiffres, et l'état de la caisse. *Inde soupçones et disputæ*. L'un disait oui, l'autre disait non. La querelle prenait fâcheuse tournure.

La comptabilité de Botanas n'avait aucun caractère officiel, mais il en certifiait *mordicus* la scrupuleuse exactitude.

Vérifions les comptes! s'écrie Populus. Vérifiez! réplique Botanas. On s'érige en commission.

Tout d'abord, on constate que Botanas a oublié de noter le pourboire donné au concierge du Pénitencier. Tout le monde jette des regards sévères sur Botanas. Celui-ci fait néanmoins bonne contenance et soutient que, à part ces deux francs, son carnet ne contient pas d'autre erreur. On épluche régressivement le grimoire.

Second oubli: 50 centimes de gratification au guidé crépusculaire de l'avant-veille. Regards plus sévères. Botanas commence à rentrer dans ses bottes.

Troisième oubli : Sept verres de bière sur la route de Namur à Dinant. Nos yeux prennent l'aspect terrifiant de ceux de la pieuvre.

Botanas, tremblant et contrit : « Assez, assez ! n'allez pas plus loin, s'écrie-t-il ; mon carnet ne peut faire foi ; je me rends, je confesse mes erreurs. » Il est sur le point de se rouler à nos pieds pour demander sa grâce.

Nous l'arrêtons dans ce noble mouvement ; et, après avoir reçu une semonce paternelle, il jura que désormais s'il avait à vérifier des comptes, il ne s'en rapporterait plus à lui tout seul ; et il paya incontinent sa mise.

Et ainsi fut étouffé à sa naissance un conflit qui menaçait d'ébranler les bases de la Société.

Papillard fut reconnu pour un caissier intègre qui, sans paperasserie, maniait des fonds considérables avec intégrité et économie.

L'honorabilité de Tacitus Senior, qui n'avait pas un instant été mise en doute, en reçut une nouvelle consécration.

Botanas, dont la bonne foi était au-dessus de tout soupçon, grandit dans notre estime par la promptitude avec laquelle il avait reconnu ses lapsus.

Populus et Cosinus, qui avaient conduit l'enquête avec la plus grande impartialité, furent ce jour-là l'objet d'une déférence toute spéciale. Cosinus put nous égarer et Populus trébucher sans qu'on songeât à faire des reproches à l'un ou des gorges chaudes de l'autre.

Et nunc erudimini, reges ; intelligite, gentes.

Nous payons notre hôte, enchantés de sa cordiale hospitalité. Il nous reconduisit jusqu'à la porte et nous indiqua de la main la route de La Vacherie : trois petites lieues par la route, deux petites lieues par le chemin de traverse qui coupe la forêt.

Bien qu'il soit déjà quatre heures et qu'Echassard n'ait de la force que tout juste, nous prenons, comme de coutume, le chemin le plus court.

Les deux Tacite, ayant des affaires à régler ou des parents à voir, ne nous accompagnent pas. Ils nous rejoindront le lendemain à La Vacherie.

Et c'est ainsi que nous ne sommes que cinq quand nous disons adieu à la ville, à son église, et à son saint, patron de la rage et de la chasse.

Le froid est de moins en moins caniculaire. Le pays que nous traversons est une vaste bruyère agrémentée de marécages où nous nous enfonçons et nous égarons dès que nous quittons le sentier. Il devient de plus en plus accidenté à mesure que l'on descend, et, au bout d'une demi-heure, nous sommes à la lisière de la forêt. De grands hêtres à l'écorce grisâtre, dômes épais, ombre opaque, sol noir, uni et nu. Pas une herbe, pas une ronce, pas de broussailles ; nul arrêt pour la vue que la profondeur et la nuit.

Au moment de nous engager dans l'ancre, il nous souvient que nous n'avons pas vu le poteau qui, d'après l'hôte, devait porter en lettres capitales : ROUTE DE LA VACHERIE.

Heureusement les yeux de lynx de Cosinus nous tirent de peine. Ils distinguent nettement le poteau à l'endroit où le sentier que nous suivons s'embranché sur la route. Quant à nous, nous ne voyons que la bruyère qui rosoie et le ciel qui grisoie.

Ici eut lieu l'aventure la plus dramatique et la plus émouvante de notre voyage. Ma plume, je l'espère, se guindera à la hauteur du sujet. Toutefois l'exemple d'Homère n'en est pas moins bon à suivre, et l'invocation classique est de rigueur. Ainsi donc

Andras moi ennepe, Mousa, polutropous kaselénous
Hoi mala polla planchthésan.

En français : Muse, raconte-moi ces hommes qui, errant par une nuit sans lune, souffrirent beaucoup de maux sans trop se plain-

dre.

Le chemin dans lequel nous nous engageâmes ne décrivait ni une ligne droite, ni une ligne courbe, ni une ligne brisée. Il consistait essentiellement en plusieurs larges voies parallèles qui, partant toutes d'un même point allaient divergeant de plus en plus pour se réunir en définitive en un centre commun, d'où elles redivergeaient de plus belle.

Cette disposition insolite jeta les voyageurs dans une perplexité égale à celle de Phocas multipliée par cinq.

Devine, si tu peux ; et choisis, si tu l'oses.

Cosinus avait bien sa Boussole, comme toujours infailible, mais en l'occurrence, de nul secours.

Seule, une tactique savante pouvait les tirer d'affaire. Deux d'entre eux prirent les voies extrêmes à droite et à gauche, les deux autres, soutenant Echassard, enfilèrent la bissectrice. Tous criaient ou sifflaient sans relâche pour ne pas se disperser outre mesure.

Par ce procédé ingénieux, ils se convainquirent que ces voies parallèles et divergentes finissaient toujours par se rencontrer.

Si, à la façon de M. de Barante, nous écrivions l'histoire *ad narrandum, non ad probandum*, nous laisserions le lecteur en face du mystère, sans en donner l'explication. Tel n'est pas notre système. Dans une œuvre scientifique, comme la présente, il ne se peut que nous passions à côté d'un problème sans l'aborder franchement, quitte à en donner une solution mauvaise.

Les cerveaux se mirent donc à l'œuvre séparément. Pour être plus certains d'atteindre la vérité, ils ne devaient pas se communiquer le résultat de leurs réflexions avant qu'elles eussent abouti.

Quand tous les concurrents annoncèrent qu'ils avaient trouvé, on donna la parole à Cosinus pour exposer son sentiment.

Il résuma compendieusement sa manière de voir ; et il se trouva — chose à jamais mémorable et dénotant déjà le brillant avenir qui les attendait — il se trouva que tous avaient la même réponse : les charretiers, quand la boue et la profondeur des ornières ont rendu une voie impraticable, n'hésitent pas à conduire leur équipage de côté et à en frayer une nouvelle qu'ils ramènent plus loin à la première.

Rassurés par cette concordance dans leurs conclusions, les touristes ne se préoccupèrent plus de droite, de gauche ni de centre, et enfilèrent toujours le chemin qui semblait le plus propre et le plus commode. Il fallait, n'est-ce pas, ménager les forces d'Echassard.

Découverte sous une pierre d'un petit lézard tout friloteux que Papillard, dont la science émerveilla la troupe, reconnut pour être un lézard vivipare.

Il est six heures et demie. La solitude est vaste et le crépuscule donne à la forêt une teinte religieuse.

Sur notre droite, à quelque distance, surgit du sol un toit conique recouvrant une cabane en terre. Tout autour assis, des gens noirs comme charbon, qui nous regardent d'un œil curieux et farouche. A cette vue, Echassard est repris d'une réminiscence d'entrailles.

Nous passons d'un pas délibéré, comme gens qui savent où ils vont et n'ont pas peur.

Il est sept heures. Sous les grands arbres, c'est presque déjà la nuit. Rencontre d'autres sauvages en costumes de guerre, armes sur l'épaule, accompagnés de leurs squaws. Que peuvent-elles donc bien porter dans leurs grands sacs tout noirs ?

L'un de nous, *cui robur et æs triplex*, aborde le chef de la tribu, qui, heureusement, comprend notre idiome. Nous apprenons avec joie que nous sommes sur la route de La Vacherie, mais que nous avons encore près de deux lieues à faire.

Ici, invectives éloquente d'Echassard contre les lieues

d'Ardenne. En quittant Saint-Hubert, il ne nous fallait que deux petites heures; en voilà trois que nous marchons, et il nous en reste encore deux! Eh! là-bas, les mathématiciens, expliquez un peu cela!

Pas accéléré aux accents de *la Marseillaise*. Nous voulons être sortis de la forêt avant la tombée définitive de la nuit.

Au bout d'une heure de pas accéléré, notre horizon s'obstinait à être borné de hêtres de plus en plus majestueux, mais d'une majesté qui touchait à l'horreur. La nuit tombait.

Rencontre d'une deuxième tribu et informations. A notre grande stupéfaction, nous apprenons que nous avons dépassé de beaucoup La Vacherie, que nous en étions bien à trois lieues et qu'il ne fallait pas songer à l'atteindre ce soir même, surtout sans la connaissance du pays; que le plus sûr était de nous diriger sur la Neuville, qui n'était qu'à une bonne lieue du point où nous nous trouvions, et que nous atteindrions infailliblement, si nous avions soin de laisser toujours sur notre droite le ruisseau dont le murmure venait par intervalle jusqu'à nous; qu'ainsi nous arriverions sur une hauteur près d'un moulin d'où nous découvririons le village.

Nous remercions cordialement le peau-noire pour ses renseignements; et, sans prendre le temps de grignoter notre jambon, nous reprîmes le pas accéléré aux accents, cette fois-ci, de *la Brabançonne*, et fîmes des enjambées de géant.

Nous marchons depuis une bonne heure, tenant toujours fidèlement le ruisseau sur notre droite, quand son murmure se rapproche insensiblement et nous trouvons tout à coup le chemin barré par ce même ruisseau, et autour, un fouillis de broussailles inextricables. La route que nous suivions continuait au-delà.

La situation demandait quelques instants de réflexion.

Réflexion faite, il pouvait se faire que la route recoupât le ruisseau un peu plus bas, circonstance dont le charbonnier n'avait pas songé à nous prévenir. — Est-ce qu'un charbonnier peut penser à tout?

A ce moment, la nuit était tout à fait tombée.

A mesure que nous avançons, le bois devenait de plus en plus serré, les ténèbres s'épaississaient autour de nous. Bientôt nous n'eûmes plus pour nous diriger qu'une trouée d'une clarté incécise, juste devant nous, dans le feuillage — ce qui nous fit supposer que le sentier était en ligne droite.

Ligne droite interminable, s'il en fut. Le brouillard commençait à nous tremper.

Pas d'étoile, ni belle ni laide, qui nous invitât à reprendre la proposition de Senior.

Echassard craquait comme un squelette au vent. Les loups, les sangliers, les brigands, le choléra asiatique, dansaient une sarabande effrénée dans son cerveau vide. Aussi marchait-il avec une vélocité qu'on n'eût pas attendue d'un estomac si mal approvisionné et sur un chemin si peu praticable.

A chaque instant, des heurts malencontreux ou funestes nous édifient sur la qualité de ce chemin: tantôt un quartier de roche, tantôt un tronc pourri, tantôt une fondrière pleine d'un liquide épais qui retenait les chaussures, tantôt des buissons d'églantiers ou des traînées de ronces.

Ce n'était décidément pas une voie de grande communication. Plus de *Marseillaise* ni de *Brabançonne*.

Nous pressentions le moment où nous allions devenir graves.

On tint un petit conciliabule ambulante sur les moyens les plus propres, *pro virili parte*, à diminuer le nombre des accrocs et des mésaventures.

Cosinus, aux yeux de lynx, se dévoua. Il prit la tête de la caravane. Papillard s'accrocha à sa carnassière. Echassard, au milieu, prit en mains les chaussettes de Papillard. Botanas se relia à son frère par l'intermédiaire de la boîte à insectes; et

Populus ferma la marche, tenant l'extrémité du parapluie de Botanas.

En me relisant, je m'aperçois que je manque de clarté. On pourrait croire que je l'ai fait exprès pour peindre l'obscurité dans laquelle nous nous trouvions. Nullement. — La position est trop tragique pour comporter de pareilles recherches de style.

Comment Echassard pouvait-il tenir Papillard par ses chaussettes? L'explication est des plus simples.

A Saint-Hubert, Papillard, qui, on se le rappelle, a perdu ses aiguilles à Namur, avait fait raccommoder ses chaussettes. On avait jugé bon de les soumettre en même temps à un lavage d'ailleurs justifié; et, comme au moment de partir, elles n'étaient pas encore sèches, ils les avaient suspendues à son sac, flottant au vent et donnant à ce sac un faux air d'étendard turc.

Voilà comment Echassard pouvait tenir Papillard par ses chaussettes.

Ce fut ainsi, à la file indienne, que notre petite troupe s'avança dans les sentiers vertueux de cette forêt redevenue vierge, comme Marion Delorme.

Mais l'ingéniosité de la combinaison ne nous sauva nullement. Cosinus, aux yeux de lynx, trébuche contre un tronc d'arbre qu'il n'avait pas prévu et roule à l'autre côté. Papillard tombe sur le tronc; Echassard sur Papillard. Botanas, tiré en arrière par Populus, qui a entendu ces chutes successives et s'arc-boute, voulant retenir son frère entraîné par Papillard, lâche le parapluie, et voilà Populus étendu tout de son long sur le dos.

Dans cette bousculade générale, Botanas seul était resté debout.

Nous nous relevons pestant — mais n'enrageant pas encore, sans doute, parce que nous revenons de Saint-Hubert — personne n'est blessé: de simples contusions.

Seulement Papillard n'a plus qu'une chaussette; on cherche, on tâtonne, on la retrouve.

Les coliques reprennent Echassard.

Pour les calmer, Cosinus, qui, par prévoyance, s'est muni de laudanum à Saint-Hubert, lui en administre quelques gouttes, pur, ce qui lui fit faire la plus horrible des grimaces. Du moins, nous le conjecturons aux interjections bizarres qu'il émit avec volubilité quand le liquide eut touché ses lèvres,

Il était près de dix heures, et la forêt ne semblait pas près de finir. Nous n'avions pas recoupé le ruisseau. L'inquiétude commençait à nous gagner. Lorsque, tout à coup, à un détour du sentier, nous tombons dans un champ d'avoine ou d'épeautre, qui longeait la forêt.

C'étaient des traces d'hommes, ô Platon! Seulement où étaient les hommes? Devant nous, sur la droite, une côte cultivée; pas d'autre indication. Le plus prudent était de longer le champ.

A peine avons-nous fait quelques pas, qu'au haut de la côte, toujours sur notre droite, dans le lointain, point une lumière qui disparaît immédiatement.

Cette lumière, c'était peut-être le salut. Nous tâchons de ne pas en perdre la direction et gravissons la pente aussi vite que nous le permettent l'obscurité et le terrain.

Mais nous ne sommes bientôt plus sûrs d'être convenablement orientés. Nous crions. L'aboïement affaibli d'un chien répond à nos cris. Brave animal!

Nous avançons toujours péniblement malgré notre ardeur. La voix du chien se rapproche; nous sommes à deux pas de lui; nos mains tendues en avant touchent un mur.

Nous le contourrons. Un autre bâtiment lui est contigu, et, sur l'une de ses faces, une fenêtre éclairée.

Sauvés, mon Dieu!

Nous heurtons à la porte. Un grand et bel homme, forte barbe noire, vint nous ouvrir.

En deux mots, nous le mettons au fait. Il nous fait entrer.

La maison se composait de deux pièces au rez-de-chaussée. Dans celle où il nous reçut, sa jeune femme allaitait un petit garçon, un enfant magnifique. Peut-être, en réalité, n'était-il pas magnifique; mais les palais d'Haroun-al-Raschid... Sur ce mot, Echassard me prie de placer sa citation arabe. J'écris sous sa dictée :

«Bismillâhi rrahmâni rrahîmi vahova hasbi vanimal vakilo. Qitsato tstsairafiyi lbaghdadiyyi, vahiya makoudsaton minkitâbi alfi lâilahin valâilahin. Ce qui veut dire: Au nom du Dieu clément, miséricordieux, et lui mon compte et bon le mandataire. Histoire du changeur de Bagdad, et elle a été prise du livre des *Mille et une Nuits*. »

Echassard satisfait, je reprends: les palais d'Haroun-al-Raschid n'auraient su nous présenter plus de splendeurs que n'en avaient pour nous, ce jour-là, à cette heure, cette humble cabane et tout ce qu'elle contenait.

L'homme jeta sur le feu presque éteint une brassée de branchages. Une flamme claire brilla à l'instant, et tous, nous nous serrâmes autour avec volupté. Echassard en éprouva double jouissance.

Nous racontons alors comment nous nous sommes perdus dans la forêt — histoire touchante et enfantine — que, croyant nous diriger vers La Vacherie, il s'est trouvé que nous lui tournions le dos; que, ayant changé d'avis, nous cherchions à atteindre la Neuville, dont nous ne devions plus être éloignés et où nous irions coucher; que, cependant, nous préférierions passer la nuit chez lui, fût-ce dans une grange.

Il nous répondit que nous étions à deux lieues de la Neuville, et à trois quarts de lieue de La Vacherie — ce qu'entendant, Cosinus, dont le flair pour l'orientation et les distances en remontrerait aux hirondelles, tombe subitement en catalepsie — mais que le sentier n'était pas facile à trouver, même en plein jour; que par un autre, plus aisé, nous aurions encore une bonne heure de marche; le lieu où nous étions, une simple ferme, se nommait Les Tailles; lui s'appelait Collard, et il en était le fermier; mais il n'avait pas la moindre place. Nous avions vu sa lumière au moment où il fermait le volet de l'autre pièce.

Tout en causant, Papillard, dont la gourde contenait un cognac délicieux, cadeau d'un haut personnage, versa au fermier Collard un premier verre, puis un second, puis un troisième, et, vidant nos gourdes, nous bûmes tous à la santé d'abord de sa femme, puis de son enfant, enfin de lui-même.

Notre gaité nous met bientôt de la famille. Réchauffés et reposés, le fermier nous offre enfin de nous guider à travers le bois, par le sentier facile, jusqu'à La Vacherie, chez son père, qui tenait l'unique auberge du village, et qui aurait peut-être des lits pour nous, si nous voulions nous en contenter.

Inutile de dire avec quel empressement nous acceptons cette offre. Il allume une lanterne, et nous revoilà en marche à travers le bois.

A un détour du sentier, et au moment d'atteindre la route, nous voyons quelques lumières: « Le village! L'auberge! — Ce n'est pas le village, mais ce serait une bonne auberge tout de même, dit Collard; c'est le château de*** — Comment le château de***? J'y vais!» fait Papillard.

Collard et les autres croyaient à une plaisanterie. Pas du tout; Papillard sonne à la grande porte; on vient vers lui; il dit son nom, on le reçoit à bras ouverts.

Oh! c'est que Papillard a de belles connaissances. En veine de grandeurs, il oublie de nous souhaiter le bonsoir et de remercier notre guide. Pour nous venger, nous le qualifiâmes de puant.

Il fut néanmoins heureux pour les quatre autres que Papillard eût trouvé un gîte à part, car l'auberge de La Vacherie n'avait

que deux lits. On nous donna du pain noir et du lard que nous mangeâmes avec un morceau de notre jambon.

6^e JOURNÉE

Les sept se retrouvent. — Les peintres flamands et Cambronne. — Brouillés jusque Vianden. — Un clown à Bastogne. — Le dîner qui s'envole. — Le chapeau transformé. — Un adjectif de trop.

Le lendemain, nous fîmes quelques promenades dans le pays. Il est arrosé par l'Ourthe, dont la vallée, assez large d'abord, se resserre en se rapprochant du château, et devient plus sauvage. Quelques rochers sur la rive droite pointent à travers la verdure. Les eaux sont d'une limpidité à nulle autre égale. Non loin du château, elles étaient arrêtées et faisaient marcher une scierie, qui n'existe plus.

Les Tacite nous rejoignirent dans l'après-midi. Eux ne s'étaient pas égarés. Peu familiarisés avec la boussole, les points cardinaux et les loxodromiques, ils avaient prosaïquement suivi la grand'route qui les avait conduits sûrement au port.

Vers quatre heures, nous reprenons Papillard. Un hôte du château l'accompagna, et nous par la même occasion, jusqu'à la route de Bastogne qui quitte l'Ourthe à Ortheuille.

Papillard est quelque peu dans les vignes du Seigneur, et le contact du grand monde lui a donné un ton suffisant et tranchant. Echassard, définitivement guéri, mais affamé, est d'humeur agressive. Un orage est dans l'air.

La bataille s'engagea au sujet des peintres de l'Ecole flamande. On chercha une définition du génie et l'on commenta le chapitre de Guizot sur celle de la civilisation. On disserta sur les pommes de terre et l'usage de la charrue; et, de transition en transition, la question relative aux peintres flamands se trouva ramenée à celle-ci: le tabac présente-t-il ou non quelque utilité?

Chacun des deux adversaires prétendait raisonner droit comme le plus court chemin entre deux points, et accusait l'autre de paralogismes et de sophismes manifestes.

Echassard traita Papillard d'absurde et d'animal, à quoi celui-ci répondit par le mot de Cambronne. Ce mot, bien qu'historique et réhabilité depuis par l'illustre auteur des *Misérables*, brouilla Echassard avec Papillard jusqu'à Vianden.

Botanas se tint prudemment à l'écart; et, sous l'influence de la discussion, qu'il suivait de loin, but tout le cognac de sa gourde et le pèquet de celle de Populus,

Aussi, arrivé dans l'auberge de Bastogne, il étonna les gens de la maison et nous-mêmes par ses prouesses à l'Auriol. Il fit des cumulets, marcha sur sa tête, si bien que le petit garçon de service qui, en fait d'animaux autres que l'homme, ne connaissait que les compagnons de Saint-Antoine, ahuri de toutes ces cabrioles, laissa tomber par deux fois ses bougies, ce qui fit qu'il les alluma trois fois.

Il était écrit que, dans ce mémorable voyage, nous ne ferions pas deux repas convenables le même jour.

Bastogne, ville célèbre par ses jambons et son kiosque sur la grande place en carton, qui lui a valu de la part de ses habitants le surnom glorieux de Paris des Ardennes, mérite à notre avis plus de célébrité encore pour ses mœurs originales.

Nous avons commandé un dîner. Aussitôt on met la table, assiettes, cuillères, couteaux et fourchettes; pain, poivre, sel, moutarde; et, aux deux bouts, un jambon et une langue. Ces apprêts nous promettent une noce de Gamache.

On apporte le potage. Nous l'expéditions lestement. On vient enlever les assiettes à soupe.

Nous attendons le premier service; et, tout en attendant, on cause tranquillement, vu qu'Echassard et Papillard ne prennent aucune part à la conversation.

La servante entre, mais elle n'apporte rien.

Elle jette un coup d'œil investigateur sur la table — faut

croire qu'elle est mal ordonnée — met le jambon à la place de la langue et réciproquement; puis nous laisse.

Nous sommes intrigués au plus haut point. Qu'est-ce que l'on peut donc nous fricoter à la cuisine, que le fricot tarde tant à venir?

Enfin, nous entendons de nouveaux pas. Nous tournons des yeux pétillants de curiosité et de convoitise vers la porte d'entrée.

C'est encore une fois la servante, qui n'apporte toujours rien, qui rejette le même coup d'œil sur la table, et qui, cette fois, emporte, toujours sans mot dire, langue et jambon.

Nous nous regardons en silence. Notre attente est portée au paroxysme. Il nous semble sentir des fumets d'excellent augure.

Des portes s'ouvrent et se ferment; de nouveau, des pas; de nouveau, la servante, cette fois-ci, avec des assiettes.

Chacun s'apprête.

À la place occupée auparavant par le jambon et la langue, elle met beurre et fromage; enlève nos assiettes, nos fourchettes et nos couteaux; les remplace par des couteaux et des assiettes à dessert; et s'en va — silencieuse comme toujours.

L'étonnement nous coupe la parole et, heureusement, en partie l'appétit. Nous nous trouvons si bêtes que nous n'osâmes rappeler ni fille, ni langue, ni jambon.

Ainsi Sancho, dans son île de Barataria, ne se rassasiait que de la vue des mets.

Nous nous rattrapâmes sur le pain, qui était excellent, et le beurre, qui ne l'était pas moins, bien que d'aspect étrange.

En ce temps-là — on remarquera que le chroniqueur scrupuleux craint de prêter à confusion entre autrefois et aujourd'hui — en ce temps-là donc, dans le Paris des Ardennes, on passait le beurre à la filière, et, sur l'assiette, s'entortillaient dans tous les sens de longs vers jaunâtres dont les croupes se recourbaient en replis tortueux. Du reste, sous cette forme, le beurre s'étendait admirablement sur le pain.

Nous engouffrons force tartines. Quand nous nous en sommes donné à cœur joie, nous parlons d'aller nous coucher.

Malheureusement, dans le désordre ordinaire des dernières conversations du soir, Populus eut le grand tort de s'asseoir sur le chapeau de Botanas, un chapeau de douze francs presque tout neuf de paille.

Botanas, ému autant par le cognac et le pèquet que par le danger que courait son couvre-chef, se précipita, mais trop tard, et traita Populus de lourd imbécile.

Il est vrai que le chapeau n'avait plus la forme d'un solide; c'était devenu une simple surface. Mais ceci prouvait seulement que Populus était lourd, et non pas qu'il fût imbécile.

Populus se révolta de ce luxe d'épithètes et parla d'acheter à Botanas un autre chapeau. On se sépara sur gros mots et l'on ne se dit pas bonsoir.

Second couple de boudeurs.

7^e JOURNÉE

Un compagnon de trop peu. — Passage des chapeaux à la frontière. — Doublement victimes d'un mécompte. — De la probité pour quatre sous. — Un brigand calabrais. — Près de Diekirch. Un officier luxembourgeois sur le pavé. — Anéantissement compliqué d'évanouissement.

Le lendemain — la nuit porte conseil — au moment où nous nous mettions en route pour Diekirch, Populus nous salua gravement, prit congé de nous, et nous annonça qu'il s'en retournait à Liège par Houffalize.

Nos plus vives sollicitations — c'était prévu — ne purent le faire revenir sur sa détermination ni sur ses pas.

Nous lui mîmes sa part de jambon dans sa carnassière; nous le vîmes qui s'éloignait d'un pas délibéré; nous le suivîmes des yeux le plus longtemps possible — il ne se retourna pas.

Cette séparation nous attrista. Il n'avait certainement pas tenu tout ce que nous nous en étions promis: il n'avait pas été tant plus maladroit que nous. Mais il n'avait cessé de donner des preuves de son abnégation: en définitive, il avait porté le jambon presque aussi longtemps à lui seul que tous les autres ensemble.

Va, cher ami, nous te retrouverons à Liège, et, dans tout le cours de notre vie, notre cœur sera toujours avec toi.

Sans Populus, Papillard et Cosinus ne sont plus que la moitié d'eux-mêmes. Populus, lui, était toujours content, quoi qu'il arrivât. Cosinus avec sa Boussole l'aurait conduit dans des fondrières, Papillard lui aurait laissé son sac sur le dos pendant des heures sous prétexte de poursuivre un papillon, Populus allait toujours, l'humeur égale, l'esprit sérieux, dédaigneux de la plaisanterie, et acceptant débonnairement le rôle de tête-de-Turc. Populus avait de la gravité pour tous.

Populus parti, Papillard et Cosinus comprirent d'instinct que le temps des aventures était passé. Plus de boussole! La grand'route ou les sentiers bien tracés! Si pas de sentier bien tracé, demande de renseignements à tous les poteaux, à toutes les maisons, à tous les passants.

On dirait qu'ils ont hâte de se retrouver avec Populus, et pour ce, ils tiennent à remplir régulièrement le programme de la journée.

Senior, qui a quelque connaissance du Grand-Duché, nous en promet monts et merveilles et nous fait venir l'eau à la bouche. Songez donc! le vin y est à quatre sous la mesure, trois quarts de litre.

Nous qui n'avons plus goûté au jus de la treille depuis le champagne frappé de Saint-Hubert, nous nous en forgeons une félicité.

Aussi nos cœurs se mettent à battre et nos jambes à trépigner, quand les yeux de lynx annoncent l'apparition, dans le lointain, des poteaux oranges indiquant la limite.

Nous n'avions ni passeport ni papiers d'aucune nature. Cosinus et Senior seuls baragouinaient l'allemand et le flamand, ingrédients du luxembourgeois.

Nous comptons un peu sur notre mine de bons diables inoffensifs. Cependant, n'oubliez pas que le chapeau de Botanas n'avait plus de forme honnête; et quant à celui de Cosinus, qui, depuis un temps immémorial, affrontait la pluie et le soleil, la neige et le brouillard, il sentait sa Calabre d'une lieue. Joignez-y une barbe hirsute, de gros yeux sous d'épais sourcils, un accoutrement portant des marques patentes de la culbute autour du fameux tronc d'arbre qui en avait causé de si belles, on l'aurait arrêté et fait escorter de deux gendarmes jusqu'au poste voisin — comme c'est arrivé depuis, dans ces mêmes parages, à un géologue célèbre — que nous aurions trouvé la chose toute naturelle et... presque légitime.

Au moment de passer la frontière, nous lui recommandons de discipliner un peu sa barbe, de prendre un maintien distingué, et de tenir son chapeau en main. Il faut croire que, grâce à ces recommandations, ponctuellement suivies, il avait un air présentable — ainsi que nous — car nous passâmes sans être inquiétés.

Nous foulons la terre promise.

Au premier cabaret, nos gosiers font halte.

Nous commandons six mesures de vin — et vive la joie!

Puis derechef six mesures. Nous répandons la divine liqueur sur et sous la table. Nous l'arrosions d'une tranche de notre jambon, entrelardée d'une tranche de notre pain que nous lubrifiions de beurre acheté à notre hôte.

Nous reprenons encore deux mesures; et, gais comme pinsons, oubliant Populus, les lieues que nous avons déjà faites, celles qui nous restent à faire, nous nous mettons en devoir de partir et de payer le cabaretier.

Tête du cabaretier quand nous lui remettons 12 sous pour le beurre, prix convenu, et 56 sous pour les quatorze mesures de vin. Le vin coûtait 12 (douze!) sous!

Colloque animé entre Senior et le wirth. Jamais, au grand jamais, jurait celui-ci, le vin ne s'était vendu quatre sous — pas même aux lieux de provenance, pas même par tonneau.

Bref, la bourse commune allait devoir se saigner de 112 sous supplémentaires. Mais les yeux du brave homme tombent sur l'assiette où nous avons laissé un peu de beurre :

«Vous n'emportez pas ce beurre?» demanda-t-il.

— Non, certes.

— Alors, c'est quatre sous qui vous reviennent. »

Ô homme primitif! ô scrupules honnêtes! ô innocence et bonne foi! ô terre idyllique, inconnue à Gessner et à Florian! La surprise se réduisait à cent et huit sous.

Hourrah! pour le Grand-Duché et la loyauté de ses habitants!

Fut-ce l'effet de la surprise ou l'effet du vin, mais nous n'avions pas quitté le cabaret d'une demi-heure que l'un après l'autre, il nous sembla être sous l'influence de l'air d'Eprave.

Les terres par lesquelles nous passâmes ce jour-là, rivales, pour la maigreur, d'Echassard et de Botanas, portèrent en 1856 d'abondantes moissons.

De la frontière à Diekirch, la route doit être agréable et serpenter gracieusement, mais tumultueusement, à travers monts et vallées. Je n'en dirai rien, parce que nul de nous ne s'en souvient. Nous nous arrêtons bien isolément derrière des buissons, sous prétexte d'admirer le paysage, mais nous ne nous communiquions guère nos impressions.

Toujours est-il que, vers quatre heures du soir — nous étions partis depuis six heures du matin — nous commençâmes à la trouver terriblement longue.

C'est alors que Cosinus, qui en avait décidément assez des spéculations par orientation directe, avisa une vieille femme qui bêchait, s'approcha d'elle, et dans un luxembourgeois improvisé, mais compréhensible, lui demanda, de son ton le plus aimable et le plus poli, si nous étions bien sur la route la plus directe (*de nächste Weg*) vers Diekirch.

La vieille femme, à la vue du chapeau calabrais de Cosinus, se signa et joignant les mains: «Mon brave homme, supplia-t-elle, je ne suis qu'une bien pauvre femme et j'ai des petits enfants à nourrir. Passez votre chemin et laissez-moi tranquille, au nom de la Vierge et de ses Saints!».

Et nous allions toujours, montant et descendant.

Parfois, après une demi-heure de montée, nous avions le doux spectacle de voir à nos pieds, d'un côté, le point que nous venions de quitter, de l'autre, celui où nous devions arriver.

De temps en temps aussi, nous nous payions une mesure de vin (*une* pour tous). Le prix en allait diminuant à mesure qu'on pénétrait dans le pays. A Diekirch, on ne le payait plus que 8 sous — alors.

N'importe! la route était terriblement longue. Ce qu'elle comprenait de lieues d'Ardenne, nous n'en savons plus rien. Mais vers neuf heures du soir seulement, nos pieds touchèrent le pavé qui nous avertissait de l'approche de la désirable cité.

Oh! le pavé! il avait beau nous promettre des lits et le repos, nos pieds endoloris n'en pouvaient supporter ni les rudesses ni les inégalités.

Nous ne marchions plus: nous tombions en avant, entraînés par le poids de notre corps, que nos jambes renonçaient à soutenir.

Nous étions arrivés à l'extrême limite de la démoralisation, lorsque nous fûmes accostés par un officier luxembourgeois — ce qui fit quelque diversion à nos souffrances.

Il nous exposa comme quoi les Luxembourgeois étaient

Luxembourgeois — et non Hollandais — comme quoi aussi les Luxembourgeois regardaient les Belges comme de braves gens et les portaient toujours dans leur cœur.

Senior et Junior lui donnaient la réplique, ainsi qu'Echassard, qui, n'ayant pas à lutter contre la résistance de l'air, avait encore quelque force de reste. Mais Papillard, Cosinus, et Botanas même dormaient tout en marchant, et les chatouillements que l'officier exerçait sur leur fibre patriotique, étaient impuissants à les émoustiller.

Comment nous sommes arrivés à l'hôtel, et à quel hôtel, aucun de nous ne le sait. Tout ce que nous savons, c'est que, à la porte de nos chambres, Cosinus s'affaissa sans connaissance entre nos bras.

Nous frictionnons ses extrémités inférieures et supérieures avec du cognac, puis nous en faisons couler dans son intérieur par l'orifice antérieur, enfin nous le déshabillons et le couchons dans son lit.

Ces devoirs accomplis, nous nous couchons à notre tour, sans souper, et dormons d'une traite jusqu'au matin d'un sommeil qu'interrompt seule la cloche du déjeuner.

8^e JOURNÉE

Réduits à quatre. — Pris par les pieds. — Argent accepté et baiser refusé. — Anupodétocatabase. — Le Lacertus reconfortator. — Vianden. Le jambon brouille, le cognac débrouille.

Le matin, la caravane perdit les deux Tacite, qui s'installèrent à Diekirch, et ainsi réduite, se dirigea vers Vianden.

A mi-chemin, nous rencontrons les ruines du château de Brandebourg, éclairées par le soleil, nous dans le bois sombre.

Les archéologues escogriffes en firent aussitôt l'escalade — cela va sans dire.

Cosinus et Papillard les suivirent... de loin. — On n'a pas oublié que ce dernier a laissé dans la Lesse, près de Han, un morceau de son talon, et Cosinus a des ampoules depuis la veille. — C'est ce qui fit que la petite troupe se divisa. Echassard et Botanas continuèrent leur route, l'un portant le jambon, l'autre le pain.

Comme ils avaient annoncé que les ruines étaient des plus intéressantes, les deux traîneurs se décidèrent à les voir de près, et furent d'abord de cette même opinion en remarquant la multitude de lézards que leurs murailles recèlent — mais à qui aussi, parce que ruines, elles offrent des retraites inexpugnables. Aussi, malgré des miracles d'agilité, n'en purent-ils attraper un seul.

En revanche, les ampoules de Cosinus crevèrent, et la chaussette de Papillard lui joua le vilain tour de se coller à son talon et de s'en décoller à chaque pas.

C'est pourquoi, s'asseyant mélancoliquement au pied des murailles croulantes et imposantes dans leur délabrement, ils se déchaussèrent pour contempler les leurs, plus délabrés encore.

Cette contemplation les navra; mais, étendant leurs plaies au soleil, ils virent se former bientôt sur la chair vive une espèce de croûte dont ils attendirent les plus bienfaisants effets.

Pour ménager cette croûte, ils résolurent de marcher pieds nus. Résolution qui ne tint pas. Ils n'avaient pas fait quatre pas, qu'ils durent se rechauffer au plus vite.

Au moment de descendre le roc, un vent violent s'élève. Papillard croit prudent d'enfoncer sa casquette sur sa tête, car, si elle s'envolait, comment ses pieds la rattraperaient-ils? Sa prudence agit avec tant de précipitation, que la visière lui reste dans la main.

Descendu au village, il avisa un cabaret orné d'une jolie luxembourgeoise, d'une horloge avec caisse en chêne, et d'une table de bois propre et luisante, et adressa la parole à la jeune personne en un allemand universel. Tenant sa visière d'une main, sa casquette de l'autre, avec la troisième il fit le geste de

coudre.

La cabaretière comprit, l'horloge sonna onze heures, et la casquette fut remise en état.

Il offrit alors sept sous à la jolie fille, qui refusa d'abord et finit par les accepter. Mais ayant essayé de lui faire accepter par surcroît un baiser, il se heurta à un refus catégorique.

Décidément, Papillard ne comptera d'autre succès, auprès du beau sexe, que celui de Rochefort. Mais aussi qui se douterait que la vertu soit si commune?

Quand on quitte Brandenbourg, un sentier à travers des champs cultivés vous conduit plus ou moins directement à Vianden.

Le sentier parut propice à un nouvel essai d'anupodéto-catabase.

Pour ceux qui ne savent pas la langue d'Homère, ce mot est un composé mirifique qui signifie descente à pieds nus.

Les premiers mètres, ça alla bien. Mais, peu à peu, les pieds s'échauffant et se meurtrissant devinrent tellement sensibles que la moindre aspérité faisaient tomber les cœurs en défaillance.

Pendant quelque temps encore, ils (les touristes, non les pieds) eurent bien la ressource de se livrer à des sorties virulentes contre la civilisation qui, dès notre enfance, nous impose l'usage des souliers et attendrit la plante dont les botanistes font le plus usage; mais les vertus de cette ressource furent bientôt épuisées.

Ils se résignèrent à rentrer dans leurs souliers. Cela ne se fit pas sans peine ni sans grincements de dents.

Les montées, voire les descentes, devenaient maussades, lorsque... Silence!... Quelque chose se remue dans les broussailles à côté du trèfle. Papillard, ne songeant plus à ses pieds, se précipite à genoux, les bras étendus, et se relève à la tête d'un magnifique lézard des souches. Un lézard des souches — animal inconnu à Liège et à ses environs — de plus de vingt centimètres de long, aux jolies couleurs et aux mâchoires puissantes!

Ce lézard les fit marcher plus allègrement. Il leur fit même oublier la faim qui avait commencé à les tirailler. Néanmoins les ruines de Vianden, sous lesquelles ils passent, les laissent impassibles, et les minois distingués ont beau devenir plus communs,

(Peste! où prend mon esprit toutes ces gentillesses?)

ils se dirigent, sans même retourner la tête, vers l'auberge où étaient déjà les deux autres descendus (hôtel du Luxembourg).

Ceux-ci n'avaient pas manqué de visiter le vieux Château et se scandalisèrent d'une telle indifférence.

Ici, il ne tiendrait qu'à moi d'en donner au lecteur une description. Mais je ne veux consigner dans ces pages que des récits et des tableaux qu'on ne trouve nulle part.

Papillard, que les prouesses et les vantardises des deux frères humiliant, pour reprendre ses avantages, exhibe son lézard réconfortateur; et, de fil en aiguille, en vient à insinuer qu'ils ont dû manger considérablement du jambon, pendant que Cosinus et lui se serraient le ventre et étaient à bout de forces.

Prévoyant un nouvel orage, Botanas se retire dans un coin à l'écart.

Echassard relève l'insinuation, et, se fâchant aussi rouge que le vert de sa figure le permet, prétend que le jambon est à lui aussi bien qu'à tous; qu'ayant eu la peine de le porter, il pouvait bien y porter la dent, que d'ailleurs la brèche y faite est raisonnable et proportionnelle.

Papillard répondit qu'en pareille occurrence, la délicatesse doit avoir le pas sur l'appétit. — Echassard, que lui ni sa famille n'avaient jamais été en défaut de délicatesse. — A quoi Papillard répliqua qu'il ne fallait pas faire intervenir les parents dans la querelle.

A partir de là, les attaques et les réponses manquèrent abso-

lument de suite et de logique; les gros mots succédèrent aux épigrammes et les jurons aux gros mots — mais Cambronne ne fut plus invoqué. Ce qui préserva les deux adversaires de ne pas faire dignement honneur au dîner qu'on nous servit.

Voulez-vous connaître le menu de ce dîner? Il en vaut la peine.

Il était servi pour nous quatre seulement.

1° un gigot entier avec pommes de terre; 2° une poularde entière, compote; 3° un pâté de viande, salade; 4° poisson à la daube; 5° une tarte; 6° café; 7° curaçao.

Et tout cela figurait le lendemain sur la note pour fr. 1,25 par tête!!! Et je crois, Dieu me pardonne! que nous n'en avions rien laissé.

Il est inconcevable — mais tout aussi incontestable — que, à l'issue de ce dîner, Echassard et Papillard reprirent leur discussion, qui ne se termina que bien avant dans la soirée par l'offre de Papillard de boire un verre de cognac à la santé d'Echassard.

L'offre fut acceptée, la paix scellée par l'échange des dextres, et les ruines du Château sanctionnèrent d'un regard bénévole cette réconciliation bien définitive.

9^e JOURNÉE

Sans pointe ou sans chas. — A quoi peut servir une pomme. — Heinerscheid. Un aubergiste dans l'embaras. — Chargement complet. — Autour d'une flambée de genêts.

Le lendemain matin, sur le point de se chauser, Papillard constata que ses chaussettes, sur lesquelles, la veille, il avait anupodéto-basé, n'avaient pas admirablement résisté à cet exercice.

Celles de rechange, qu'il portait dans son sac, ne valaient guère mieux, tant elles avaient été tirillées par Echassard sur cette route ensorcelée qui zigzagua de La Vacherie à la Neuville pour, de la Neuville, retourner sur La Vacherie.

Des réparations s'imposaient. Seulement, que le lecteur ne perde toujours pas de vue que Papillard a perdu ses aiguilles à Namur. Mais Vianden est une ville considérable; on doit y trouver des aiguilles. Information prise, nous savons où nous adresser.

A peine nous sortions des portes de Vianden, l'endroit était propice: un garde-fou le long d'un fossé; un rideau de peupliers devant nous, une montagne derrière; à droite, la grand'route, qui monte; à gauche, le village, qui descend, et dont nous touchions la dernière maison.

Cette maison était un magasin où toutes les denrées continentales et coloniales, les produits de toutes les industries, grandes et petites, s'étaient donné rendez-vous: café et cotonnades; sucre, aiguilles et épingles; chapelets, bèches et râtaux; clous et pains d'épice; craie, savon et plomb d'Espagne; lard, laine, fil, cirage, couleurs, etc., etc.

Cosinus, qu'en sa qualité de polyglotte, Papillard charge de l'achat, en rapporte une aiguille. Elle est sans pointe. Papillard se raille.

Cosinus se meaculpabilise, retourne à la boutique et rapporte cette fois une aiguille dont le chas est fendu et ne tient pas la laine. Papillard agonise Cosinus, qui répond que Papillard n'a qu'à faire ses commissions lui-même.

Echassard ayant eu le bon esprit de ne pas se mêler à l'altercation, l'incident n'eut pas de suite.

Papillard se tira d'affaire comme il put. Etalant les trous sur une pomme qu'il avait ramassée, il s'évertua à les combler par des mailles de son invention, sacrant entre ses dents chaque fois que la laine échappait à l'aiguille, c'est-à-dire à tous les points.

Quelle route avons-nous suivie, je n'en sais encore une fois rien. La grand'route, sans doute. Pas d'incidents, faut-il croire. Tout ce que je sais, c'est qu'il faisait encore jour quand nous arrivâmes à Heinerscheid, et que nous décidâmes de nous y

arrêter.

Heinerscheid est un village plat, sur les hauteurs. Nous eûmes grand'peine à y trouver un logis. On nous désigna, comme pouvant nous recevoir, une maison n'ayant au rez-de-chaussée qu'une porte et une fenêtre éclairant l'unique pièce de l'habitation; à côté, une étable.

Un vieillard nous accueille — avec défiance et un certain embarras: il ne sait s'il peut héberger des voyageurs de notre sorte. Ce sont sans doute les lunettes d'Echassard et de Papillard qui lui donnent une si haute idée de nos personnes.

Il ne sait pas non plus si nous nous contenterons du manger qu'il peut nous offrir: un morceau de cochon avec des pommes de terre. « Parbleu! splendide! » Nous montrons notre jambon. Cette exhibition lui donne tous ses apaisements.

Il nous conduit dans l'unique chambre du premier. Deux lits seulement, mais larges, propres, moelleux.

Nous nous mettons à notre aise. Papillard et Cosinus descendent en chaussettes.

La table est déjà servie: nappe bien blanche; assiettes en faïence, mais propres; fourchettes en fer, mais bien frottées. Nous nous attendons à une réédition de Houyet.

Mais ce fut bien une autre surprise.

Oyez et écoutez, lecteurs et pérégrinateurs futurs.

Pas de potage — mais pyramide de pommes de terre écrasées s'élevant plus haut que les ruines de Vianden (vu l'altitude de l'endroit), au pied de laquelle est couché un énorme filet de porc frais, d'une mine dorée et tout à fait réjouissante.

Nous faisons le plus grand honneur à la pyramide et au filet.

Lors l'hôte, le fils du vieillard, s'approche humblement de nos Seigneuries, et s'informe si le filet nous a plu (es schmeckte gut?).

Cosinus interprète la question, y répond dans son dialecte, et nous, dans le nôtre, en promenant d'un air satisfait nos mains sur nos estomacs. Sur quoi, toujours humblement, l'hôte demande si cela nous ferait plaisir d'avoir quelques pigeons. Nous faisons un geste de joie qui, malgré la différence des idiomes, ne laissait aucun doute sur notre façon de penser.

Ci pigeons et compote, qui se casèrent à côté du filet.

Pendant cette opération, l'hôte et sa femme, devant l'âtre, étaient plongés dans une volubile conversation, dont le sens échappait complètement à Cosinus.

Quand les pigeons eurent disparu, ce fut la femme qui s'approcha de notre table, toujours avec la même humilité, et qui dit quelque chose à Cosinus. Les oreilles et les yeux sont tendus. « Elle nous offre, dit Cosinus, de nous rôtir des grives, pour le cas où nous saurions manger de ces petites bêtes. »

A cette proposition, nous nous tâtons vivement, pressons nos flancs dans tous les sens, et, cet examen terminé, nous agitions nos serviettes en signe d'assentiment.

Ci huit grives et salade, qui passèrent, non sans peine.

Pas de dessert. Mais, en remplacement, des petits verres de quetschbrandwein, eau-de-vie exquisite (comme ce mot lui-même) faite avec les quetsch, genre de prunes spécial au pays.

La nuit était venue. La vaste pièce n'était éclairée que par le foyer. Nous nous mêlons à la famille et nous nous serrons autour de l'âtre aux vastes dimensions, orné de sa brayère — bande d'étoffe chargée d'épingles, d'aiguilles, de bouts de fil et de laine de différentes couleurs.

Dans un coin à gauche, une montagne de genêts; le grand-père, à côté. En face, le père, un petit garçon entre ses genoux, contemple sa femme assise à côté du vieillard. Accoudés derrière les parents et grands-parents, quatre fils robustes de 16 à 25 ans; auprès de la mère, deux jeunes filles, une autre, toute petite, sur les bras de l'aïeul. Nous, en face de la cheminée.

De temps en temps, quand le feu se mourait, le grand-père

prenait un fagot de genêts et le lançait dans l'âtre.

Aussitôt une flamme immense s'élevait, faisait étinceler le cuivre et l'étain des ustensiles de ménage, le balancier et le poids de l'horloge, accentuaient les rudes et placides visages dont nous étions entourés et accusaient leurs saillies en les plaquant d'une rouge lumière.

Puis l'illumination s'éteignait. Les langues de feu cessaient de s'élaner et de lécher les branches à demi-consumées; tout rentrait peu à peu dans l'ombre; les cendres rouges répandaient une vive chaleur; et les petits enfants s'amusaient de voir le feu brûler par places isolées, et les étincelles se poursuivre, se réunir, se diviser, se combattre, jusqu'à ce que de nouveaux aliments vinssent renouveler le magique spectacle.

A la crémaillère, dans la cheminée, un énorme chaudron où, notre souper fini, l'on avait mis cuire celui de la famille. A côté, un coquemar en cuivre dont l'eau chantait — c'était pour notre café que la mère était en train de moudre.

Cosinus, dans un langage mêlé d'allemand, de flamand et de français, entretenait le père et lui demandait, entre autres choses, la recette du quetsch. L'œil bleu et clair de celui-ci s'animaient en regardant son petit garçon, que Papillard avait attiré sur ses genoux et faisait rire aux éclats.

Echassard et Botanas exubéraient de bien-être à leur manière, et se contournaient de toutes les façons pour essayer de se mettre le ventre devant le feu, mais sans y réussir à leur complète satisfaction.

Notre café fait et pris, nous laissâmes ces braves gens souper à leur aise, et, montés dans notre chambre, nous ne tardâmes pas à nous coucher et à nous endormir.

10^e JOURNÉE

Un commencement d'exploitation. — La bouteille à insectes apparaît et disparaît. — La Tortue et les deux Canards. — Offrande propitiatoire à trois pays. — Stavelot. Tirailles de remords pour le devoir accompli.

Déjeuner excellent — café et tartines de pain noir.

Au moment du départ, l'hôte, apprenant que nous nous dirignons sur Stavelot, nous poussa à chacun en poche des tartines et des pommes. Il eut l'indélicatesse de nous réclamer, pour le dîner, le coucher et le déjeuner, deux francs par tête.

Nous ne fîmes aucune observation, et même nous lui comptâmes neuf francs — soit plus de douze pour cent de gratification.

Qui sait maintenant si la vue de tant d'or et de tant de profusion n'aura pas corrompu l'esprit simple de ces bonnes gens, et si nous ne leur avons pas enseigné l'art d'écorcher les voyageurs?

Nous voilà donc sur la route de Stavelot. Pendant près d'une heure, nous longeons la frontière de la Prusse et du Grand-Duché, et nous entonnons la *Brabançonne* devant tous les poteaux oranges qui bordent la route.

Papillard, tout en chantant, considère de temps à autre son lézard des souches et une petite bouteille d'esprit de vin où de pauvres insectes — fort curieux, à l'en croire — ont perdu la vie. « Ce genre de mort, affirme-t-il, est fort doux. Le duc de Clarence périt dans un tonneau de Malvoisie. Or... » Nous lui coupons la parole et il rentre sa dissertation intempestive. Il est temps de faire halte.

Une plaine, un beau soleil, l'ombre d'une haie; l'eau d'un ruisseau, qui se rend dans la Meuse ou dans le Rhin — ce point reste indécis. Nous tirons jambon, tartines et pommes. Une heure de repos et de causerie.

L'astre du jour étant au méridien, on se remet en marche.

Après une bonne heure de silence, trouvaille d'un insecte rarissime.

Papillard s'en saisit sous le nez de Botanas qui prétend l'avoir vu le premier. C'était la seconde discussion de l'espèce. La pre-

mière avait eu lieu sur la fallacieuse et stupéfiante route de Saint-Hubert à La Vacherie. Intervention d'Echassard, qui, nouveau Salomon, jugea que, puisque Papillard avait cédé une première fois à Botanas, il était juste que Botanas, cette fois, cédât à Papillard.

Ainsi fut dit, ainsi fut fait; et Papillard se met en mesure de faire subir à l'insecte le sort du duc de Clarence. Mais, cent mille pipes! plus de bouteille!... On fouille les poches, les havre-sacs: pas plus de bouteille que sur la main. «Tu l'auras laissée où nous avons mangé, fait Cosinus. Allons la rechercher; je t'accompagne. Vingt minutes au plus. Les autres garderont les sacs en nous attendant.»

Au bout d'une grosse heure, ils retrouvèrent l'endroit et les traces du repas, mais point de bouteille. Papillard, désolé, découragé, momentanément dégoûté de la zoologie, dont l'entomologie est la branche la plus intéressante, rend son lézard à la liberté. Il repousse les consolations que lui prodigue Cosinus; et tous deux reviennent sur leurs pas, désappointés et harassés. Mais... plus d'Echassard ni de Botanas. Les yeux de lynx fouillent la plaine et l'horizon: rien dans la plaine, rien à l'horizon. Ils crient: «Une, deux, trois, haaa!». Le silence seul répond à leurs voix éplorées.

Ils n'ont plus qu'à poursuivre leur route. Des paysans, qui travaillent dans la campagne, les rassurent: ils ont vu deux jeunes hommes qui ployaient sous le faix de paquets. Ce renseignement rendit sa gaieté à Papillard, qui trouva du plaisir à se figurer les deux frères maugréant tout le long de la route pour le surcroît de charge.—A-t-il mauvais cœur, ce Papillard!

En effet, fatigués de l'attendre lui et Cosinus, et craignant d'arriver trop tard à Stavelot, Echassard et Botanas s'étaient décidés à prendre les devants et les bagages.

Mais ils n'étaient pas bien loin qu'ils se chamaillèrent. Le sac de Papillard était fort léger, celui de Cosinus fort lourd, et c'était à qui des deux porterait l'un et non l'autre.

La discussion menaçait de s'éterniser quand, pour y mettre fin, ils inventèrent un stralagème: ils firent un paquet de tous les sacs, les suspendirent au parapluie de Botanas, et portèrent le tout entre eux deux comme un coffre par les deux anses.

C'est dans cette mémorable occasion, ainsi que sur l'indéchiffrable chemin de Saint-Hubert à La Vacherie, que le parapluie joua un rôle vraiment utile.

Rien de plus monotone que la route, diversifiée seulement par le sentier aux *Mâles pierres* (en français: Mauvaises pierres), ravin ainsi nommé à cause du nombre incalculable de larges dalles arrondies qui le pavent et qui mettent à une rude épreuve les souliers usés, les talons meurtris et les jarrets déjà fatigués.

Au bas du ravin, aux confins des trois pays, une maison où toutes les denrées du monde étaient réunies, ainsi que des douaniers qui parlaient un langage aussi bigarré que le magasin.

Deux pas plus loin, une borne triangulaire portant sur ses trois faces les noms de la Belgique, de la Prusse et du Grand-Duché. Cosinus et Papillard crurent que l'usage antique et solennel les obligeaient d'en faire le tour, et de la consacrer, en mémoire de leur passage, par une petite cérémonie propitiatoire, qu'ils accomplirent avec une certaine pompe.

La cérémonie faite, mironton mirontaine, les deux retardataires reprirent leur course haletante vers Stavelot, passèrent immus près de l'abbaye, descendirent au pas de course dans la ville, puis, d'hôtel en hôtel, se mirent à la recherche des avant-coureurs.

La recherche ne fut pas laborieuse, vu qu'il n'y avait alors que deux hôtels dans la ville, et que le premier où ils entrèrent était le bon.

Là, Echassard et Botanas étaient déjà attablés, mangeant catholiquement des œufs apostoliques. On r'était un vendredi.

Papillard et Cosinus se firent servir deux beefsteacks, qui sen-

taient le roussi, et crurent devoir se justifier en rappelant l'opinion émise antérieurement par Botanas. Justification bien inutile, car l'orthodoxie des deux frères se repentait déjà de n'avoir pas fait comme eux, et voulut ressouper à leur façon.

Ceux-ci leur représentèrent qu'il n'était pas prudent, ayant eu tout le jour double charge sur les bras, de donner toute la nuit double charge à leur estomac, et, à leur conscience, celle d'un gros péché. Il est vrai qu'ils avaient touché au jambon dans la matinée.

Ces considérations les convainquirent, et ils s'en furent coucher — tout seuls, comme dans la plainte.

Cosinus et Papillard ne tardèrent pas à les imiter.

11^e ET DERNIÈRE JOURNÉE

Le péché puni. — Perdus dans les Fagnes. — Hercule fuyant le chemin du vice. — Passez votre chemin! — Echoués dans les grandeurs. — Le péché récompensé. — Le quatrième qui n'avait pas le sou. — Dernier trait de la Boussole et du Jambon.

Lever de bonne heure. Cosinus — triste conséquence du péché — a la guerre dans ses entrailles, et, de temps à autre, il s'arrête pour essayer d'y mettre la paix.

Au début de la route — réapplication de la théorie du plus court chemin — nous nous embourbons dans les Fagnes. Nous ne nous en tirons qu'avec des bottes de boue par-dessus nos souliers et nos pantalons.

Le côté malicieux de ces marais, c'est qu'ils ont un aspect débonnaire et que, lorsqu'on s'y est une fois engagé en passant de motte en motte, le diable ne vous en ferait pas sortir par la voie sèche, voulussiez-vous même revenir sur vos pas.

Nous passons par Francorchamps et résistons aux voix séductrices des nymphes de la roulette, qui alors attireraient et retenaient les étrangers dans les jardins de l'Armide spadoise. Nous nous bornons à écouter du haut de Sart les mille bruits de la cité cosmopolite; ensuite, nous replongeant dans les Fagnes, nous finissons, non sans mécompte, par atteindre Polleur, puis Verviers.

Ce n'était pas alors chose commode. D'autant moins que les femmes près de qui Papillard tenta trois ou quatre fois de se renseigner — voilà ce que c'est que d'avoir l'air goguenard — lui répondaient toutes comme de concert: «Allez-è, laid m'c... vos l' savé mî qu'nos aute!». Réponse intraduisible pour une chaste plume.

A Verviers, nous allons trouver deux amis communs — l'un mourut l'année suivante sur les bords de la Moselle; l'autre s'est fait depuis quelque renom dans les lettres. Nous demandons à ce dernier de nous indiquer une auberge confortable. Il consulte sa mère, la mère consulte le père; le père, la fille; et de cette commune et consciencieuse consultation, sort le nom d'un hôtel où les amis nous conduisent.

C'était le premier hôtel de Verviers!!! Les garçons nous toisent de la tête aux pieds — aux pieds surtout, chargés de la boue des Fagnes.

L'air méprisant des garçons stimula notre vanité: nous commandons un dîner, tout ce qu'il y a de chic — coût: six francs par tête, dont deux francs de vin. Cosinus, qui continuait à être le champ d'une guerre intestine, épargna cette saignée à sa bourse.

— Est-il veinard, ce Cosinus, et quel bénéfice il retire maintenant de son péché!

Pendant tout le temps du dîner, nos deux amis tinrent entre eux un colloque animé et mystérieux, retournant dans tous les sens un long livre en maroquin noir.

C'était la carte des vins, comme nous l'apprîmes bientôt. Le vin le moins cher y était côté 3 francs, le suivant 4, et la progression montait dans les 15 et 18 francs.

Quand nous fûmes au dessert, leur choix s'était fixé sur du

bordeaux à quatre francs. Grande générosité... car l'un d'eux était le quatrième qui n'avait pas le sou.

Ce vin nous mit en belle humeur; nous bûmes à l'avenir et à une foule d'autres choses.

Nous quittons enfin l'hôtel Couvreur et nous nous dirigeons vers la gare. Le convoi va partir. Nous serrons la main à nos amis et entrons en voiture. La cloche se fait entendre. La vapeur nous emporte. Une heure après, Liège nous revoit.

Au moment de nous séparer, nous faisons un partage de nos reliques.

A Cosinus et Papillard échoit le dernier morceau du jambon; à Botanas et Echassard, la Boussole.

Les uns furent dégoûtés de boussole et les autres, de jambon, pour le restant de leurs jours.

NOTE

Conseils pratiques pour le voyageur dans l'Ardenne.

Un ouvrage grave ne va pas sans note. Le lecteur, désireux de refaire notre voyage, sera nécessairement arrêté sur l'incompréhensible route de Saint-Hubert à La Vacherie, incompréhensible pour nous, pour les gens du château de *** et pour Collard lui-même. Je pense qu'il lui sera possible de la refaire, montre en main, comme M. Pouqueville en Grèce, en ayant soin de marcher en direction inverse aux bons endroits.

Comment nous avons pu tourner le dos à La Vacherie, quand nous étions dans le chemin qui y conduisait, voilà le mystère. Je pense en tenir l'explication.

On se rappelle ce douanier facétieux qui, à la demande de Cosinus sur la distance de Dinant à Rochefort, répondit: « C'est selon par où l'on passe. » Réponse dont la sagesse nous a été démontrée ce jour-là même, puisque le chemin le plus court nous a pris dix-sept heures, dont il y a à défalquer quatre heures d'arrêt.

On se rappelle aussi la vieille femme qui s'effraie du chapeau calabrais de Cosinus, et les Wallonnes qui, dans les Fagnes, se refusent à indiquer le chemin à Papillard.

Le lecteur commence à entrevoir quelque chose. Mais ce qui va suivre fera luire la lumière à ses yeux.

Bien des années plus tard, Copaponassard, voyageant en Ardenne avec sa femme et un ami, passa par Houyet, et descendant la Lesse, arriva à un endroit où il avait devant lui, la rivière, et, à droite et à gauche, deux hautes collines à pic. Un bateau est là, sans passeur d'eau. Il hèle un faucheur:

« Il faut passer l'eau ici? »

— Oh! ben non ça!

— Alors on la passe sans doute plus haut ou plus bas?

— Ah! oui ça, un peu partout.

— Il y a tant de passeurs d'eau sur la Lesse?

— Ah! ben non ça!

— Et comment alors passe-t-on l'eau?

— A pied!

— Ah! très bien. Il n'y a pas trop d'eau?

— Oh! non ça!

— Il n'est pas nécessaire d'ôter ses souliers et ses bas et de retrousser son pantalon ou ses jupes?

— Oh! non ça! »

Nous allions nous mettre en route; lui restait appuyé sur sa faux, nous regardant avec un certain intérêt.

Après quelques pas, Copaponassard, dont les yeux scrutent la rivière sans y découvrir de gué, revient près du faucheur.

« Dites donc, l'ami, si l'on n'ôte ni ses bas ni ses souliers, et si l'on ne se retroussé pas le pantalon ou les jupes, ils ne seront pas mouillés? »

— Oh! ben oui ça!

— Et jusqu'où aura-t-on de l'eau?

— Pas plus haut que le ventre.

— Et si l'on ne veut pas être mouillé, il faut passer ici en bateau?

— Ah! ben oui ça!

— Que ne le disiez-vous donc tout de suite?

— Vous ne l'avez pas demandé.

— Est-ce vous le passeur?

— Non, il est quelque part là-bas, plus haut dans les prés.

— Comment le trouverai-je?

— Le voulez-vous?

— Mais sans doute! (Un *animal!* vint au bout des lèvres de Copaponassard, mais heureusement ne les franchit pas.)

— Bon, je vais crier après lui, il viendra. »

Et il est venu.

N'en doutons pas, cher lecteur. Quand nous nous sommes enquis près des charbonniers si nous étions bien dans le chemin de Saint-Hubert à La Vacherie, et qu'ils nous donnèrent une réponse affirmative, ils ne nous trompaient pas. Seulement nous marchions en sens contraire, et, comme nous n'en avons pas demandé davantage, ils ne nous en ont pas non plus dit davantage.

Morale: Si vous ratez votre chemin dans des contrées ardennaises encore vierges, et si vous recourez aux naturels de l'endroit, soyez précis dans vos questions, n'ayez pas de chapeaux calabrais, et, avec les Wallonnes, n'ayez pas l'air trop malin... ni trop bête non plus — un juste milieu.

En 1887

Copaponassard. Son portrait en pied et de profil. — Un plan qui reste en plan. — Le procès de Jean d'Ardenne. — Résolution subite.

Nous sommes en 1887. Copaponassard est marié. Il a des enfants.

Ce n'est plus un problème pour personne de lui taper sur le ventre, et il n'est plus nécessaire, pour y mieux réussir, de le prendre par derrière. Aujourd'hui, quand il flâne dans la ville, il arrive que son abdomen est dans une rue alors que ce qui suit est encore dans une autre.

Sa prestance est noble, et il porte la tête droite, bien en arrière, — question d'équilibre.

Sa chevelure est allée rejoindre les neiges d'antan. Il est d'une politesse extrême: les jours de soleil, il marche le long des maisons à l'ombre, son chapeau à la main.

Il aime mieux le froid que le chaud, préfère avoir trop mangé que d'avoir faim, avoir trop bu que d'avoir soif.

Néanmoins il raffole toujours des voyages, mais n'en fait plus... faute d'occasion.

Cette année-ci, une occasion s'est offerte. Ses enfants — de charmants enfants — qui lui ont gagné une discrétion, lui ont demandé à voir du pays.

Qui mieux que leur père pourrait leur enseigner l'art de voir beaucoup et bien en peu de temps?

Copaponassard décide une excursion dans les Ardennes.

Où ira-t-il? Sur la Semois? ou la Sûre? ou sur l'une et l'autre rivière? — Prendra-t-il, comme on le lui conseille, des coupons circulaires, ou s'en rapportera-t-il au hasard?

Questions graves, qui suscitent sous son crâne, plus d'une tempête.

Les aventures n'ont plus l'heur de lui sourire. Il aime bien encore à narrer gaîment les péripéties de son premier grand voyage et à exalter les charmes de la boussole et de la ligne droite; au fond, elles n'ont plus ses amours. A d'autres aussi, les jambons en bandoulière et les déjeuners d'eau courante.

Sans se l'avouer, il s'est réconcilié avec la méthode des deux Tacite.

En conséquence, il se procure le Recueil des tarifs des voyages circulaires à prix réduits, en vente dans les principales stations du pays : coût 75 centimes. Il le feuillette, le parcourt, le médite, combine les itinéraires et les tarifs, et finit par se convaincre que, pour la Belgique, le soi-disant prix réduit est un leurre, un traquenard, une flouerie. Il n'y a de réduit que... la liberté.

Il ne consulte pas son Van Bommel, parce qu'il en a fait autrefois l'expérience, et que, dès le second jour du voyage, il le mettait au fond de son sac, sans plus l'ouvrir. Désireux de visiter la Semois, il avait été sur le point d'y renoncer, persuadé qu'il était, après avoir étudié son auteur, qu'il y laisserait ses os, à moins d'emporter avec lui une tente, un bateau et un ballon.

Il se procure un Jean d'Ardenne : coût 6 francs. Le volume, étant beaucoup plus gros, lui fournira pour sûr toutes les indications dont il a besoin, et lui permettra de faire un beau plan : routes, distances, auberges.

Le guide — ainsi pense aujourd'hui Copaponassard — doit le prendre chaque jour au saut du lit et lui demander de combien d'heures il dispose ce jour-là. «D'une matinée? — Dans ce cas, voici l'une ou l'autre excursion à faire. — D'une journée? — Voilà un plan plus vaste, que vous pouvez encore étendre de telle ou telle façon, si le cœur et vos forces vous y invitent.

— Vous voulez être rendu le soir à...? — Vous suivrez tel itinéraire et il vous prendra tel temps.

Il ouvre son Jean d'Ardenne. Profonde déception.

Au lieu d'employer ce procédé, si simple, si clair, si pratique — celui de Baedeker — ce soi-disant guide sert à Copaponassard des descriptions, dont il n'a que faire, au lieu de renseignements, dont il a besoin, et le transporte de tous les côtés à la fois, de sorte qu'il ne sait jamais au juste ni où l'on est ni par où l'on va.

Essoufflé de suivre, rien qu'en idée, un guide aussi vagabondant, Copaponassard renonce à fixer à l'avance toutes ses étapes; se dit que le plus simple sera encore de décider, le matin même de chaque journée, l'endroit où il passera la nuit. Il n'a donc plus qu'à arranger son premier jour.

Après mûre délibération, il s'est déterminé à pénétrer dans le Grand-Duché par la Gileppe, la Baraque-Michel, Malmedy, Stavelot et Clervaux.

La question se présente maintenant pour lui de savoir où il couchera le jour de son départ.

Il compte arriver à Dolhain, par le train, à 9 heures. Devra-t-il s'arrêter à la Baraque, ou poussera-t-il jusqu'à Malmedy?

Il rouvre son Jean d'Ardenne, et cherche à se rendre un compte exact des distances et du temps.

«De Dolhain à la Gileppe (par la chaussée) 4 1/2 kilomètres.» Bien. Mais il désirerait jeter en passant un coup d'œil sur Limbourg : «De Limbourg à la Gileppe: descente par un chemin à travers champs ou entre les haies vives». Très bien. Mais combien ce crochet lui prendra-t-il de temps? Lequel de ces deux chemins est le plus beau ou le plus court? Le second est-il praticable quand il pleut? Est-il facile à trouver? Sur ces points essentiels, pas un mot.

En revanche, indication embrouillée et superflue de tous les chemins qui s'embranchent sur le premier.

Il se suppose au Barrage, et il veut se diriger vers la Baraque-Michel par le chemin qui côtoie le lac. La longueur de ce chemin est pour lui chose capitale.

Copaponassard lit dix-huit grandes pages; mais il a beau repêcher à droite et à gauche tous les renseignements partiels qu'on y trouve sur les distances, il lui est impossible de se faire une idée un peu précise touchant le point qui l'intéresse et

dont dépend tout son itinéraire.

Mais il y songe : il y a des cartes. Il les tire de leurs poches, et que voit-il? une grossière reproduction illisible et confuse de la carte de l'Etat-major belge au 160.000^e et — ce qui est un comble — sans l'indication des côtes. De sorte que telle route, représentée par une ligne droite, va parfois zigzaguant sans fin ou gravissant une rampe de quelques centaines de mètres, et que le chemin qu'on croit faire en une demi-heure, en prend le double et davantage.

Plusieurs jours durant, Copaponassard est inabordable. Il en perd le sommeil. Femme, enfants, servantes, chien, chat, pâtissent de sa mauvaise humeur.

Un ami fait un long voyage exprès pour le voir, il le reçoit à bras fermés : «Revenez à un autre moment. — Rien que deux mots! — Impossible. Vous m'allez faire perdre le fil de mes combinaisons.» Et il se renforce furieux dans son livre.

Un soir, tout à coup, il jette là le volume, murmure entre ses dents un «Tu me le paieras!» et va se coucher.

Le matin — il est quatre heures à peine — Copaponassard s'éveille tout guilleret et réveille son monde : «Faites vos paquets; nous partons.»

Il prend son sac, son vieux bâton de touriste et sa bonne humeur, des provisions de bouche, son ventre et ses trois enfants (15 à 20 ans, deux filles, un garçon), et les voilà en route.

Ils ont, comme de juste, parmi leurs bagages, un filet à papillons, une bouteille à insectes, une boîte pour les lézards et autres parpaillons, une boussole.

N'oublions pas de dire que Copaponassard, c'est moi.

1^{re} JOURNÉE

Limbourg. — Difficile à passer et difficile à dire. — Les caprices d'un parapluie. — Le Barrage de la Gileppe. — Misanthropie. — Débandade. — Respiration et restauration. — A trois kilomètres près. — Un tantinet dans les Fagnes. — Les Alpes en Ardenne. — Malmedy. — Le petit bonhomme vit encore. — Nuit troublée par des conspirateurs à perruque blonde et collet noir.

Partis de chez nous à pied à six heures du matin, nous prenons vers sept heures un train, qui nous mène à Dolhain à neuf. — Ci 5 kilomètres dans les jambes.

Ces cinq kilomètres ont déjà démontré aux enfants que les sacs dont ils sont porteurs, seraient susceptibles de perfectionnement. La courroie leur scie l'épaule. A Dolhain, un cordonnier, moyennant 60 centimes, leur taille trois morceaux de cuir qui coupent court à la scie.

La phrase est mauvaise, je le sens. Je devrais dire au sciage. Mais sciage n'est pas français.

Montée dans la ville de Limbourg par une large allée bordée d'arbres qui vous ferait croire que vous entrez dans une propriété seigneuriale. Promenade sur les remparts d'où la vue plonge à pic dans la vallée.

Quand nous sommes sur la grande place solitaire, ayant en vain tenté de pénétrer dans l'église fermée, le vent s'élève et la pluie commence à tomber.

Descente vers Goé par le chemin des prairies, facile à suivre, dès qu'on y est. La première personne venue vous l'indiquera.

Mais, par exemple, quand il pleut et qu'il fait du vent, sentier pas du tout agréable pour les dames. Il est à chaque instant interrompu par des barrières qui portent un nom irrévérencieux.

Ce sont deux pierres qui montent à la hauteur des hanches, et qui ne laissent entre elles que juste le passage pour une jambe à la fois.

Aux ventrus, comme Copaponassard, elles baisent le ventre; aux dames... la tournure, d'où leur nom.

Quand elles sont mouillées, elles ne baisent pas, elles lèchent.

Si l'on a un sac porté en bandoulière ou sur l'épaule, elles

l'arrêtent. Oh! la vilaine invention!

Sur ces pentes agréables, variées, mais rendues glissantes par la pluie, le vent capricieux et malicieux, retourne trois ou quatre fois le parapluie du papa. Rires irrespectueux de la mar-maille.

Une fois, le parapluie se retourne juste quand la moitié droite du papa est d'un côté, la moitié gauche de l'autre côté du baise... Diable! le mot a manqué de m'échapper. Les rires ne connaissent plus de frein. Le papa, pour ne pas prêter, même involontairement, les mains à l'ébranlement des bases de la famille et de la société, ferme son parapluie et se laisse brave-ment saucer.

Le lecteur se demande sans doute pourquoi ce parapluie se retourne plus souvent que les autres. C'est qu'il est à système, comme son possesseur. Il peut se détacher de sa canne, se plier en deux et se fourrer dans le sac. Le mal, c'est qu'il se replie quelquefois tout seul.

Copaponassard ne le rouvre que sur la route de la Gileppe.

La pluie tombe de plus belle. On s'en console en pensant que les Fagnes en paraîtront plus tristes et plus désolées. Les Fagnes, par le soleil et la chaleur, n'ont pas de caractère.

Le Barrage! La première impression est une déception. C'est ce qui arrive chaque fois que les points de comparaison man-quent.

Où est celui que la vue, nouvelle pour lui, de la mer à Ostende ou à Blanckenberghe, ait ému d'une émotion sincère?

La première fois qu'on est en face des Alpes, on ne les juge pas beaucoup plus hautes que nos collines. Mes compagnons et moi prétendions gravir le Righi en vingt minutes. « De piètres marcheurs, les Suisses! » Nous voulûmes leur en administrer la preuve. Nous ne sommes pas allés jusqu'au sommet, ce jour-là.

Quand Cosinus poussa ses pérégrinations jusqu'au Rhin — il était avec Papillard — il se fit fort de lancer une pierre à l'autre côté. Sa confiance reposait sur un calcul de parallaxe.

C'était à Cologne; on était en train d'asseoir les piles du futur pont. A sa grande humiliation, il fut loin d'atteindre l'em-placement de la première. Il accusa naturellement la forme du caillou et non la parallaxe.

Promenade autour du Barrage. Nous poussons jusqu'au drapeau jaune d'où, dit un poteau, la vue du lac est la plus étendue. Elle était belle, bien que, à cette époque, les eaux fussent extraordinairement basses.

Il est près d'onze heures. La pluie a cessé. A vue de nez, j'es-time que nous serons à la Baraque à deux heures.

On se met en route. Beau chemin, agréable, ombreux, mais en dents de scie comme le lac qu'il contourne. On va conti-nuellement du sud au nord et du nord au sud. Ce que ces zigzags mangent de kilomètres, nos jambes en savent déjà quelque chose.

Quand on est au bout du lac — transformé en marécage par la sécheresse — la vallée de la Gileppe s'élargit tout en prenant un aspect plus solitaire et plus sauvage. Déjà les bruyères appa-raissent; et les joncs garnissent les fonds, d'où émerge l'élégant feuillage de la grande fougère impériale.

Rencontre d'un gros ruisseau, qui n'est pas la Gileppe. Il est longé par un chemin ou une amorce de chemin qu'il faut laisser sur sa gauche.

La route est de moins en moins pratiquée, cela se voit. Les herbes l'envahissent, et parfois des ronces ou de jeunes arbustes. Les lézards vivipares, nullement farouches, y pullulent. Les enfants leur donnent la chasse pour se faire la main. Il s'agit de les saisir sans leur briser la queue.

Des légions de papillons. Le Morio est tout particulièrement abondant, avec ses grandes ailes brunes bordées de jaune. Beaucoup de Nacrés et de Vulcains aux taches rouges et

blanches. Oh! les solitudes, comme elles sont peuplées d'êtres charmants, et que l'homme excelle à faire autour de lui la mort!

Il est midi bien passé. Le soleil a percé les nuages, séché les chemins et les herbes et les arbres. Asseyons-nous un instant; tirons les tartines et les œufs, et entamons la gourde.

Tout en nous restaurant, nous distribuons des vivres à une fourmilière.

Les lézards viennent jouer dans nos jambes et, d'un gracieux mouvement de tête, ont l'air de nous contempler comme bêtes curieuses.

Non, décidément, l'homme ne passe pas souvent par là, l'homme, féroce et stupide animal, qui ne peut voir une fleur sans lui abattre la tête; un insecte sans mettre le pied dessus; une couleuvre gracieuse, un crapaud inoffensif, un lézard agile, sans l'écraser de son talon; un oiseau, un écureuil, sans lui lancer une pierre.

Moi-même, je me trouve barbare. J'ai pris une bouteille à insectes. Mais, à mon retour, je serai heureux de n'en avoir capturé qu'un — et encore que d'hésitations avant de le tuer! Je n'ai plus la passion du collectionneur. Ma bouteille est une réminiscence.

Assez de repos. Levons-nous! Les jarrets des enfants com-mencent à rechigner.

Une maison grise nous apparaît sur la hauteur qui est devant nous. Quelle est cette maison? La maison Drossart, dont parle Jean d'Ardenne? Impossible. Nous verrons bien.

La végétation devient plus maigre. Les chênes sont rabougris, branches grêles, peu de feuillage. De temps en temps, marécages à droite ou à gauche de la route, qui continue à monter. Dans les petits fossés qui la bordent, ma haute canne peut s'enfoncer de toute sa hauteur sans rencontrer d'arrêt.

Il est plus de deux heures quand nous arrivons enfin à la maison Drossart. Aperçue du côté d'où nous venons, elle produit un bel effet — perdue au milieu des bois; un maigre pâturage, un étang; une vache qui rumine, des poules, un chien qui aboie; une clôture primitive; pas une âme.

Les enfants traînent la patte.

Nous sommes sur la route d'Eupen à Malmedy. Elle traverse un sombre bois de sapins. Bientôt nous voilà dans les Fagnes. Un poteau nous apprend que nous sommes encore à plus d'une demi-lieue de la Baraque.

Un vent violent nous assaille. La petite troupe se débande. Les plus jeunes jambes restent en arrière. J'entends une voix qui glisse dans une oreille: « Jamais je n'irai jusqu'à Malmedy », et une bouche qui répond: « Ni moi non plus. »

On cueille quelques myrtilles. Elles sont mauvaises; l'arbuste est gris, le fruit volumineux et moins noir que la myrtille ordi-naire. Les bonnes sont l'objet d'un commerce considérable; on les enlève par paniers; aussi il n'en reste plus.

Le vent augmente de violence. L'avant-garde ne voit plus l'arrière-garde. Voici la maison que nous avons vue d'en-bas; elle est à l'embranchement de la route de Jalhay.

Celle que nous suivons fait un angle droit. Tentation de spéculer et de se frayer un chemin direct à travers la bruyère. « Pas de bêtise; ménageons nos forces! »

A trois heures, l'avant-garde est à la Baraque; un bon quart d'heure après, l'arrière-garde. Une grosse heure de déficit.

« Peut-on manger ici? »

— Parfaitement, nous répond la dame du logis, une Allemande, Belge par son mariage.

— Préparez-nous quelque chose promptement.

— Tout de suite, monsieur.

— Eh bien, les enfants, les jambes?

— Les jambes, ça ne va plus: mais c'est le vent, surtout dans les jupons. Si encore il nous poussait; mais non, juste le contraire.

— On peut loger ici, madame?

— Sans doute. D'excellents lits.

— Bien; nous verrons. »

Nous sommes attablés sous une espèce de hangar tapissé de vues et de portraits tirés de journaux illustrés. Des maçons travaillent à côté. Ils construisent un belvédère d'où l'on verra tout le pays, la vallée de la Meuse et les hauteurs du Rhin. « Il faut venir voir l'année prochaine, monsieur. »

Après une attente qui semble longue, surtout à l'estomac de quinze ans, le fricot apparaît enfin — excellent, je vous assure: bœuf rôti nageant dans une sauce noire; saucisse savoureuse; pommes de terre bien accommodées, et, pour finir, saucisson. Bière et pain à discrétion. Le tout pour cinq francs.

Il est quatre heures et demie.

«Eh bien, les enfants, les jambes?

— Elles vont mieux.

— Vous voyez le pays? Que ferons-nous ici jusque demain? Vous sentez-vous la force d'aller jusque Malmedy?

Combien d'ici à Malmedy?

— Au moins 15 kilomètres; car c'est de plus loin que Jean d'Ardenne compte 15 kilomètres.

— Non, monsieur, interrompt la femme; pas encore 14 kilomètres, et toute descente. Et même, si plus bas vous prenez la vieille route, vous gagnez près de deux kilomètres.

— Comment, il n'y a pas quinze kilomètres?

— Mais non.

— Drôle de guide! Eh bien, les enfants, douze kilomètres, vous l'entendez. Que faisons-nous?

— Partons!

— Partons! Adieu, madame; à une autre fois et merci. »

Les Fagnes se boisent, se défrichent et se cultivent. Copaponassard se rappelle avoir refait, il y a une douzaine d'années, la route de Spa à Verviers par Polleur; il n'y retrouva presque plus rien de ses anciens souvenirs. Partout des sapinières et des canaux et des cultures.

Pauvres touristes! on vous persécute, on vous traque, on vous chasse de partout. Vous n'aurez bientôt plus qu'à vous coucher sur les rails d'un chemin de fer pour y attendre la mort.

A côté de la Baraque, sur la gauche de la route en allant vers l'Allemagne, de basses sapinières assez serrées, coupées de larges voies.

Un peu plus loin, un poteau: MALMEDY, 13 1/2 KIL. La femme a raison.

Voici le désert, le désert d'une âpreté mélancolique.

Plus d'indice de l'incendie qui, d'après les journaux, vient de dévaster les Fagnes, a menacé la Baraque et les quelques constructions du voisinage, et qui, d'après ce qu'avait dit la femme, dure encore sur plusieurs points.

«Eh! les enfants; vous ne voulez pas goûter un peu des Fagnes? Tenez! passez à l'autre côté de ce fossé qui borde la route, et tâchez de me suivre à travers ce joli gazon, cette herbe fine entrecoupée de bruyères.

— C'est une farce: il n'y a là rien de difficile.

— Essayez! »

Et les voilà qui franchissent le petit fossé.

Au bout de trois pas, un petit saut, pour éviter une petite rigole.

Deux pas encore, un saut un peu plus grand; les rigoles s'élargissent.

Les voilà déjà dispersés, chacun choisissant sa motte pour y

sauter.

Bientôt commence la série des surprises et des maladresses; une touffe d'herbe perfide, un pied qui glisse; le terrain qui cède. Et puis les cris, les exclamations, les rires mêlés d'effrois simulés.

Ils n'ont pas fait cinquante mètres, plus ou moins parallèlement à la route, que je me prends à me demander comment ils la regagneront.

Le fossé s'est considérablement élargi, et dans la boue liquide qui le remplit, ma canne s'enfonce jusqu'au pommeau.

Eux-mêmes d'ailleurs commencent à en avoir assez de ce petit exercice.

Enfin, le fossé présente un resserrement: «Par ici, sautez! — une! — deux! — bien!» — Le troisième prend mal ses mesures, glisse sur le talus; il se rattrape à temps: «Tu l'as échappé belle, toi.»

Ce chemin des Fagnes vers Malmedy est, en petit, une espèce de traversée des Alpes. Sans doute, on ne quitte pas les neiges éternelles, et l'on ne verra pas, au bout de quelques heures, surgir les châtaigniers à la puissante ramure, les noyers à la vaste couronne, les ceps de vigne, gros comme le bras, portant des grappes de cinquante centimètres.

Non.

Et pourtant, voilà qu'au milieu de la bruyère désolée et des ajoncs souffreteux, apparaît un morceau de terrain, grand comme un drap de lit, où quelqu'un, que l'on ne voit pas, a récolté quelques gerbes d'avoine.

Plus loin, s'avançant dans la noire tourbière, un coin irrégulier planté de pommes de terre — de quoi en remplir deux sacs.

Plus loin encore, un bout de pâturage, une vache; auprès, une petite fille qui tricote.

Voici un champ de froment; un attelage de bœufs charge les gerbes.

La campagne s'anime; la bruyère devient rare: elle lutte encore, mais on sent qu'elle fait de suprêmes et d'inutiles efforts.

Voici des bouleaux, des hêtres, des maisons, des arbres fruitiers, des prés verts, des cochons, des poules, des veaux — et puis, comme par un coup de baguette, on a devant soi un merveilleux fouillis de verdure.

C'est la vallée de la Warche, profonde, encaissée, ombreuse, laissant apercevoir, dans les fonds ou sur les versants, des pâturages d'un vert d'émeraude, où les vaches bigarrées font de loin l'effet de fleurs gigantesques.

Nous ne sentons plus la fatigue.

La descente est une suite ininterrompue de tableaux enchanteurs et toujours variés. C'est au point que, arrivés au chemin abrégé qui doit nous faire gagner un bon quart-d'heure, nous hésitons à le prendre. Mais il le faut. Les jambes sont sur le point de refuser tout service.

Nous eûmes encore la force nécessaire pour admirer, comme elles le méritent, les roches singulières de Bévercé, hameau situé aux portes de Malmedy. Ces roches sont du poudingue, c'est-à-dire sont constituées d'une masse de gros cailloux roulés, réunis par un ciment ferrugineux. Ces cailloux se détachent facilement. Les eaux, en désagréant et creusant la roche, lui donnent les formes les plus curieuses.

Copaponassard. a intitulé ce récit: «Explorations et découvertes». Voilà une première découverte.

Il pense bien qu'il n'est pas le premier voyageur qui, de la Baraque, soit descendu sur Malmedy. Mais il a entendu vanter l'Amblève et l'Ourthe, voire la Lienne et le Néblon, et il a parcouru leurs vallées — aucune ne lui a fait l'impression de la Warche à la sortie des Fagnes, et il dit aux touristes qui lisent

ces pages : Faites ce tour, vous ne regretterez pas votre journée.

Le pavé de Malmedy parut bien dur aux muscles surmenés de la petite et jeune troupe. Il était sept heures et demie quand nous entrâmes à l'*Hôtel des Etrangers* sur la Grand'Place. Nous marchions depuis six heures du matin, sauf deux heures de train, et une bonne heure et demie de repos dans le bois et à la Baraque. En tout dix heures de marche. C'est beaucoup pour une première journée.

Le ventre du papa ni son sac ne l'ont pas trop incommodé, ce dont il se félicite.

Nous ne dirons rien de Malmedy, si ce n'est que nous avons été surpris de n'entendre là que du wallon. Les habitants avec qui Copaponassard a causé, lui ont paru tenir singulièrement à leur langage. « Nous apprenons l'allemand dans les écoles, lui disent-ils ; mais voyez-vous, nous sommes et resterons wallons. »

Le fait est que, du moment qu'il foulait le sol allemand, il s'était cru dans l'obligation de se servir de la langue de Goethe, et l'on n'avait jamais eu l'air de le comprendre. Il en rejetait la faute uniquement sur lui et son accent.

Arrivé au chemin abrégé, il demande à deux adolescents qui gardaient les vaches, de combien on raccourcissait. — Ja, lui répondent-ils. — Ja ? il répète sa question. — Nous ne comprenons pas, lui dit l'un d'eux.

Le français, ou plutôt le wallon, était leur langue maternelle. Quelles racines a donc la langue d'un peuple !

Excellent souper, simple, mais bien apprêté et réconfortant.

A la même table, quatre touristes herborisateurs, venant de Stavelot et se proposant de remonter la Warche. L'un d'eux était instituteur à Dolembreux, au-dessus d'Esneux. Instruits, observateurs, de conversation intéressante. Copaponassard causa avec eux une bonne heure, après que les enfants étaient allés — il le croyait — chercher un repos qu'ils n'avaient pas volé.

Chambres convenables et bons lits. Copaponassard s'apprêtait à bien dormir ; mais pas de sommeil. Un maudit carillon tintait sans relâche à ses oreilles, carillonnant d'une voix perçante les heures, les demies, les quarts et les demi-quarts.

Il y avait surtout un certain air des Conspirateurs de la Fille de Madame Angot, qui lui donnait particulièrement sur les nerfs. C'était toute sa terreur de l'entendre revenir. Il s'enfonçait sa tête dans les coussins pour s'en défendre. Vaine ressource ! Cet air eût traversé trois matelas superposés.

Il se berçait de l'idée que les enfants du moins auraient échappé au supplice.

Hélas ! les malheureux ; ils n'avaient pu fermer l'œil ; et tous les trois en voulaient surtout à l'air des Conspirateurs.

Oh ! ces Conspirateurs ! quelle efficace conspiration ils ont ourdie contre notre repos !

Total de la première journée : dix heures de marche, une heure de sommeil.

2^e JOURNÉE

De Malmedy à Stavelot. — Les poteaux intrigateurs. — Une ville où l'on arrive quand on en sort. — Une collection de bêtises. — De Clervaux à Hosingen. Une collection de guépiers. — Démoralisation, réconfort et allégresse. — En voiture le long de l'Our. — Vianden. — Le premier vrai centre du Grand-Duché.

On n'était pas des plus dispos au moment du lever. Et cependant, ce matin-là, il y avait un programme inflexible. Si nous ne prenions pas le premier train qui partait de Stavelot à 8 h. 29, nous n'avions plus qu'à attendre celui de 1 h. 41. Plus de cinq heures d'intervalle.

D'après les gens de l'hôtel, qui n'avaient pas trop l'air de tenir à préparer notre déjeuner pour six heures du matin, il n'y avait qu'une bonne heure de marche de Malmedy à Stavelot. Mais la distance officielle est de huit kilomètres. Par l'ancienne route, il est vrai, que suivent les poteaux télégraphiques, et qui est très

bonne, il n'y en a peut-être que sept, et moins encore.

Nous eûmes néanmoins notre déjeuner à six heures.

Nous fourrons dans nos sacs tartines et œufs, et à 6 1/2 heures, nous sommes déjà hors de la ville.

Il a plu pendant la nuit. Le soleil cherche à luire. La verdure, sur laquelle, quand on se retourne, on voit se détacher les maisons et les roches, est d'un éclat superbe.

Route insignifiante, mais non désagréable.

Quand on a monté la côte et que l'on descend sur Stavelot, on a devant soi un vaste horizon.

Un train de marchandises, qui vient du Hockai, fait un singulier effet sur la hauteur, dans le désert. Nous suivons avec intérêt son panache de fumée qui, par instants, disparaît pour reparaitre plus bas.

Les enfants se ressentent de la fatigue de la veille. Pendant qu'ils gravissent la côte, j'ai beau leur dire qu'en réalité nous descendons, puisque nous suivons le cours de la Warche, qui se jette dans l'Amblève, laquelle coule vers Stavelot, ma démonstration ne les convainc pas. Je ne sais quel charme ils trouvent à lire attentivement tous les poteaux. A la descente, en Belgique par conséquent, ces poteaux indicateurs des routes et distances se multiplient ; il y en a à tous les embranchements. Délicate attention.

Troisième ou quatrième poteau : Malmedy 5 1/2 kilomètres ; Stavelot 2 1/2 kilomètres. Nous faisons le total : 8 kilomètres.

Nous marchons d'un bon pas pendant un bon quart d'heure. Au poteau suivant : Malmedy 5 1/2 kilomètres ; Stavelot 3 1/2 kilomètres. Total : 9 kilomètres.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Rétrogradons-nous, par hasard ?

Nouveau poteau : Stavelot 1 1/4 kilomètre ; Malmedy 6 1/4 kilomètres. Total : 7 1/2 kilomètres.

Nous devenons rêveurs.

Enfin, nous approchons de la ville, ce que nous conjecturons d'après un dernier poteau qui nous informe que nous en sommes éloignés de 1/4 ou de 1/8 de kilomètre.

Quand nous l'avons traversée presque en entier et que nous sortîmes près de la station, nouveau poteau portant cette indication mirifique : STAVELOT, 0 km.

Nous rêvons tout à fait. Ainsi donc, tantôt, dans les rues et sur la place, nous n'y étions pas encore !

En supprimant la moitié des poteaux inutiles, l'Administration des Ponts et Chaussées pourrait en mettre partout où il en manque qui seraient nécessaires.

Autre rectification en passant ; celle-ci à l'adresse de Jean d'Ardenne.

Le dernier prince-abbé de Stavelot ne s'appelait pas Célestin Dethys, comme il le dit, mais Thys. Un autre abbé Thys (on prononçait La bêtise), archéologue que tout le monde a connu à Liège, et mort il y a quelques années, se glorifiait de le compter parmi ses parents. Je serais étonné s'il ne lui avait pas consacré une notice.

Ces Thys étaient prédestinés. C'est certainement une sœur de l'archéologue qui a épousé M. Habay, et je ne serais pas surpris que ce fût un de ses frères ou un de ses cousins qu'on appelait en wallon *li bai Thys* (le beau Thys).

L'abbé Thys a fait reproduire le portrait de son parent, le prince, et Copaponassard — il a aussi sa petite vanité — en possède un exemplaire en sa qualité de cousin éloigné, sa grand'mère étant une nièce ou une petite-nièce de ce dernier abbé.

La parenthèse close, nous montons dans le train qui nous emporte vers Clervaux, après avoir été arrêtés par la douane à Trois-Vierges.

Par une de ces transformations hardies qui font que la Clerf se dit en allemand la Wolz ou Woltz, bien que le village garde le nom de Clerf, Trois-Vierges se traduit en allemand par Ufflingen, qui devient le français Ufflange.

Clervaux mérite d'être traversé à pied. Du chemin de fer, on ne soupçonne même pas son existence. Enfoncé comme il est dans un repli profond de la Wolz, avec son vieux et noir château, qui, tout habité qu'il est, ressemble à une vieilleasure, avec ses rues et ses ruelles étroites, contournées, montueuses, aux contreforts croulants, avec ses cabanes adossées au roc schisteux et semblant faire corps avec lui, ce village, vu de la route de Marnach, fait l'effet d'être tombé là du ciel, et l'on se demande en vain comment le chemin de fer y a accès, par où il y entre et par où il en sort.

De Clervaux, irons-nous à Diekirch ou à Vianden? Si nous allons à Vianden, irons-nous par Dasbourg, en suivant l'Our, ou par Hosingen? Inutile de consulter Jean d'Ardenne, il ne donne ni conseil ni renseignement qui en tienne lieu.

Sur place, on nous dissuade de choisir la route de Dasbourg, comme étant impraticable. Nous apprendrons à Vianden, de la bouche de touristes qui l'ont suivie, qu'il n'en est rien; mais c'est à cause d'une circonstance exceptionnelle: la grande sécheresse qui a fait baisser notablement les eaux de la petite rivière.

Ne cherchez pas davantage dans le Guide combien il y a d'heures de marche entre Hosingen et Vianden ou Diekirch. On n'y trouve jamais que des indications fragmentaires et dispersées, avec force lacunes. La carte, nous le savons, n'est de nul secours. Vous y chercheriez, même en vain, les noms de tels villages ou de telles fermes par où l'on doit passer.

A tout hasard, nous choisissons la route de Hosingen. Les poteaux, placés avec intelligence et contenant des indications précises, nous apprennent qu'il y a une trentaine de kilomètres de Clervaux à Diekirch, cinq de moins jusque Vianden.

La route de Clervaux à Hosingen et Diekirch «par la hauteur et la vallée de l'Our (?)» dit Jean d'Ardenne, commence par traverser une forêt, suivie bientôt de la campagne nue. Elle est d'une insignifiance désespérante, ce dont nous n'aurions pas été fâchés d'être prévenus.

Sur une petite partie de son parcours, au sortir du bois, la route a entamé le roc sur la gauche, et ce roc est tout couvert de minuscules nids de guêpes. Il y a des endroits où l'on en compterait facilement un par mètre carré. Ce fut là notre seule matière à observation.

Le village de Hosingen apparaît et disparaît plusieurs fois avec les détours de la route. On peut les éviter par des chemins de traverse bien apparents.

Le soleil est ardent — pas l'ombre d'ombre. Heureusement, sur la hauteur, souffle un vent frais.

Nous arrivons à Hosingen vers deux heures. L'auberge Hippert, où nous voulons nous reposer, est tout au bout du village. Les enfants sont démoralisés. On le serait à moins: outre les huit kilomètres du matin, près de treize kilomètres de grand-route nue depuis Clervaux, si mes souvenirs sont exacts.

A l'auberge, excellent dîner — deux viandes, s'il vous plaît, bœuf à la mode et veau, plus un cochon de lait en gelée. Dessert, friandises et fruits à discrétion.

L'hôte nous fait les honneurs de son jardin. Les arbres, poiriers, pruniers, pommiers, ploient sous les grappes de fruits; il nous secoue des prunes. La vigne au mur est chargée de raisins; c'est à peine si l'on en voit les feuilles.

On nous montre les cochons, les poules, les chevaux; mes yeux tombent sur des voitures.

«Combien d'ici à Vianden?»

— Par les hauteurs, quinze bons kilomètres; par la vallée, deux à trois kilomètres de plus; mais bien plus intéressant.

— Comment? nous pouvons longer la rivière?

— Sans doute.

— Et une voiture, peut-elle suivre la vallée?

— Parfaitement; on a construit une route.

— Combien une voiture?

— 11 francs 25.

— Préparez-nous une voiture.»

A ces mots, les enfants sautent au cou du papa.

La bonne madame Hippert, dont le cœur s'était pris de pitié pour eux, jouit de leur joie exubérante.

Un peu avant cinq heures, la voiture est prête. Nous montons, moi à côté du cocher. Le vent fraîchit diablement. On déploie les châles et l'on s'en entortille.

Descente vertigineuse et interminable sur Untereissenbach, au bord de l'Our. Il y a un Obereissenbach plus haut, et un Uebereissenbach à l'autre côté de la rivière.

A un certain endroit, la descente devenant périlleuse, paraît-il, nous quittons la voiture, et le cocher nous indique un sentier qui passe près du cimetière. Le sentier se termine par un casse-cou qui met en joie le gamin, fait jeter des cris à ses sœurs, et inquiète un peu le papa.

Cette descente rappelle de loin celle qui mène à Tilff quand on vient du Sart-Tilman; mais le paysage est autrement étendu, accidenté et grandiose.

A Untereissenbach, la rivière est large, mais peu profonde; puis elle s'encaisse entre deux hautes montagnes jusque Vianden.

Les beautés succèdent aux beautés. Avant Bivels, la rivière fait un long détour que la route évite en grim pant sur la hauteur, où elle s'ouvre passage à travers le roc. Au sortir de cette espèce de porte, l'on revoit la rivière, le village de Bivels au fond à gauche, et les ruines de Falkenstein sur un mamelon en face. C'est une vue ravissante.

Bientôt après, nous passons au pied du Bildchen près de Vianden. C'est une petite chapelle où l'on vénère une Vierge miraculeuse. Cette Vierge, transportée un jour à Vianden, est retournée la nuit à sa chapelle. Ce miracle est célébré tous les ans par un pèlerinage. La chapelle est à mi-côte. Juste au-dessus d'elle à une hauteur que j'évalue à plus de cent mètres, un belvédère.

Par suite de l'obscurité qui commence à régner, nous prenons ce belvédère pour la chapelle, et la chapelle pour un cabaret dont l'enseigne sera quelque chose comme *Au repos des Pèlerins*.

Arrivée à Vianden (Hôtel du Luxembourg) à l'entrée de la nuit.

Morale: ceux qui voudront suivre notre itinéraire, auront soin de prendre une voiture à Clervaux pour Hosingen, et de descendre à pied la vallée de l'Our.

A l'hôtel, accueil cordial, comme dans presque toutes les auberges du Grand-Duché. Le voyageur croit entrer chez des parents encore inconnus qui lui font fête.

Nous n'entendons pas de carillon et espérons un bon sommeil. Je suis logé dans une chambre où se trouve l'armoire aux provisions et conserves, la clef sur la porte. Deux de mes enfants dans une autre, où de grandes armoires contiennent les vêtements de Monsieur et de Madame, ainsi que du linge de table — toujours clefs sur les portes.

Souper plantureux. A table, une famille installée là, dont le fils est grand chasseur.

C'est le jour de l'ouverture de la chasse. Il n'a rien ou presque rien donné.

Trois touristes étudiants, dont un a le bras en écharpe. Il a été piqué par une mouche; son poing est gonflé outre mesure et

endolori. Il ne peut s'en servir. Ce sont eux qui ont pu venir sans difficulté de Dasbourg en longeant la rivière. Si les eaux étaient plus fortes, ce ne serait pas, disent-ils, à conseiller à des dames.

L'hôte s'informe discrètement de nos projets. Nous n'en avons pas.

« Vianden, dit-il, est le vrai centre des excursions dans le Grand-Duché.

— Tout le monde dit que c'est Diekirch.

— A Diekirch, il n'y a rien à faire. Ce sont les hôteliers de Diekirch qui font croire aux touristes qu'il faut s'installer chez eux pour, de là, rayonner dans le Grand-Duché.

— N'est-ce pas ainsi?

— Erreur, monsieur! Vianden à la bonne heure! Rien qu'ici, vous avez matière à excursions pour plus de huit jours. Vous avez ceci, et vous avez cela, et encore cela. Nous allons avoir un chemin de fer jusque Diekirch. Vianden, déjà beaucoup visité, va l'être davantage, et, quand il sera connu, je devrai agrandir mon hôtel. Diriez-vous bien que, cette année, cette salle à manger (une ancienne salle de danse très grande, sur trois côtés de laquelle règne un balcon) s'est trouvée trop petite?

— Vraiment?

— C'est ainsi. Vous connaissez Vianden?

— Oui! j'y suis venu, une première fois, il y a plus de trente ans, dans ce même hôtel. J'y suis revenu quelques années après. J'ai aussi passé trois fois à Diekirch. Là on m'a dit qu'à Vianden il n'y a guère que le Château à voir.

— Vous les entendez, les coquins?

— Je n'avais jamais vu Clervaux, qui en vaut la peine, et je ne connais pas Echternach. J'ai envie de pousser jusque là.

— Echternach? assez intéressant. Il y a le Müllerthal qu'il faut faire. Une demi-journée. Après cela, rien.

— C'est ce qu'on m'a dit.

— Et après Echternach?

— Je n'en sais trop rien. Peut-être à Trèves, peut-être à la Rochette, que je ne connais pas non plus, bien que j'aie autrefois descendu l'Alzette. Peut-être à Luxembourg et de là, par Virton, à la Semois. Je me déciderai en route. Comment faut-il aller à Echternach?

— Prenez le train de 6 h. 22 à Wallendorf; vous serez à Echternach vers sept heures.

— Et combien d'ici à Wallendorf?

— Dix kilomètres de route agréable. Vous n'aurez qu'à partir tout doucement après le dîner.

— Que pourrions-nous faire demain avant le dîner?

— Cent promenades.

— C'est beaucoup. Donnez m'en une.

— Vous allez au Château?

— Oui: les enfants ne le connaissent pas.

— De là, vous pourriez aller au Bildchen, ou même aux ruines de Falkenstein. Le dîner est à midi et demi, heure militaire.

— Merci. »

Du jardin de l'hôtel, nous pûmes voir les ruines du Château éclairées par la lune. C'était fantastique. Les baies ouvertes sous les grands pignons semblaient les yeux brillants d'une assemblée de gigantesques oiseaux de nuit.

3^e JOURNÉE

Victor Hugo et M. Ribeaucour. — Où donc est le guide? — Chapelle ou cabaret? — De Vianden à Wallendorf. — Spéculation intempestive. — Capture d'un lacertus retardator. — Une station qui fuit. — Six kilomètres à l'heure. — Sous un berceau. — Echternach. — Le troisième vrai centre du Grand-Duché.

Lever de bonne heure, mais déjeuner tardif. Ne faut-il pas que madame Ensich nous montre le beau lièvre, produit de la chasse matinale de son mari? « Pas de perdreaux; mais il en tirera entre le déjeuner et le dîner. »

Le ciel est menaçant. Nous prenons nos parapluies. Près du pont, la maison que Victor Hugo a habitée en 1871 après son expulsion du territoire belge. « La mémoire des expulseurs n'est pas conservée », ajoute Jean d'Ardenne. L'épigramme est jugée si spirituelle par M. P. Bergmans que, dans *la Flandre libérale* du 30 août, il croit devoir la reproduire pour son compte.

M. Bergmans a ce droit; il ne fait pas de guide. Dans un guide, ces sortes d'enjolivements sont comme le soulier de l'Auvergnat dans la soupe. « Cha n'est pas mauvais, mais cha tient de la plache. » Et ici c'est mauvais. V. Hugo, qui était féroce, a fait une pièce sur son expulsion, grâce à laquelle le nom d'un sénateur belge est sûr d'être conservé:

Et pour comble d'effroi, les animaux parlèrent.
Un Monsieur Ribeaucour m'appelle individu.

C'est dans l'*Année terrible*, sous le titre: *Expulsé de Belgique*.

Visite du Château. La concierge, qui doit surveiller ses enfants, me confie la clef de la Chapelle et nous laisse parcourir les ruines seuls.

Surviennent quatre visiteurs, deux messieurs et deux dames — des Anversois. Elle leur a dit qu'ils trouveront un homme avec la clef. Ils me trouvent en effet.

« Ah! c'est vous, guide; ici, s'il vous plaît.

— Je ne suis pas le guide, je suis un visiteur comme vous.

— Ah! pardon! »

Mon fils apparaît sortant d'un trou.

« Eh! là-bas, guide!

— Pardon, ce n'est pas un guide, c'est mon fils.

— Mille excuses. Où donc est-il alors, le guide?

— Il n'y en a pas.

— Mais certainement. La femme nous a dit que nous trouverions l'homme qui a la clef.

— Quelle clef?

— La clef de la Chapelle.

— C'est moi.

— Alors, nous ne nous sommes pas trompés.

— Mais si!»

Explication, liaison; visite des ruines en commun; échange d'impressions; félicitations réciproques à propos d'une si charmante rencontre.

Ces gens-là venaient exprès de Diekirch pour visiter les ruines. Nous les avons vus remonter en voiture pour retourner à Diekirch. — A Vianden, il faut voir les ruines, mais il n'y a que cela à voir.

Du Château, nous redescendons par le sentier escarpé et difficile qui nous y avait donné accès, puis remontons la route qui conduit au Bildchen.

Nous ne sommes pas peu surpris de nous retrouver au même niveau que le Château, près de la grosse tour, d'où un sentier horizontal sous des sapins vous fait aussi pénétrer dans les ruines.

Quand nous avons quitté la concierge, si nous avions ouvert une porte derrière nous, au lieu de celle par laquelle nous étions entrés, nous évitions une descente fastidieuse et fatigante, suivie d'une montée égale ment fastidieuse.

Dans sa prochaine édition, Jean d'Ardenne mettra ce renseignement à la place du trait d'esprit sur les expulseurs.

Pour aller au Bildchen, on longe la montagne à mi-côte, sous l'ombre des grands arbres. La promenade est ravissante et facile: bancs de distance en distance; points de vue ménagés avec art.

A quelques cent mètres du Bildchen, c'est-à-dire de la

Chapelle, persuadés que le chemin que nous avons devant nous, conduit «*Au repos des Pèlerins*» et non au sanctuaire, nous prenons sur la gauche un sentier bien tracé qui monte à travers la forêt, en coupe bientôt à angle droit un autre, que nous considérons en nous demandant où il peut aller, et nous grimpons toujours.

Nous plaignons du fond de notre cœur les pèlerins qui doivent gravir cette rude montée. Rude, c'est le mot.

Elle devient bientôt fort incommode, se perd dans les hautes herbes et les buissons — notez qu'il pleut — et sa dernière trace nous fait aboutir au sommet dans des terres labourées.

Ah! par exemple, nous en voulons à l'édilité de Vianden qui, ayant fait mettre partout des poteaux: Route de Hosingen, Route du Bildchen, Route du Belvédère, etc., n'a pas mieux indiqué la seconde.

Nous soupçonnons fort le cabaretier du *Repos des Pèlerins* d'avoir escamoté le bon poteau pour forcer les touristes à passer par son comptoir.

Nous redescendons, mouillés jusqu'au ventre, vexés et désappointés, retrouvons le sentier qui croise, le suivons pour voir, et... nous voilà au Belvédère! Pas d'image miraculeuse, mais une table, traversée d'une tige métallique, portant une espèce d'anémomètre qui tournait comme un beau diable et faisait un bruit d'enfer, car

Le vent, la pluie et l'orage
En cet endroit faisaient rage.

Vue superbe sur les fonds de l'Our, sur Bivels et les ruines de Stolzenburg et de Falkenstein, celles-ci dans le lointain.

Au-dessous de nous, le faux *Repos des Pèlerins*, le vrai Bildchen, la chapelle — où nous redescendons, la pluie ayant cessé, et d'où la vue est aussi belle que du Belvédère.

Dans Jean d'Ardenne, au sujet du Bildchen, nouvelle et fine plaisanterie, dont je m'empresserais d'orner ce récit, si elle était de moi, mais qui, dans le Guide, «tient de la plache».

Le soleil a dissipé la pluie, et le vent est tombé. Nous revenons par la route que nous avons faite la veille en voiture. Le grand jour et le soleil lui ôtent de son charme sauvage.

Rentrée à l'hôtel à douze heures et demie, heure militaire. — Exhibition des lièvres et des perdreaux tués par l'hôte; les chiens sont haletants; on les soigne, on les caresse, on les reconforte. Nous ne nous mettons à table qu'à une heure et demie.

Nous ne nous plaignons pas. Pour le premier service, on nous sert un brochet de près d'un mètre de long, péché dans la Sûre, le matin même, du côté de Diekirch.

A trois heures et demie, reprise des sacs et en route pour Wallendorf.

Près de Roth, une distraction malheureuse, résultat d'une spéculation pour couper au court, nous fait gravir la montagne d'une manière inconsciente. Arrivés au haut, nous cherchons en vain l'Our que nous croyions trouver à nos pieds, sur notre droite, et nous devinons au contraire la présence d'une autre vallée sur notre gauche. Jetant les yeux sur la carte de Reymann, dont je me suis heureusement muni, je vois que nous sommes non loin d'Obersgegen.

Si je n'avais eu que la carte de Jean d'Ardenne, qui n'indique pas le relief du terrain, j'aurais pu de là risquer de descendre sur Wallendorf; le chemin paraît même plus direct qu'en suivant la rivière. Bien m'en a pris de m'être défié de ce premier mouvement. Ce chemin, comme l'indique suffisamment la carte de Reymann, malgré sa petite échelle, descend, remonte et redescend, zigzaguant de haut en bas et de bas en haut, au lieu de le faire de droite à gauche et inversement.

Nous redescendons rapidement sur Roth (que Jean d'Ardenne s'obstine à orthographier Rodt, contrairement à toutes les cartes et à la sienne propre). A Roth, nous voyons que nous n'avons plus devant nous que deux petites heures pour

faire deux lieues. Bah! nous avons de bonnes jambes aujourd'hui.

En amont de Gentingen, bruit dans les broussailles sur le bord de la route. Un lézard des souches, le premier! On le poursuit, il nous échappe.

L'oreille est attentive; on scrute des yeux toutes les broussailles; les cannes les fouillent.

Un autre lézard! les sacs sont jetés à terre; on cerne l'animal. Sa retraite coupée, il grimpe sur un tronc d'arbre — tactique imprudente! Il est capturé, la queue intacte. Il ouvre ses mâchoires et pince vivement un doigt — muni d'un gant. On le contemple, on admire sa taille et ses vives couleurs; on le met dans une prison provisoire, pour le lâcher à Liège dans une prison plus vaste et plus belle.

Dissertation savante du papa sur cette espèce de lézard — qui, par sa robe et ses dimensions, semble déjà appartenir aux pays du Midi. Pourquoi ne la rencontre-t-on pas dans la vallée de la Meuse près de Liège et de Huy, où la vigne se cultive, où le raisin mûrit, et où elle devrait pouvoir vivre, c'est difficile à dire. Il faut croire qu'elle n'a pu franchir la ligne de faîte qui sépare le bassin du Rhin de celui de la Meuse...

Le papa était en train de continuer gravement son discours, quand, tirant sa montre, il s'aperçoit qu'il n'a plus qu'une heure devant lui pour atteindre Wallendorf: «Hâtons-nous, enfants, le temps presse.»

A Gentingen: «Wie viel Zeit bis Wallendorf? eine Stund? (Combien jusqu'à Wallendorf? une heure?) — Oh! Ja! eine grosse Stund (oh! oui! une grosse heure)».

Et le particulier ventru, en robe de chambre chamarrée, grande pipe à la bouche, calotte sur la tête, lunettes d'or sur le nez, qui, du seuil de son domaine, nous lance cette réponse, a si fort appuyé sur ce *grosse*, que je me dis qu'il faut presser le pas.

«Allons, mes enfants! pas accéléré! quatre-vingts mètres à la minute!»

La route s'est transformée en un sentier qui traverse des champs et des prés. Ammeldingen est devant nous.

A mi-chemin, des paysans travaillent dans la campagne: «Wie viel Zeit bis Wallendorf? — Eine Stund.»

«Mes enfants, pas de charge, nonante mètres à la minute!»

A Ammeldingen: «Wie viel Zeit bis Wallendorf? — Eine Stund. — Eine Stund! klein? (petite?) — Doch!» (intraduisible, si ce n'est par oui et non).

«Mes enfants, c'en est fait, nous n'aurons pas le train. — Allons toujours! — Inutile, d'autant plus que ma carte m'indique que la station est à près de deux kilomètres du pont. Maudite spéculation! Maudit lézard! — Essayons quand même! — Je veux bien. Alors, cent mètres à la minute!»

Nous volons. Voilà Wallendorf. Mais deux ponts. Pourvu que la station soit derrière le premier!

Un paysan sur sa charrette: «Wie viel bis dem Bahnhof? — Zwanzig Minuten. — Welche Brücke? — Die zweite. (Combien jusqu'à la gare? — Vingt minutes. — Quel pont? — Le second).»

Aurions-nous le train? Pas possible. Et les deux kilomètres de retour?...

Mais l'élan est pris. Nous passons comme le vent dans les rues de Wallendorf. On nous regarde. Les gens se disent visiblement: L'auront, l'auront pas. Un ouvrier nous crie en français: «Dépêchez-vous, le train va venir.»

Mais où donc est la station? Nous ne voyons aucune espèce de construction qui l'indique. Nous tombons le nez sur les rails. Il est 6 heures 12. Nous n'avons plus que dix minutes. Nous allons reprendre notre course. Une femme nous arrête: «Est-ce pour le train? — Mais oui. — Il va venir. — Comment? à quelle heure? — 6 heures 13. — Oh! courons! Où est la

station? — Ici. — Où ici? — Ici. Où allez vous? — Echternach.»

Elle nous fait entrer dans sa cahutte. Se moque-t-on de nous? Nous ne voyons rien qui ressemble à un guichet. La femme s'approche en hâte d'un berceau où dort un petit enfant, le soulève et l'écarte: la case aux coupons est par-dessous.

Il n'était que temps. A peine avions-nous nos coupons en main que notre train siffle. Nous ne comprenons pas encore comment nous avons pu l'avoir.

Nous apprenons en route qu'aux haltes les trains ne s'arrêtent que s'il y a des voyageurs pour monter ou pour descendre.

Wallendorf est une halte. Comme telle, notre carte ne la désigne pas. D'où notre erreur.

Autre particularité. Les prix sont calculés de station en station. Vous payez de Wallendorf, de Dillingen, de Grundhof, autant que de Reisdorf, à la descente, que de Bollendorf, à la montée. Système, après tout, rationnel et simple.

Du train, on aperçoit sur les hauteurs de la rive droite, de singuliers rochers gris qui émergent au-dessus des bois et qui sont eux-mêmes couronnés de verdure. On dirait des remparts en ruines.

Nous irons les voir de près.

Arrivée à Echternach. Nous descendons à l'hôtel *du Cerf*, tenu par M. J. Foehr, une espèce de géant dont la corpulence est en proportion de la taille. Air peu accueillant, au rebours de son confrère de Vianden, qui nous l'a recommandé.

Quoique la nuit soit proche, comme nous avons des forces de reste, nous courons à l'Ernzenberg, colline sur la rive gauche de la rivière et du haut de laquelle on découvre une grande étendue de pays. Montée rude et longue. Le papa précède de beaucoup la famille qui ne peut faire d'aussi grandes enjambées que lui. Il dépasse le garde-fou d'où la vue est déjà fort belle. Mais, après cinq à six cents mètres, comme l'obscurité tombe et que le panorama n'a pas changé, il rejoint les enfants près du garde-fou. On jette un coup d'œil rapide sur la vallée de la Sûre et sur la ville qu'on voit à ses pieds. Puis on redescend, presque sans y voir, le sentier casse-cou par où l'on est monté.

Etonnement, en rentrant dans la ville, de la voir, ainsi que les maisons, éclairée à l'électricité par des lampes à incandescence. Notre hôtel de même. Lumière douce et des plus agréables.

Avant le souper, nous montons à nos chambres. Chambres superbes, hautes, vastes, bien meublées. Dans celle où je couche avec mon fils, il y a trois lits à deux personnes, énormes (on y coucherait à trois) et parfaitement garnis. Fauteuils, tables, chaises, descentes de lit en peaux de renard, garde-robes, grand lavabo. Cette chambre a certainement sept mètres de côté, sinon davantage. Celle qui la joint est un peu plus étroite.

Bon et copieux souper.

Il s'agit maintenant d'arranger la journée du lendemain.

Pour cela, je me mets à relire bien attentivement des notes d'un touriste que *la Flandre libérale* publiait justement avant notre départ. Ce sont ces notes enthousiastes qui m'avaient donné l'idée de pousser jusque Echternach.

Mais, avec les indications sommaires et obscures éparpillées dans Jean d'Ardenne, il ne fallait pas songer à refaire l'itinéraire du touriste de *la Flandre*, sans indications très précises et très détaillées. C'est pourquoi je m'adressai à mon hôte.

La Fontaine, après d'autres, a dit qu'il ne faut pas juger des gens sur la mine. Rien de plus vrai: M. Foehr était la complaisance même.

Comme je ne m'en doutais pas, je crus devoir procéder par insinuation.

«Monsieur, lui dis-je, je me suis fait servir tantôt une bouteille d'un vin rouge nommé Sonnenberger, il est délicieux.

— Vous trouvez, monsieur? c'est de ma récolte.»

Je ne pensais pas si bien rencontrer.

«N'est-ce pas, monsieur, continua-t-il, dans les hôtels, ici de même, on sert des vins à trois francs, des vins de France, qui ne le valent guère?»

— Absolument vrai. Ce Sonnenberger est délicat, fin, parfumé. J'en félicite l'heureux propriétaire. A propos, vous me donnerez peut-être bien un renseignement? Quel tour pourrais-je faire demain?

— Comptez-vous rester plusieurs jours?

— Non, je compte partir dans l'après-midi pour La Rochette.

— Bien! vous pourrez y aller par le Müllerthal... ou le Schnellert; mais c'est plus difficile.

— On m'a beaucoup parlé du Müllerthal; on m'a dit que c'est ce qu'il fallait voir à Echternach.

— En effet; mais il y a mieux.

— La Wolfsschlucht, peut-être?

— Oh! oui, la Wolfsschlucht, et l'Eszbach et le Hallerbach, et l'Ernzenberg, et cent endroits.

— Connaissez-vous cet article? »

Et je lui tends *la Flandre*.

Après avoir lu: «Attendez, dit-il, je crois deviner de qui c'est. Ce doit être d'un monsieur Cambier, de Gand, qui a passé par ici il y a quelques semaines.»

Il se trompait. Le dernier article que je trouvai chez moi, à mon retour, était signé Paul Bergmans.

«C'est parfaitement exact! On ne connaît pas Echternach, monsieur. Ce sont les gens de Diekirch et de Vianden, monsieur, qui font croire que tout est à voir chez eux, et qu'il n'y a rien autre part. Echternach, monsieur, est le vrai centre pour les touristes; et s'il était connu, tous les enjôlements des aubergistes ne les attireraient plus à Diekirch, comme aujourd'hui.

— On m'a tenu un langage semblable à Vianden.

— A Vianden, je ne dis pas: il y a le Château. Ça mérite d'être vu... une fois. Mais ici, on peut rester quinze jours, monsieur, et voir tous les jours du nouveau, monsieur. Tenez, suivez mon conseil; renoncez à aller demain à La Rochette, et faites le tour qu'a fait M. Cambier.

— Est-ce facile?

— Il faudrait un guide, si vous ne voulez pas perdre du temps.

— En avez-vous un sous la main?

— Oui; un excellent guide, instruit, de bonnes manières, ne parlant que juste ce qu'il faut. Vous en serez content.

— Quand faut-il partir?

— A sept heures et demie, pour n'avoir pas à se presser, et reprendre le train de six heures et demie à Grundhof.

— Convenu. Vous préviendrez le guide?

— Il sera ici vers sept heures du matin.»

Les enfants sont au lit; mais ils ne dorment pas encore. Je leur annonce qu'ils peuvent dormir jusqu'à six heures; qu'un grand tour est décidé pour le lendemain; qu'on partira avec un guide et sans sacs. «Sans sacs, vrai! — Tout ce qu'il y a de plus vrai. — Oh! quel bonheur! — Tas de moules!»

4^e JOURNÉE

La Wolfsschlucht, le Labyrinthe, l'Eszbach et le Halsbach. — Admirations à jet continu. — Un peu de mythologie. — Un peu à l'étroit. — Le guide: son portrait en pied et de face. — Dans la région des Amanites. — Le Hohllay. — Berdorf. Une leçon de botanique culinaire. — Un major en lisières. — Le Sieveschleff et le Hallerbach. — Une leçon de zoologie humaine. — Le château de Beaufort. — Les effets d'un vin du Palatinat. — Deux Allemands, compagnons de table. — L'embarras du choix.

Le guide est là. Il tombe une pluie fine. «Ne craignez rien, monsieur; voyez, j'ai pris ma canne; ce n'est que le brouillard.»

Malgré cette assurance, nous emportons châles, waterproofs et parapluies. Le guide a eu raison.

En passant, un coup d'œil sur la Basilique, très remarquable — style roman, XI^e siècle. La restauration des peintures est confiée à un peintre de Liège, M. Helbig.

Non loin de la gare, un sentier, pas très rude, conduit à un pavillon, d'où l'on a une belle vue et près duquel nous avons aperçu un lézard des souches, que nous n'avons pas attrapé.

Une forêt. Devant nous, de singuliers rochers au pied desquels le sentier passe. Nous voulons les regarder. «Ce n'est rien, dit le guide; quelques cailloux. Plus loin!»

Nous marchons silencieux, et quelque peu sceptiques à l'endroit des merveilles promises.

Tout à coup, comme surgissant de terre, se dressent verticalement, devant nous, deux énormes rocs de quarante à cinquante mètres de haut, laissant entre eux un étroit défilé. Nous sommes saisis.

C'est la Wolfsschlucht, la Gorge du Loup.

Nous franchissons le défilé... et une même exclamation s'échappe de toutes les bouches: Que c'est beau!

Ce que nous avions sous les yeux dépassait tout ce que nous étions imaginé.

Nous nous trouvons dans une enceinte fermée de tous côtés par de gigantesques rochers auxquels l'eau et le temps ont donné les formes les plus surprenantes. Le lierre s'y accroche; les fougères en tapissent les anfractuosités; de grands arbres y plongent leurs racines et menacent de les faire éclater. Quelques échappées de soleil accusent les angles et les saillies, approfondissent les creux et les reculs, et donnent aux accidents de la pierre un relief extraordinaire.

Derrière nous, une tour penchée, appelée le Tilleul, du nom des arbres qui lui font une verte chevelure, ferme l'entrée de la salle. Le sentier passe à ses pieds. Nous l'avons côtoyée, mais maintenant nous la voyons dans toute son imposante majesté.

Devant nous, un bloc énorme arrête la vue. Nous le contournerons, et nous voici dans une seconde enceinte d'aspect tout différent.

Elle est sombre; le soleil n'y pénètre pas. Des fentes étroites et profondes en sillonnent les parois. Selon le dire des habitants, c'est la griffe du Diable qui les a faites, et il y a élu domicile; d'où leur nom de *Teufelsscharf*.

On monte, on descend, on grimpe, on serpente à travers des entassements de gros blocs humides tout couverts de mousses et de fougères, qui jonchent le sol. Le spectacle change à chaque pas. Ce sont des puits, des cheminées, des crevasses, des cavernes, des trous, où il ne serait pas prudent de s'aventurer.

Il y a quelques années, dans l'un d'eux, un Bruxellois est tombé. On a dû couper un des grands frênes, dont la montagne est couverte, pour l'en retirer. Il ne s'était fait aucun mal. Pendant qu'on préparait son sauvetage, il avait jugé intéressant, pour charmer ses ennuis, d'explorer la cavité au fond de laquelle il se trouvait. Trait curieux de sang-froid et d'insouciance.

L'impression que fait cette gorge à celui qui la voit pour la première fois, est ineffaçable.

Rien ne peut se comparer à ce chaos, sinon certains passages de la grotte de Han. C'est la grotte de Han, sans ses stalactites, mais avec la verdure en plus, le ciel pour plafond, le jour et le soleil comme éclairage.

N'allez pas croire que l'aspect de ces hautes murailles, qui supportent une forêt et renferment dans leur cercle inflexible un amas de rochers écroulés les uns sur les autres, ait quelque chose d'horrible. Dans leurs interstices, poussent des arbustes et

des fleurs; toutes les variétés de mousses veloutent la pierre. Les scolopendres aux larges langues, les aspleniums aux élégantes découpures atteignent dans les crevasses et les recoins des proportions extraordinaires. Il y a là des trésors pour un collectionneur de cryptogames.

Dans cette incomparable Gorge du Loup, vous pourriez rester des heures, et nous n'y sommes pas de vingt minutes que le guide nous dit: «Partons; ce que vous verrez plus loin est encore plus beau.»

Ce n'est pas plus beau, mais c'est autre chose, et c'est toujours autre chose.

Ces rochers ont un aspect singulier. Ils sont marqués sur leurs flancs de milliers d'enfoncements circulaires, comme si, après avoir été soumis, pendant des siècles, à l'action rongearde de gouttes énormes tombant toujours aux mêmes places, ils avaient été subitement culbutés.

Leur pâte tendre, remplie de fossiles, et facilement désagrégeable, a pu prendre toutes les formes. Voici des obélisques et voici des champignons. Voilà des châteaux forts et voilà des tours croulantes.

Un peu après, vous êtes au milieu d'un véritable labyrinthe, où les rocs aux aspects les plus étranges, depuis vingt jusqu'à quarante mètres de hauteur et d'autant de circuit, surgissent du sol, comme si un constructeur de jardins artificiels était allé les cueillir quelque part pour ici les déposer et les arranger de manière à ménager sans cesse aux promeneurs de nouvelles surprises.

Comme par un coup de baguette magique, à chaque pas que l'on fait, le spectacle varie. Nous sommes à quelques mètres l'un de l'autre et nous nous appelons sans cesse. Chacun de nous a devant les yeux un tableau pour lui seul.

On passe du grand jour à la nuit. Ici, les têtes des champignons gigantesques se rejoignent; là, les aiguilles s'effilent dans le ciel; voici des sphinx, voilà des ours, ébauches colossales de monstrueux gardiens pour des temples indiens ou aztèques non encore achevés. C'est une perpétuelle fantasmagorie.

«Avançons, avançons; il nous faut voir l'Eszbach et le Halsbach.»

Et la scène change.

Nous longeons un large ruisseau presque à sec pour le moment.

Les yeux, déjà blasés, ne regardent plus les rochers qui, à droite et à gauche, émergent de la verdure; ils sont tout entiers à de nouvelles impressions: des allées sous de grands arbres, avec des fonds mystérieux, des détours subits, des rayons de soleil qui passent à travers des fentes qu'on n'aperçoit pas; des rétrécissements et des élargissements; le riant, puis le sévère. On passe et l'on repasse le ruisseau capricieux.

Mais que voyons-nous là-bas au fond, à travers les troncs d'arbres? Quel est ce trait blanc? C'est une route, une route à venir pour les touristes en voiture!

Hélas! ces farouches et chastes beautés, qu'il n'était donné de voir qu'à ceux qui se donnaient la peine de les chercher et de les découvrir, sont sur le point de perdre leur virginité et leur candeur. Nymphes de l'Eszbach, si pudiques sous votre simple voile de feuillage, on perce vos retraites, on vous livre aux yeux de la foule, on veut vous rendre banales... Vous n'avez plus qu'à mourir, vous qui vous flattiez d'être, comme la Nature elle-même, immortelles.

Un instant, levez les yeux! Voici le Pérékop (la Tête en poire), rocher colossal qui se dresse dans le ciel. Une lame effilée l'a fendu obliquement de haut en bas. Il est possible à un homme, en se glissant par l'entaille, d'en atteindre le sommet. Le gamin veut faire l'ascension. «Nous n'avons pas le temps, mais plus loin, si vous voulez, où ce sera plus intéressant.»

Et, en effet, nous revoici dans le chaos. Mais, ce ne sont plus les profils curieux qui nous arrêtent. Nous voulons maintenant gravir ces rochers, en faire le tour, les conquérir.

«Tenez, mon garçon, attaquez-vous à celui-là, allez au-dessus et redescendez par où vous pourrez. — Il n’y a pas de danger, guide? — Non, il se tirera d’affaire. Nous l’attendrons ici. Nous avons bien gagné un quart d’heure de repos.»

Et nous entendons des exclamations admiratives :

« Oh! papa, viens par ici. C’est si beau! Et c’est facile.

— C’est facile? Vrai?

— Oui, je te jure, viens. »

Et le papa se hasarde.

Le voilà à la fente. La jambe droite a pénétré; mais le ventre ne suit pas; impossible de tirer la gauche qui est restée en arrière. L’appui du pied droit, un tas de feuilles humides cède doucement, et le corps descend de même, pris dans un étau qui resserre peu à peu ses formidables mâchoires.

« Guide, à mon secours! Je ne puis plus avancer ni reculer.

— Attends, papa, je descends vers toi.

— Attends! attends!... mais mon poids n’attend pas. Tantôt il faudra un engin pour me retirer de là; à moins que, comme je fais coin, je n’arrive à écarter les deux parois du roc.»

Le fils accourt; il tire son père d’un côté, pendant que le guide le pousse de l’autre. Le ventre a fini par franchir le passage: voilà son propriétaire en selle. Tout le monde reprend haleine. Il ne reste plus qu’à faire passer son autre moitié. Il parvient à loger son ventre dans une espèce de niche qui se présente à propos. Cela donne quelque aisance pour la contre-face; un petit coup d’épaule, et le voilà de l’autre côté du défilé.

Ce n’est pas qu’après cela il trouve un chemin carrossable. Il lui faut encore *des ruses*, comme on dit en wallon, pour se tirer d’affaire. Enfin, il peut se retourner.

L’endroit est superbe.

A son tour: «Eh! mes filles, venez donc! c’est ravissant.

— Mais nous allons nous salir.

— Qu’est-ce que ça fait?

— Nous déchirer.

— Prenez quelque précaution.»

Elles veulent franchir le passage; mais ça ne va non plus tout seul: les jambes trop petites, les jupons, les tournures, tout autant d’obstacles. Ils sont heureusement surmontés.

Et nous grimpons; et nous rampons; et nous nous hissons; nous voilà au sommet. Une forêt de sapins. A tout instant, nous sommes sur le bord d’un précipice. Il est temps de redescendre.

On n’a que le choix entre les couloirs étroits remplis de pierres, de terre, de sable, de feuilles, et cachant peut-être des abîmes de surprises. «Allez en avant, mon garçon! Quand vous aurez trouvé un chemin praticable pour vos sœurs et moi, vous crierez et au besoin, vous viendrez à notre rencontre.»

Il part, et bientôt nous entendons sa voix: «Par ici, très facile!» Et nous obéissons.

Facile! Ah! bien ouiche! Cependant, en se retournant tantôt sur le ventre, tantôt autrement et se laissant couler; en s’aidant ici d’une branche, là de la haute canne; en risquant parfois un petit saut, parfois une petite dégringolade, nous voilà enfin au bout de l’aventure, sans avaries graves.

Il semble au papa que son ventre, à la suite de cette expédition, a notablement diminué. Il s’en félicite déjà, quand les enfants s’aperçoivent que ce ventre n’a fait que changer de place.

«En route! il va être midi, il nous faut manger un morceau à Berdorf pour être en état de continuer l’après-midi.»

Le propriétaire de l’hôtel du Cerf ne nous a pas trompés. Notre guide est de la rare espèce.

Il s’appelle Emile Thiel. Il est grand et fort; bel homme, mais le bout du nez terriblement rouge, je ne sais pourquoi — avantage qui ne serait pas à dédaigner si l’on s’égarait dans les bois par une nuit sans lune. Il parle très bien un certain nombre de langues: l’allemand et le français, entre autres; n’arrête notre attention que de loin en loin, nous laissant la plupart du temps admirer à notre façon.

En sa qualité de photographe, il a été employé par la maison Goupil, de Paris, et a voyagé un peu partout; sa mémoire abonde en souvenirs. Il connaît le nom des plantes spéciales à la contrée. Toutes ces connaissances rendent sa conversation intéressante et même instructive, sans qu’il vous assomme d’histoires ou d’anecdotes.

Il sait par dessus le marché, découvrir dans les taillis des branches propres à être converties en cannes, et il excelle à les fabriquer sous vos yeux. Nous en avons rapporté deux comme souvenirs, et nous y avons sculpté le mot «WOLFSSCHLUCHT, avec la date. Ceci dit pour renseigner les touristes à venir.

Ce n’est pas qu’à la rigueur un guide leur soit indispensable. Une carte quelque peu bien faite, avec quelques points de repère bien choisis, leur donnerait toute facilité et toute liberté. Mais peut-être passeraient-ils sans les voir à côté des plus grandes beautés, faute de connaître la place d’où il faut les regarder.

Une société, dont j’ai oublié le nom, s’est constituée pour embellir Echternach, et en faire un centre de promenades.

Elle a à sa tête un ingénieur qui trace les sentiers; et ces sentiers sont admirablement tracés. Ils sont faciles, et ont l’air difficiles. Mais tantôt un escalier à l’aspect naturel, tantôt un pont de grosses pierres, qu’on croirait rassemblées par hasard, tantôt un détour savant, dans les rochers, que l’on s’imagine découvrir soi-même, ont fait de la Wolfsschlucht, de l’Eszbach, du Hallerbach, etc., une série merveilleuse de promenades, accessibles aux enfants, aux dames, aux vieillards même qui savent marcher et, à l’occasion, gravir une petite côte.

C’est même, parce que ces sentiers n’ont pas l’air d’en être, que l’on pourrait les perdre, en prenant par exemple tel autre qui, lui, conduit quelque part dans la campagne ou à un village. Des écriteaux, il est vrai, vous donnent, de loin en loin, des renseignements précis, non seulement sur les directions à suivre, mais encore sur les distances. Seulement on en voudrait quelques-uns de plus. Il y a tel endroit dans la Wolfsschlucht, où, sans le guide, nous aurions enfilé naturellement un sentier qui conduisait, il est vrai, directement à Berdorf, mais à travers des plaines cultivées. Sans le guide encore, il vous serait impossible de trouver le Sieveschleff.

Nous sommes toujours sur l’Eszbach. Jadis, sans doute, le torrent plus large s’est creusé des rives dans le grès tendre, car la roche est profondément rongée de part et d’autre, et forme une voûte surbaissée sous laquelle on passe.

Mais voici notre attention détournée par cinq ou six agarics élevés (amanites comestibles) au large parasol surmonté d’un mamelon caractéristique, à la tige mince et haute autour de laquelle circule un anneau mobile, au pied en forme d’oignon. Nous les ferons cuire à Berdorf.

«Comment, vous mangez ces champignons-là?

— Pour sûr; ce sont les plus délicats de tous; mais rares.

— Ici on ne mange que les champignons jaunes, les chanterelles, et puis d’autres, jaunes aussi, qui se composent de toutes petites branches.

— Ressemblant à des coraux?

— Oui.

— Ce sont les clavaires; toutes comestibles, quelle qu’en soit la taille ou la couleur. Mais pas très fins. Vous goûterez ceux-ci et m’en direz des nouvelles. L’odeur déjà prévient en leur faveur.»

Et je les mets sous le nez du guide — à quelque distance naturellement, de peur de leur donner un commencement de cuisson, ce qui les aurait gâtés.

J'allais oublier de mentionner, que, sous le chapeau d'un des agarics, se trouvait un carabe assez rare (le *Carabus gemmatus*) que je fis périr — à regret. C'est le seul meurtre que j'aie à me reprocher. Décidément, je n'ai plus l'âpre férocité du collectionneur. Les années m'ont, non endurci, mais... ramolli.

Cette conversation gastronomique prive le lecteur de la description d'une partie de la route, c'est-à-dire du Halsbach, et nous mène jusqu'au Hohllay.

Le Hohllay est une suite de profondes cavernes qu'on a autrefois creusées dans la montagne pour en tirer des pierres meulières. On voit sur la roche les marques encore récentes des travaux des hommes: ce sont des excavations circulaires, d'où l'on a détaché les meules. C'est le seul endroit où l'on se soit permis d'inscrire des noms et des hommages à la Société dont je parlais plus haut.

Cette grotte pittoresque, quoique artificielle, termine dignement cette première partie de la promenade.

Au sortir, nous nous dirigeons, à travers la campagne, vers Berdorf, dont le clocher pointu s'aperçoit de toutes les hauteurs autour d'Echternach.

Là — c'est d'obligation — nous jetons un coup d'œil sur un autel carré antique, bien conservé, portant en relief les figures d'Hercule, d'Apollon, de Junon et de Minerve. Il est singulièrement placé: sous la table d'autel de l'église. Pour le voir, il faut s'adresser au sacristain. Il vous fait tomber le devant de l'autel chrétien, ouvre de petites portes à droite et à gauche, et l'autel païen apparaît. Il a été trouvé dans une petite église en ruine, la Michelskirche, qu'on voit dans une prairie entre le village de Grundhof et la halte du même nom.

Berdorf possède plusieurs auberges. Dans celle où nous entrâmes, de pauvre apparence, nous fûmes très bien traités et non sans une certaine élégance dans le service.

Il s'agissait d'y faire cuire nos agarics. Grand conciliabule entre la vieille mère, le père et la fille.

Le père les regardait et les flairait d'un œil et d'un nez pleins de méfiance. Il avait l'air de dire à sa femme: «Vous savez, à votre place, je ne leur cuirais pas ça; la responsabilité est trop grande.»

La femme hésitait entre son mari et nous, et disait au guide: «Je ne connais pas ça. Les champignons des bois que nous mangeons ne ressemblent pas du tout à ceux-ci. N'en mangez pas, croyez-moi. Ces gens-là disent s'y entendre. Puisqu'ils se croient sûrs, je les leur apprêterai. C'est leur affaire.»

La jeune fille, elle, plus ouverte aux idées modernes: «Monsieur connaît les plantes, et il n'aurait garde de se faire cuire, à lui et à ses enfants, des champignons dont il douterait. Mais je n'en mangerai pas tout de même.»

Nos agarics furent donc préparés — et très bien. Le guide les trouva — ce qu'ils étaient — tout bonnement exquis.

La jeune fille nous regardant, je lui présentai au bout de ma fourchette un morceau, qu'elle prit sans la moindre hésitation. Elle le savoura. «Je vais appeler maman,» dit-elle.

La maman arrive. Elle savoura aussi et dit: «Laissez-en un petit morceau pour mon homme. — Qu'à cela ne tienne! Prenez le plat.» Il n'y en avait plus que deux bouchées. Conversion de la famille entière.

Pauvres agarics! Vous avez jusqu'à présent poussé solitaires, méconnus et tranquilles dans les grands bois de l'Eszbach. Vos beaux jours sont finis, je le crains bien. Cette auberge de Berdorf va acquérir une renommée universelle pour l'art d'accommoder des champignons dont elle aura seule le secret, et, au bout de quelques années, vous serez introuvables, comme les anodontes dans l'Ourthe, depuis qu'on a su qu'elles conte-

naient des perles; comme... Mais ne nous attristons pas, ou plus justement dit, n'attristons pas le lecteur sensible. C'est convenu: l'homme, sur la terre, ne peut laisser en paix rien de ce qui a vie.

Ces champignons sont les héros d'une autre histoire à peu près semblable.

Un jour nous nous rendions à Orval. Sur notre chemin, nous en avons rencontré tout un champ — et d'énormes, larges comme des assiettes.

Nous en primes autant que nous pouvions en porter sans les mettre en marmelade.

Arrivés à l'auberge d'Orval, nous les montrons à l'hôtesse, qui commence par nous déclarer net qu'elle ne nous les apprêtera pas. Plaidoyer éloquent de notre part qui attira l'attention d'un commensal de la maison.

Ce commensal était un major en retraite, qui y avait pris sa pension.

Il ne connaissait pas ces champignons; mais, à notre air vaincu, il avait tout de suite compris que nous étions sûrs de notre fait. Il prit en main notre cause, et l'hôtesse finit par lui céder, mais en ajoutant d'un ton péremptoire: «Seulement, quant à vous, je vous défends d'y toucher.»

Pendant que nos agarics chantaient dans le beurre, rentra le mari, accompagné du jardinier du château d'Orval. Celui-ci prétendit connaître ces champignons et savoir qu'ils étaient *empoisonnés*. Nouveau plaidoyer. «Après tout, dit-il enfin, c'est votre affaire, et un peu celle de madame. Mais si, comme j'en suis sûr, il arrive quelque chose, mon témoignage tirera madame d'affaire; c'est vous qui l'aurez voulu.»

La table est mise. Le major dîne avec nous. C'était un grand chasseur; il ne tarissait pas sur les histoires de chasse; il avait mangé de tous les gibiers, renards, loutres, blaireaux et chats sauvages. Après le potage, on met sur la table rostbeef et pommes de terre; puis les agarics font leur apparition: un grand saladier tout plein. L'hôtesse, en les plaçant devant nous, regarda le major d'une manière qui lui fit dire incontinent: «Ne craignez rien, jamais de la vie!»

Mais ils avaient si belle mine et si délicat parfum qu'il brûlait d'envie d'en goûter. Ce n'était pas chose facile. A tout instant, sous toutes sortes de prétextes, l'hôtesse entraînait et jetait sur son pensionnaire un coup d'œil plein d'une sollicitude qui ne paraissait être ni maternelle ni filiale, mais néanmoins impérieuse.

Quant au major, il prenait l'air le plus innocent du monde. Mais cet air cachait un plan savamment médité. Au moment où, pour la quatrième ou cinquième fois, l'hôtesse tirait après elle la porte: «Vous permettez, nous dit-il» tout bas, et il piqua dans le saladier un champignon qu'il absorba lestement. Il le trouva de son goût et répéta nombre de fois ce manège: «Bonne femme, disait-il; aux petits soins pour moi, mais idées étroites et peu d'instruction.» Rien de plus amusant que de voir ce grand diable d'officier, moustachu, aux gestes brusques et énergiques, prenant les allures sournoises d'un enfant qui chipe des confitures.

Le lendemain, quand nous descendîmes pour le déjeuner, il était vers six heures, le major était déjà équipé: carnassière, fusil et chien.

Il nous lança un coup d'œil d'intelligence, fit claquer sa langue et nous glissa dans l'oreille: «Vous savez, si j'en rencontre, je me les fais frire dans la première cabane venue. Mais, motus! je vous prie. Pour rien au monde, je ne voudrais qu'elle se doute que j'ai enfreint ses ordres. Ma vie ne serait plus tenable.»

Nous nous proposons de visiter les ruines de l'abbaye. Le guide, qui en avait les clefs, nous attendait dans la cuisine. Nous fûmes assez surpris de reconnaître en lui le pronostiqueur de la

veille : « Eh bien ! l'ami, vous nous voyez, nous sommes encore en vie, et vous en êtes pour vos sinistres prédictions. ».

Il était visiblement vexé ; il sentait que son autorité scientifique avait reçu une rude atteinte. Alors, redressant sa taille, prenant des regards et un ton inspirés, et accentuant chacune de ses paroles d'un battement du bras et de l'index de plus en plus marqué : « Oui, je les connais, ces champignons : on en mange impunément une fois, deux fois, trois fois, quatre fois, cinq fois... A la sixième fois, ça y est ! ». Et il fit le geste de se couper le cou.

Dieu sait si, rentré à l'auberge après nous avoir montré les ruines, il n'a pas raconté que nous étions tous devenus malades. Et, dans ce cas, comment le major aura-t-il gardé son secret ?

Quoi qu'il en soit, les gens de Berdorf ont, plus que ceux d'Orval, l'esprit accessible aux innovations.

De Berdorf, où nous avons repris de nouvelles forces (il est près de deux heures), nous nous rendons au Sieveschleff, c'est à-dire les Sept-Gorges ou mieux, les Sept-Fentes.

C'est une énorme masse rocheuse, fendue comme un gâteau, par sept fissures dues à ce cimeterre effilé et diabolique qui a laissé partout dans ces parages la marque de ses coups. Il y a fait des passages tout juste pour un homme, au point que, quand la fissure est oblique, on doit marcher incliné sur le flanc.

Le papa, à la suite de son fils, les a parcourues à peu près toutes, manière de se donner des illusions sur sa minceur. Aussi, de retour à Echternach, M. Foehr le considérait avec une certaine envie : « Alors j'y passerais peut-être bien encore, moi », disait-il.

De là, nous allons voir l'entrée du *Schnellert*, promenade de sept kilomètres que nous nous proposâmes de voir un autre jour et que nous ferons... l'année prochaine — si Dieu nous prête vie.

Derrière un des premiers rochers que l'on contourne non sans peine, pousse sur le roc même dans la mousse une très petite fougère, transparente comme celles qui croissent dans les endroits obscurs, et aux feuilles très finement découpées : c'est un *Hymenophyllum*. D'après le guide, cette fougère ne se rencontre que là. Elle est, en tout cas, très rare.

Nous quittons enfin les rochers et les gorges pour passer à d'autres spectacles.

Le Hallerbach nous attend.

Nous descendons à travers une prairie jusqu'à l'Erenz Noire, que nous traversons sur un pont et que nous remontons jusque dans les environs de l'embouchure du ruisseau. On prend celui-ci à la Dominiksmühle, moulin abandonné.

La scène a changé. On est transporté dans le plus ravissant des vallons, toujours sous la forêt. Là, à travers des blocs tout garnis de mousses et de fougères, principalement de polypodes aux feuilles grossièrement dentelées, coule un fort ruisseau qui forme les plus jolies cascates du monde. Tout le long de son cours, il chante gaîment et parfois se permet de gronder quand les blocs qui encombrent son lit, font mine de vouloir l'arrêter. Il y a de ces blocs qui ont des dix et des quinze mètres en hauteur, et qui, appuyés les uns sur les autres, lui font des antres pleins de mystères.

Des ponts formés de grosses pierres vous font passer d'une rive à l'autre du Hallerbach et vous conduisent aux points d'où il se présente le mieux. C'est une suite perpétuelle d'enchantements.

Nous traversons ensuite une espèce de prairie, où nous rencontrons une salamandre terrestre.

Nous nous en emparons, et, quelques pas plus loin, voyant deux gamins — les deux seuls êtres humains que nous ayons rencontrés dans ces riantes solitudes — nous la leur montrons. Ils reculent d'effroi. A ma demande, le guide leur dit que ces animaux sont inoffensifs, qu'il faut les laisser vivre, et nous

parvenons à obtenir d'eux qu'ils les touchent sans trop de répugnance.

Si cette leçon pouvait sauver la vie à une seule de ces charmantes et pauvres bêtes, elle ne serait pas perdue.

On quitte le Hallerbach, pour suivre le Taupersbach, où les roches de grès réapparaissent, encadrant le ruisseau. Mais nous n'avons plus d'yeux pour regarder. La faculté admirative est comme épuisée. Aucun détail n'est resté dans nos souvenirs. Nous marchons dans une espèce de douce ivresse.

Mais voilà que, brusquement, nous débouchons à l'entrée d'un vallon de verdure, entièrement fermé et dont le fond, justement éclairé par le soleil, forme pour nos yeux un décor vraiment féérique, tel qu'ils n'en n'ont jamais vu sur aucun théâtre : ce sont les ruines majestueuses du château de Beaufort. Leur apparition subite nous a causé une surprise ineffaçable, dont le rappel seul ravive toute notre admiration.

Hallerbach, Taupersbach, ruines de Beaufort, nous viendrons vous revoir, peut-être demain !

Nous grimpons au village de Beaufort et nous en redescendons par un sentier abrégé qui se termine en précipice près de la halte de Grundhof.

Pendant que nous nous promenons devant la station, attendant le train, descend de Beaufort par la route une société bruyante de cinq ou six personnes appartenant au sexe fort et passablement enluminées. L'une d'elles m'aborde avec de grandes démonstrations d'étonnement et de joie.

« — Tiens ! M. Copaponassard ! Par quel heureux hasard êtes-vous ici ?

— Pardon ! monsieur, je ne vous remets pas.

— Comment vous ne me remettez pas ? un ancien voisin ? Il fut un temps où nous nous voyions tous les jours. Je suis Silber.

— Vraiment ! cher monsieur Silber, je vous ai connu maigre et jaune comme un hareng saur, et vous voilà gros et rougeaud comme un fromage de Hollande. La métamorphose doit excuser mon défaut de mémoire.

— Oh ! la métamorphose est en partie accidentelle. Il est arrivé à Beaufort un tonneau d'un petit vin du Palatinat tout à fait chouette. J'ai appris, il y a quelques jours, qu'on le mettait en perche aujourd'hui. J'ai fait part de l'heureuse nouvelle aux amis... et nous voilà. Vous êtes depuis longtemps à Echternach ?

— Depuis hier soir.

— Voici le train. Vous permettez que je m'installe près de vous ?

— Comment donc ! J'allais vous faire la même prière.

— Que je suis fâché de ne pas avoir connu votre arrivée ! Je me serais fait un plaisir de vous piloter. Vous venez de Beaufort ?

— Oui.

— Vous avez dîné à Beaufort ?

— Non.

— C'est bien dommage. Il y a là une auberge où l'on dîne très bien. C'est chez Blæser. N'oubliez pas le nom. C'est là qu'on trouve ce vin... plein de feu, et, ma foi, mes amis et moi, nous en avons pompé quelques bouteilles ! Vous avez parcouru tous les environs d'Echternach ?

— Je vous l'ai dit, je n'y suis que depuis hier soir.

— Ah ! oui ! Que je suis donc fâché de ne pas l'avoir su ! Je vous aurais conduit partout. Moi, je connais Echternach ! les moindres recoins ! Je me charge de vous le faire voir. Vous restez demain ?

— Je le pense.

— Je n'ai malheureusement pas le temps demain : je vais à Trèves. Quel dommage ! Personne ne peut vous faire voir Echternach comme moi. Qu'avez-vous vu, aujourd'hui ? Le Müllerthal, sans doute ? Car c'est toujours le Müllerthal et rien

que le Müllerthal.

— Non, pas encore. Nous avons vu la Wolfsschlucht, l'Eszbach, le Hallerbach.

— Oh! des banalités! (et en disant ces mots, M. Silber fit une grimace de dégoûté). Moi je vous conduirai autre part. Vous restez demain?

— Oui. Je crois vous l'avoir déjà dit.

— C'est bien dommage que je vais à Trèves. Sans quoi, je vous aurais mené à Bollendorf. Vous ne connaissez pas le ruisseau de Bollendorf?

— Mais non. Je suis arrivé seulement hier soir.

— C'est juste. Eh bien! je vous conduirai à Bollendorf. C'est là que vous verrez du sauvage et du grand. Le Hallerbach, c'est gentil, mais fade. Là où je veux vous mener, c'est la vraie nature. Seulement, c'est impraticable.

— Ah! Et comment alors pourrais-je admirer ces beautés merveilleuses?

— Vous savez, quand on est gamin, on va partout. On n'a pas peur de se mouiller et de se rompre les os. Jadis, j'ai fait tout cela. Vous verrez, comme c'est beau. Malheureusement je vais à Trèves. Attendez mon retour. Avez-vous vu Stellmacher?

— Est-ce que Stellmacher est ici?

— Non, il est à Trèves, pour ses dents. Mais il revient ce soir. Je lui dirai d'aller vous trouver. Où êtes-vous descendu?

— Chez Fœhr.

— Très bien. J'irai vous prendre pour vous conduire à Bollendorf.

— Mais c'est impraticable, avez-vous dit!

— Non. Quand j'étais jeune, j'ai fait cent fois cette promenade. Quand vous l'aurez faite, vous oublierez la Wolfsschlucht, et le Müllerthal, et toutes ces promenades arrangées. Moi, voyez-vous, je connais Echternach. Que je regrette de ne pas avoir su plus tôt que vous étiez ici! J'aurais sacrifié mon dîner de Beaufort.

— Trop aimable.

— A propos, si vous y retournez, allez donc chez Bläser et demandez un peu une bouteille de ce petit vin du Palatinat. Dépêchez-vous seulement. Vous m'en direz des nouvelles. Ah! je connais mon Echternach!

Cette conversation nous conduisit jusqu'à la gare et, de là, à l'hôtel, où nous arrivons à sept heures.

Nous quittons M. Silber, qui de loin nous crie encore: «Bläser, sur la place! Il y en a deux; ne vous trompez pas! L'autre n'est pas le bon».

Bilan de la journée: dix heures dépensées à contempler une série ininterrompue de merveilles.

M. Fœhr lit notre satisfaction sur nos figures; il est radieux: «Je vous le disais bien, monsieur. Ce n'est pas connu; et les gens de Diekirch et de Vianden conspirent pour que ce ne soit pas connu, monsieur. Ils ne citent que le Müllerthal; ils ne soufflent mot de la Wolfsschlucht, du Kalkeshof, du Leiwerdelt et de cent autres belles choses, monsieur. Avez-vous fait le Schnellert, monsieur?

— Non. Puis-je le faire demain en allant à la Rochette?

— Oui, c'est possible; seulement les chemins ne sont peut-être pas faciles à trouver. Mais je vous donnerai des indications.

— Et si je ne vais pas à la Rochette, quelle promenade me conseillerez-vous, ni trop longue ni trop difficile?

— Faites le Weilerbach et les Schweinställe.

— Les étables à cochons?...»

Le guide intervenant: «Je crois qu'il faut dire *Schweigestelle*, la place du silence.

Joli, joli, mais bien sentimental.

— Voyez l'endroit.

— Et combien de temps pour cette promenade?

— Deux heures, sans vous presser.

— Indiquez-moi la route sur la carte.»

Exhibition de Jean d'Ardenne. Le guide et M. Fœhr essaient de s'y retrouver ils s'y perdent.

«On vend ici une carte des promenades autour d'Echternach. Je n'en ai pas d'exemplaire pour le moment. On la prête aux touristes; on ne la revoit plus. J'en rachèterai une pour demain.

— Bien obligé, je me la procurerai.

— On dîne à midi et demi. Vous avez tout le temps. Vous pourrez même pousser jusqu'à l'autel de Diane, que tous les archéologues vont voir; et vous êtes archéologue, je le vois bien (M. Fœhr prononce archéologue comme on dit chimiste). Du reste, arrangez votre matinée comme vous voulez; venez dîner quand vous voulez, vous serez bien servis.

— Et l'après-midi?

— Vous verrez.»

Suffisamment renseignés, nous entrons dans la salle commune pour le souper. A table, deux jeunes Allemands, deux élèves polytechniciens d'Aix-la-Chapelle, qui sont venus à Echternach pour voir le Müllerthal (toujours le Müllerthal et rien que le Müllerthal — les gens de Vianden et de Diekirch etc., etc.). Nous leur racontons, en un allemand légèrement risqué, notre promenade et leur communiquons notre enthousiasme. Ils iront demain à la Wolfsschlucht; ils retiennent le guide et sa lanterne.

Coucher et sommeils avec et sans rêves.

5^e JOURNÉE

Étonnements à jet continu. — A la recherche des Schweinställe. — Capture d'un lacerta retardatrix. — Un passeur d'eau qui sait du grec. — La vallée de la Prüm vue d'en haut et vue d'en bas. — Un paysage préhistorique. — Chanter sans son mal enchanter. — Effet de lumière. — Du Sonnenberger, s'il vous plaît!

De bonne heure, je vais acheter la carte des environs d'Echternach. Les promenades y sont indiquées par un trait rouge.

Premier étonnement: au lieu de Taupersbach, on a imprimé Hubertusbach, qui n'est, d'après le guide, qu'un ruisseau de quelques mètres de cours, surgissant de terre près du Taupersbach.

Deuxième étonnement: le chemin que M. Fœhr me conseille de prendre le long du Gudenbach en coupant à travers les prairies, etc., n'est pas marqué sur la carte.

Mais ce n'est pas là qui m'embarrasse. D'abord j'ai ma boussole, et puis les grands chemins sont tracés. Nous ne pouvons nous égarer.

En route. Nous passons la Sûre dans une barque qui fait eau de toutes parts; quelques hectomètres plus loin, nous sommes ou croyons être sur les bords du Gudenbach (le bon ruisseau; son eau passe pour être particulièrement excellente).

Nous marchons, la carte en main, dans le sentier qui longe le ruisseau. Au bout d'un quart d'heure à peine, nous nous demandons, perplexes, si nous sommes bien sur les bords du Gudenbach. D'après la carte, ce ruisseau doit, quand on le remonte, avoir des bois à droite, et rien que sur la droite jusque vers le premier tiers de son cours, puis des bois sur la gauche et rien que sur la gauche pour le second tiers; à ciel ouvert pour le reste. Or — troisième étonnement — nous sommes toujours dans les bois, et le ruisseau persiste à couler en plein bois, ou plutôt forêt superbe.

Le sentier se poursuit à mi-côte sur la rive droite; le ruisseau coule au fond sous nos pieds. Joli, ce ruisseau mystérieux et murmureux; mais le souvenir du Hallerbach coupe notre admi-

ration.

De loin en loin, des piquets, des jalons, des coups de pioche. On trace dans ce bois un sentier moins accidenté sans doute, comme on l'a fait dans le Labyrinthe et le long de l'Eszbach.

Après deux heures de marche, nous sommes toujours dans le bois.

La pluie qui jusqu'ici nous a accompagnés, a heureusement cessé; le ciel est encore un peu gris, mais le soleil perce la nue. La boussole est inutile.

En appuyant sur la droite, nous devons rencontrer la route qui part du village d'Ernzen et conduit aux Schweinställe.

En effet, nous la rencontrons. Elle va de l'est à l'ouest, c'est ça!

Mais voici une bifurcation. Elle n'est pas sur la carte. Une branche va au nord, l'autre continue vers l'ouest — on ne peut hésiter.

Le chemin rentre dans le bois; il devient plus étroit, puis un peu moins civilisé, quoique bon. Mais où sont donc bien les Schweinställe?

Pas de Schweinställe.

Déjà nous voyons à nos pieds les maisons du village; puis nous coupons une première route, puis le «Weilerbach, où nous rencontrons une seconde route qui suit sa rive droite. Nous reconnaissons sur la carte l'endroit où nous sommes.

Nous avons tout bonnement laissé les Schweinställe sur notre droite; nous devons avoir passé dessous ou derrière. Décidément cette carte aurait bien besoin d'être corrigée et complétée. Dans l'état où elle est, elle ne peut que donner au touriste une confiance qui lui réserve bien des mécomptes.

Il est onze heures; nous avons marché vite; nous avons chaud; il ne sera pourtant pas dit que nous n'aurons pas vu les Schweinställe, on se moquerait de nous. Remontons.

Nous remontons et nous voilà enfin dans les Schweinställe.

Etrange, en vérité. Figurez-vous une route, bordée des deux côtés de roches colossales, toujours ces mêmes roches de grès qui n'ont pas l'air d'avoir leurs racines dans le sol, comme celles de notre pays, mais qui semblent avoir été apportées et rangées là comme des menhirs.

Elles sont penchées, menaçantes, creusées au pied, comme celles du Labyrinthe; mais ce qui les caractérise, c'est qu'elles sont forcées dans tous les sens de larges trous par où un homme corpulent se glisserait sans peine, comme le ferait un moucheron dans du fromage de Gruyère.

Et toujours les fentes étroites, les formes fantastiques, rendues plus fantastiques encore par ces grands yeux sombres et vides qui vous regardent de tous côtés.

La variété de ces formes dépasse l'imagination; et certes, une armée de dessinateurs pourrait s'installer dans les Schweinställe et en rapporter tous les jours, pendant des semaines, des milliers de dessins tous différents et non identifiables. Par les nuits de pleine lune, quand de gros nuages courent devant le ciel, l'endroit doit revêtir un caractère diabolique et, pour peu que les hiboux et les chouettes s'en mêlent, sentir terriblement son sabbat.

De là, nous redescendons en courant — non que l'heure du dîner nous inquiète, l'expérience faite à Vianden nous tranquillise — mais pour avoir le temps de flâner le long de la route qui côtoie la Sûre.

Nous y capturons un second lézard des souches et manquons un troisième.

Ces charmants animaux ne sont pas très farouches, preuve qu'on ne les tracasse pas beaucoup; ils se laissent voir et approcher; mais, quand on veut les saisir, ils fuient dans les orties, dans les prunelliers, les ronces et les églantiers, tous arbustes piquants qui arrêtent la main.

Si l'on peut, en pareille matière, généraliser quelques observations individuelles, les gens du peuple ne doivent pas éprouver pour les animaux de l'espèce l'horreur superstitieuse de nos paysans, ni les regarder comme venimeux. Pourtant, le garçon de notre hôtel, qui nous voit le matin donner à boire du lait sucré à notre captif, avoue qu'il ne voudrait pas les toucher. Ce matin même, notre lézard s'étant échappé sur la table, pour nous aider à le reprendre, il soulevait la nappe, et essayait de la replier sur lui. A l'idée émise par moi que je pourrais lâcher la bête à table d'hôte, il rit aux éclats et part en se tenant la tête entre les mains.

Retour entravé par l'absence du passeur d'eau, que nous avons beau héler et qui ne vient pas. Comme la barque est de notre côté, fatigués d'attendre, nous nous passons de lui et sans lui: et, par la même occasion, d'autres gens qui attendaient comme nous.

Retour à l'hôtel à une heure; nous arrivons pour le troisième service. A Echternach, on connaît l'heure militaire.

A deux heures, vient nous prendre l'ami Stellmacher que M. Silber a informé de notre passage. Il nous propose de nous conduire à Prüm-zur-Lay.

Nous partîmes à deux heures et demie.

Nous remontâmes d'abord le Volkerbach, qu'on suit sans le voir par un sentier assez difficile et peu agréable. Une connaissance que notre compagnon croise, lui apprend que le sentier qui longeait la Prüm est, depuis quelques années, absolument impraticable pour des dames en jupon.

On aboutit sur la hauteur à une magnifique forêt qu'un grand chemin en ligne droite traverse.

Cette forêt est celle qui longe la rive gauche du Gutenbach, et à laquelle la carte ne donne ni sa place ni son étendue. Mon ami, qui est d'Echternach, trouve la carte horriblement mal faite et inexacte. En tienne note l'auteur M. H. Berg.

Au sortir de la forêt, nous voyons devant nous le même village d'Ernzen que nous avons déjà aperçu le matin, et nous y entrons.

Là, on nous confirme le renseignement concernant l'état des lieux, et l'on nous conseille de prendre un guide pour nous mener sur les rochers qui dominant la petite rivière.

C'est ce que nous fîmes. Le guide nous conduisit à travers bois jusqu'au bord de la Prüm. Quand je dis bord, c'est une façon de parler. La Prüm était à nos pieds, et nous, nous étions à plus de cent mètres au-dessus d'elle.

Spectacle nouveau et étourdissant, bien fait pour donner le vertige dès qu'on s'aventure un peu sur les crêtes. Ce sont toujours les mêmes éléments qui en font les frais, c'est-à-dire les grès, troués, déchirés, fendus, travaillés en tous sens. Mais le point de vue diffère: à cette heure, nous les foulons, et les contemplons de haut en bas, ou juste devant nous; nous contournerons les abîmes qui les séparent. Rien de plus étrange que la vue de ces espèces de tours gigantesques parfaitement isolées les unes des autres et couronnées d'une chevelure d'arbres puissants.

Les grands frênes sortent en apparence du roc même; on ne voit pas la terre végétale. Ce sont ces arbres qui, à la longue, font éclater le rocher et en précipitent les débris au fond du ravin qu'a creusé la rivière.

Ces blocs encombrants sont énormes; il n'est pas rare d'en voir qui ont des dix et des vingt mètres et davantage, en haut, en long, en large. Les plus anciens sont envahis par la végétation. La vallée de la Prüm est ainsi, par endroits du moins, un véritable chaos, aujourd'hui difficilement praticable dans toute son étendue, à travers lequel la rivière se fraie un chemin accidenté et tourmenté.

Nous ne sommes pas allés voir les endroits les plus renommés. Si l'on s'en rapporte aux on-dit, elle forme quelque part

une chute qui concourrait facilement, vu la majesté du cadre, avec la chute du Rhin à Schaffouse.

Nous entendons des rires et des cris. Ceux qui les jettent sont au-dessous de nous, debout ou à cheval sur les éboulis et se livrant à des tours d'équilibre et d'adresse. Il faut de l'agilité et du sang-froid pour parcourir ces dédales. Copaponassard songe avec regret au temps passé, à ce temps où il était fluet, souple et hardi. Il est prêt à chanter la chanson de Nadaud :

Il me souvient de ma jeunesse :
Le temps passé ne revient pas.

En un point, un peu au-dessous du village de Prüm-zur-Lay, il nous est permis de descendre et de suivre la rivière d'en bas.

Nous avons alors au-dessus de nos têtes les rochers que nous avions tantôt sous les pieds. Mais, bien qu'en somme, ce soient les mêmes phénomènes qu'à la Wolfsschlucht ou aux Schweinställe, l'aspect en est tout autre, parce qu'ils se présentent ici comme surgissant de ces éboulis chaotiques dont je viens de parler.

Dans cette promenade, nous tombons sur un champ de prèles gigantesques, ayant de deux mètres à deux mètres et demi de hauteur.

Nous avons ainsi sous les yeux une réduction de paysage primaire. Rien de plus étrange que ce vaste amas de filaments glauques enchevêtrés dans lesquels on se perdrait et s'ensevelirait, s'ils n'étaient pas si fragiles et si vite couchés.

A Prüm-zur-Lay, nous passons sur la rive gauche de la rivière, et comme il est tard, plus de six heures et demie — il y a près de quatre heures que nous marchons — nous hâtons notre retour, descendons la Prüm jusqu'à Irrel, où nous la traversons de nouveau et la quittons pour prendre la route de Bittburg, qui conduit à Echternach.

Une grand'route! et quelle grand'route! Quelque chose d'interminable qui s'en va zigzaguant sans cesse jusqu'au sommet de l'Ernzenberg, et qui en redescend de même.

Au premier tiers à peine de la montée après que nous avons quitté Irrel, la démoralisation commence. Une des jeunes filles court en avant pour voir si la montée finira bientôt; une autre se suspend à un bras secourable. L'allure du gamin est irrégulière, tantôt pressée, tantôt allongée. Nulle mesure, nulle cadence. Le papa se rappelle alors le temps où la *Brabançonne* et la *Marseillaise* ranimaient les jarrets rompus. Il chante les plus belles marches de son répertoire. Hélas! ses chants n'ont pas d'écho, aucune voix n'accompagne sa voix.

Il continue seul; il lui semble que l'on pose et lève le pied à l'unisson. Mais tandis qu'il poursuit ses rythmes entraînants, il s'aperçoit qu'ils disposent plutôt au sommeil qu'à l'entrain.

De guerre lasse, il se tait, et se contente de maintenir une certaine discipline en criant de temps en temps: Une, deux! une, deux!

Il va sans cesse de la tête à la queue, prenant à son bras les retardataires. Ah! le bon chien de berger, mais le détestable bétail.

Et la route va zigzaguant toujours.

La nuit, qui est tout à fait tombée, ne nous permet pas d'abrèger ces incessants détours en coupant par les sentiers familiers aux gens du pays.

La route semble s'allonger à mesure que nous avançons. Quand donc apparaîtra Echternach dans le fond?

Il est près de neuf heures, et nous ne voyons toujours rien, et la route descend et zigzague toujours.

Les enfants n'avancent plus.

Le gamin, qui, dans les rochers, n'a pas ménagé ses forces, fait cette réflexion amère qu'on est allé chercher bien loin la même chose qu'au Labyrinthe ou à peu près. La démoralisation va gagner le chien de berger et son camarade; et, lorsque nous voyons brusquement à un dernier détour, une allée éclairée

d'une lumière bleuâtre dont on ne voit pas la source, nous ne voulons pas croire que nous sommes arrivés.

C'est la ville cependant, et cette lumière est la première lampe électrique posée sur la route de Bittburg. Ah! cette lampe! tout ce qu'elle nous annonçait de bon: des chaises, un verre de vin, le souper et nos lits!

Arrivés, nous tombons anéantis les uns sur le canapé, les autres dans un fauteuil, ou sur une chaise. M. Foehr entre:

« Eh bien! êtes-vous contents de votre promenade? »

— Je vous en prie, M. Foehr, une bouteille de Sonnenberger, tout de suite! »

Avec le vin, revient la vie, puis la parole.

A table, nous trouvons nos deux Allemands combinant sur leur carte une grande excursion pour le lendemain. Ils comptent faire le Schnellert, le Müllerthal, le Leiwerdelt, que sais-je? Ils sont ravis de leur excursion du jour. Seulement le guide les a abandonnés sur la route de Grundhof. Il s'est borné à leur indiquer le chemin du Hallerbach, très facile d'ailleurs à trouver et à suivre, grâce aux écriteaux indicateurs. La course de la veille l'avait sans doute écopé. Il se ressentait d'une chute qu'il avait faite quelques jours auparavant. Il avait posé le pied sur une pierre ronde et avait glissé.

Nous, nous n'avons pas encore fait le Müllerthal, ni le Schnellert, ni l'Ernzenberg, ni le Leiwerdelt, ni le Mühlbach, ni les nonante-trois autres promenades d'Echternach. Nous y renonçons pour le moment, et nous décidons d'exécuter le lendemain la promesse que nous nous sommes faite, de revoir le Hallerbach avec le Taupersbach et les ruines de Beaufort. Stellmacher et sa dame nous accompagneront.

Sur ce réjouissant projet, nous allons nous coucher; et, pendant la nuit, Copaponassard rêve précipices, courses vertigineuses sur et sous des rochers branlants, sociétés de pères, de mères, de jeunes filles qu'il doit conduire à travers les trous des Schweinställe et les éboulis de la Prüm, sous des prèles arborescentes et résistantes. Quand il se réveilla, il était plus moulu qu'au bas de la route de Bittburg.

6^e JOURNÉE

Sur les hauteurs du Hallerbach. — Est-ce 2 h. 12 ou 3 h. 12? — Beaufort. Dîner à la vapeur. — Recette infailible pour faire descendre un repas. — Un train paternel. — Halb zog sie ihn, halb sank er hin.

Par bonheur, la fatigue de cette journée sera nulle. On part pour Grundhof à 9 heures 25 et l'on reprend le train à 2 heures 12. Nous avons donc près de cinq heures pour faire une promenade de deux lieues au plus.

Les deux lézards ayant déjeûné, nous aussi, nous nous mettons en route par une pluie assez forte, mais qui ne dura pas.

Nous voilà bientôt sur les bords riants du Hallerbach.

On examine chaque pierre et chaque cascade sous toutes ses faces; on s'amuse à compter les truites, que les yeux ont à peine le temps d'apercevoir. On va flânant, s'extasiant, s'arrêtant, se montrant les effets des eaux et du soleil. On a bien le temps, n'est-ce pas?

Voilà que, sur notre droite, nous remarquons au-dessus de la côte des rochers bizarres. Si on y grimpe?

On y grimpe — les effets connus, mais différents.

Une fissure! glissons-nous par la fissure.

Nous voilà au sommet. Un rayon de soleil, et la vallée du Hallerbach se déroule à l'aval dans la pleine magnificence de son éclatante verdure.

Nous restons sur les hauteurs en remontant le ruisseau. Au bout de quelque temps, nous voudrions cependant bien regagner la vallée. Pas moyen. Force nous est de repasser par notre fissure. Nous suivons quelque temps le pied des roches. Nous redescendons enfin, et, quelques pas encore, nous sommes dans le pré où l'avant-veille nous avons trouvé la salamandre.

Mais ce voyage aérien nous a fait manquer l'endroit le plus pittoresque du Hallerbach, là où un vaste amoncellement de rocs encombre le lit du ruisseau, qui se fraye, comme il peut, un chemin par dessous, par les côtés, par les interstices. Il nous faut pourtant le revoir.

Nous retournons sur nos pas.

Nous y voici. L'un se place sur une pointe, l'autre près d'un arbre, un troisième dans un ancre. Chacun prétend avoir la meilleure place pour jouir du tableau. On échange les places, on compare, on analyse, on résume ses impressions. Le temps passe. Il est plus de midi quand nous rentrons dans la prairie.

Aurons-nous le temps de manger un morceau à Beaufort? Nous n'avons plus que deux heures et il nous reste tout le Taupersbach et la descente de Beaufort sur Grundhof.

— Mais le train est à 3 heures ou 3 1/2 heures, dit Stellmacher.

— Non, 2 heures 12, d'après M. Foehr.

— Vous aurez mal entendu; 3 heures 12, probablement. Quelle est ton idée, G...?

— Je tiens bien aussi, répond la jeune dame, que c'est après trois heures. Quand nous le prenons, nous arrivons chez nous, me semble-t-il, vers 3 1/2 ou 4 heures.

— Vous voyez. »

Les enfants aussi croient que leur papa a mal compris. Lui ne demande pas mieux; mais l'ami — une belle chose, la prudence — va quand même en avant, par un chemin direct, commander un dîner à Beaufort et s'assurer de l'heure exacte des trains.

Nous, nous flânon. Le gamin passe vingt fois le ruisseau et le suit toujours sur la rive où nous ne sommes pas.

Nous arrivons tout doucement devant le merveilleux tableau des ruines de Beaufort, que nous trouvons plus enchanteur encore que l'avant-veille. Disons aussi qu'un magique coup de soleil les éclaire elles seules, laissant dans l'ombre les rochers des côtés et la forêt d'où nous sortons.

Nous les contournons des yeux et les contemplons sous tous leurs aspects.

Non rassasiés de cette vue, nous nous décidons enfin à gravir le sentier qui mène au village.

Stellmacher vient à notre rencontre:

«Le train est bien à 2 heures 12, mais tout est préparé; nous avons le temps, il est une heure.»

Nous entrons à l'auberge, chez le fameux Blæser «le bon, celui qui est sur la place» — la nappe même n'est pas mise. Fureur de Stellmacher qui s'exhale en patois luxembourgeois.

A cinq minutes avant la demie, apparaît un potage brûlant:

«Mais je ne vous ai pas demandé du potage! servez-nous vite un morceau, ce que vous avez sous la main; je ne veux plus de votre dîner, puisque vous n'êtes pas prêt.»

On avale quand même le potage, vu que, après tout, on n'a rien à mettre sous la dent, et l'on s'échaude.

Enfin, on va manger; la demie sonne. On met devant nous un plat de jambon fumé avec des pommes de terre. Nous engloutissons vite deux ou trois tranches de jambon.

Elles sont encore dans l'œsophage, qu'on apporte un civet de lièvre, qui pousse le jambon et s'arrête dans le pharynx.

Quand il est là, arrive du porc frais rôti, petits pois; le porc et les petits pois sont encore sur les assiettes qu'on met fruits et bonbons sur la table.

Dans notre hâte, nous mangeons les bonbons avec le rôti de porc, les fruits avec les petits pois.

Comme boisson, il paraît que nous buvons de ce fameux vin, originaire du Palatinat, «tout à fait chouette et plein de feu». Mais nul de nous ne s'en doute, pas même celui qui l'a commandé.

On paie et l'on part mâchant encore. Il est deux heures moins un quart.

Ami lecteur, s'il vous arrive un jour de craindre qu'un dîner plus ou moins copieux, que vous venez de faire, ne descende pas, je vous conseille de vous transporter à Beaufort, vingt-cinq minutes avant le départ d'un train de Grundhof, qu'il vous faudra gagner; je vous réponds que votre dîner descendra et vite.

Ah! quelle descente! Ce qui, deux jours auparavant, nous avait pris une petite heure, il fallait le faire en la moitié du temps. Nous ne marchons pas, nous volons, et, sur les pentes, nous bondissons.

Le train siffle. Un temps de galop! Stellmacher est en tête; il est au-dessus du petit bâtiment où l'on prend les coupons; il veut couper au court. Copaponassard seul s'engage dans le chemin qu'il connaît; les autres suivent l'ami; ils s'embarrassent dans les ronces et les épines. Copaponassard arrive juste à temps pour prendre les coupons.

Le train est là, il est en gare. Là-haut on crie, on s'enchevêtre, on jure, on s'accroche, on tempête. Copaponassard au chef de gare: «Ce sont mes compagnons; ils sont empêtrés, je ne sais dans quoi. Le train ne peut-il pas les attendre? — Naturellement, monsieur; ne vous inquiétez pas.»

Administration paternelle et humaine! Le brave train les a attendus.

Et comme ils voulaient, enfin dépêtrés, faire irruption dans les voitures par un point difficile: «Par ici, par ici! c'est plus aisé; ne vous pressez donc pas ainsi; on attendra!»

Brave train! je ne puis assez le répéter. Les chemins de fer sont bien loin chez nous d'avoir de ces condescendances.

Dans les voitures, nous achevâmes notre dîner. Nous retrouvâmes entre nos dents, sous la langue, au haut des gencives, un peu partout, des filaments de porc, des os de civet, des fragments de lard: le tout mêlé à des amandes, des pâtisseries et des petits pois. Arrivés à Echternach, nous n'avions pas encore entièrement repris haleine.

Cette demi-journée, employée à revoir ce que nous, désireux d'arriver à la Rochette, avions déjà vu, démontre mieux que toute description, les enchantements du Hallerbach. On resterait là des journées entières sans se lasser jamais.

A l'hôtel, nous retrouvons nos deux Allemands qui s'étaient séparés, l'un revenant à pied, l'autre par le train. Ils avaient traversé le Müllerthal, avaient renoncé au Schnellert, avaient vu le Leiwerdelt le long du Lauterbornbach, qu'ils avaient trouvé admirable, mais néanmoins inférieur à la Wolfschlucht, et se proposaient de faire le Schnellert le lendemain.

Eux non plus ne connaissaient pas Echternach; Echternach dont aucun guide ne parle avec compétence. Ils nous apprirent — d'où tenaient-ils le renseignement? — que Baedeker avait en préparation le Grand-Duché. Avis à Jean d'Ardenne, dont l'œuvre, malgré ses excellents éléments, est d'une composition parfaitement absurde et, on peut le dire, de peu de secours pour le touriste.

Vers cinq heures, nous allâmes visiter les jardins du Casino et remontâmes le long de la Sûre jusqu'à une espèce de barrage. La rivière était si belle, l'eau si pure, et l'endroit si désert que Copaponassard, toujours hydrophile, ne put résister au plaisir d'y prendre un bain — un peu froid, mais l'eau jamais n'avait été meilleure (vieux cliché).

Après un bain, Copaponassard a toujours soif.

C'est un phénomène qu'il n'est pas seul, paraît-il, à présenter. Mais son ami et ses enfants ont soif aussi — effet prolongé de la course de Beaufort sur Grundhof.

Justement, voici le *Rendez-vous des Touristes*. Pénétrons-y.

Assis sous une tonnelle, on cause des plaisirs de la journée. Pour Copaponassard, rien ne passe le plaisir d'un bain après une

marche quelque peu forcée ou trop ensoleillée. Alors l'eau le fascine, l'appelle, l'attire, toujours victorieusement. Il est comme le *Pêcheur* de Goethe, que la fée des eaux, par sa parole et son chant, entraîne peu à peu au fond du fleuve où il disparaît sans bruit :

Sie sprach zu ihm, sie sang zu ihm :
Da war's um ihn geschehn :
Halb zog sie ihn, halb sank er hin,
Und ward nicht mehr gesehn.

Cette fin, d'une beauté intraduisible, les met sur les choses littéraires, et ils s'évertuent à reconstruire le poème entier. Ils y parviennent, sauf pour deux vers dont ils ne se rappellent que les rimes :

..... Angesicht
..... in ew'gen Thau.

Tourment général. Ils s'acharnent en vain à combler la lacune. La nuit, qui est tout à fait tombée pendant qu'ils s'absorbent dans cet exercice, les ramène aux réalités terrestres. Il n'est que temps de rentrer à l'hôtel où nous attend un souper sardanapalesque : trois viandes ! C'est que nous avons invité Stellmacher et sa dame.

Projets pour le lendemain : Le Müllerthal et la Rochette. Bonsoir !

7^e ET DERNIÈRE JOURNÉE

Chassés par la pluie. — Un train trop paternel. — Ettelbrück. Le cinquième vrai centre du Grand-Duché. — Second dîner à la vapeur. — Les deux Allemands compagnons de voiture. — Burscheid. Souvenir rétrospectif. — Angoisses : il n'était que temps. — Le Sonnenberger après le voyage.

Le lecteur est désireux, je n'en doute pas, de connaître enfin ce fameux Müllerthal, la seule chose à voir à Echternach. Il en sera pour son attente déçue.

Ce matin-là, il pleuvait, mais tout de bon, et il avait plu toute la nuit. Nous fîmes nos paquets pour rentrer chez nous.

Nous prîmes congé de M. Foehr et de ses sœurs, dont je n'ai pas parlé, des géantes aussi et des plus serviables. Je lui promis de relater mon voyage, comme l'avait fait « M. Cambier », et, par la même occasion, de faire connaître son fameux Sonnenberger. Nous lui en demandons une bouteille que nous fourrons dans un sac. Ne faut-il pas rapporter un souvenir d'Echternach à la mère qui n'a pu nous accompagner et qui attend notre retour dans une légitime impatience ?

Les deux Allemands, chassés, comme nous, par la pluie, avaient pris le même parti que nous et renoncé au Schnellert.

A la gare, viennent nous serrer la main Stellmacher et sa dame, à qui nous faisons nos adieux. Ils nous apprennent que M. Silber est parti depuis la veille pour Paris abandonnant le plan des promenades qu'il aurait tant aimé nous faire faire.

Le train qui nous emportait (figure) attendait sans doute à toutes les haltes des voyageurs dévalant des hauteurs ; car, une fois arrêté, il ne parvenait pas à se remettre en marche.

Dans notre ingratitude et notre égoïsme, nous oublions que, la veille, il s'était mis en panne à notre intention.

A Diekirch, nous crûmes que nous ne démarrerions pas. Nous atteignîmes néanmoins Ettelbrück, où nous avons deux heures de station, le temps de dîner.

A la gare, sortant de tous les trains, qui à ce moment s'y donnaient rendez-vous, une foule énorme.

Il y avait foire : foire aux porcs, truies et cochons de lait ; aux bœufs, vaches et veaux ; aux chevaux, juments et poulains ; aux poules, aux coqs et aux canards ; aux souliers, aux ferrailles et aux habits. Les larges rues sont remplies d'une foule affairée qui se rend aux différents marchés.

Il pleut à verse, et une boue jaunâtre recouvre le pavé.

Nous nous mettons, sur la foi de Jean d'Ardenne, à la recherche de l'Hôtel du Luxembourg. Nous suivons la princi-

pale artère qui serpente dans la petite ville, dévisageant toutes les enseignes. Beaucoup d'auberges toutes décorées du nom d'hôtel et pleines de marchands attablés.

La pluie ne se lasse pas, et nous cherchons toujours.

Un marchand de fruits nous hèle :

« Que cherchez-vous ?

— L'Hôtel du Luxembourg.

— Il n'existe plus. Vous pouvez aller à cet hôtel devant lequel vous êtes.

— Merci. »

Et nous franchissons le seuil de l'hôtel Dondelinger.

A peine entrés, en un clin d'œil, on nous débarrasse de nos effets, on nous assied, on met devant nous serviettes, cuillers, couteaux et fourchettes, et le bouillon est sur la table. Puis bouilli aux carottes ; puis veau aux pommes ; puis jambon frais rôti, haricots ; puis tarte, fruits, dessert — nos assiettes enlevées et remplacées que les dernières bouchées sont encore en bouche. Le monte-plat fonctionne avec prestesse et sans relâche.

C'est sans doute l'usage de la maison, du moins les jours de foire. Un marchand vient, quelques instants après nous, s'asseoir à notre table, et se lève encore avant nous.

En moins d'un quart d'heure, tout cet amalgame devait être précipité dans nos tubes digestifs. Pas le temps de placer un mot.

Dès le second service, deux appareils masticateurs demandent grâce. Seuls, ceux du père et du fils — on fait quelquefois de ces gageures imprudentes — s'obstinent à suivre jusqu'au bout les évolutions fantasmagoriques du couteau à découper de la belle Madame Dondelinger.

Hôtes aimables et polis, d'ailleurs.

« Vous êtes satisfait du dîner, monsieur.

— Un peu vite, seulement.

— Nous croyions que monsieur était pressé. Il recommandera la maison ?

— Certainement. Mais voilà qu'il nous reste cinq bons quarts d'heure avant le départ du train. Qu'y a-t-il à voir à Ettelbrück ?

— Beaucoup de choses, monsieur ! Ettelbrück est le vrai centre des excursions dans le Luxembourg.

— Pas possible. Je croyais que c'était Mondorf sur la Moselle.

— Ah ! oui. Les gens de Mondorf voudraient bien le faire croire, mais on y meurt d'ennui.

— Et Bollendorf ?

— Ah ! oui ; pour les Schweinställe. Deux heures de promenade.

— Et Diekirch ?

— Sans doute, presque tous les touristes vont à Diekirch, ou aussi à Vianden. Et pourtant qu'y a-t-il à Diekirch ? rien. Et à Vianden ? le Château, mais c'est bon pour une fois. Ici, vous êtes au point de croisement de toutes les lignes du Grand-Duché. Il y a même un tram jusqu'à la Rochette.

— Eh bien ! que pourrions-nous visiter ici ! Si le pays nous intéresse, et si la pluie veut bien cesser, nous y resterons peut-être.

— Oh ! vous avez le choix. Il y a d'abord l'hospice.

— Comment, l'hospice ?

— Oui, monsieur, un hôpital de fous. Il y a là tous les fous des alentours et de tous les genres. C'est grand, propre, bien tenu. Une foule de gens vont voir cela.

— Grand merci ! Après ?

— Vous pourriez encore gravir la montagne que l'on a devant soi à quelques pas d'ici, mais c'est long et les chemins

seront sales. Il y a aussi..., mais c'est encore plus long...

— Merci des renseignements; nous jetterons un coup d'œil sur l'Alzette, et nous visiterons les marchés. »

Une boue profonde les avait envahis. Après quelques pas au milieu des quadrupèdes, des échoppes, des tréteaux, des vendeurs et des acheteurs, nous revînmes à la gare.

Là, nous nous amusâmes d'un sport improvisé. Un petit cochon de lait s'était enfui. Le propriétaire essayait de le rattraper, aidé dans sa poursuite par trois ou quatre paysans qui, sans doute,

Connaissant le malheur, savaient y compatir.

Le petit cochon était adorable. Du moment qu'il avait échappé aux mains prêtes à le saisir, il se remettait à fouiller la boue avec une insouciance philosophique délicieuse.

Les poursuivants marchaient alors vers lui, à pas de loup, le dos voûté, la tête en avant, les bras étendus, manœuvrant avec ensemble pour lui couper la retraite. Lui, les laissait venir et, juste à l'instant où les mains s'abaissaient, il faisait un bond oblique et savant, galopait vivement et allait s'installer un peu plus loin.

On avait affaire à un madré cochonnet et bon coureur.

Tous ceux qui avaient acheté des cochons, blâmaient visiblement son escapade et prenaient intérieurement parti contre lui. Mais leur sympathie pour leur confrère était paralysée par les devoirs d'une surveillance rendue inquiète. Les gambades du petit camarade remplissaient de démangeaisons les jambes de ses compagnons d'esclavage — effet pernicieux du mauvais exemple.

Quelques femmes, prises de pitié pour l'homme, se mettent de la partie. D'une main tenant leurs jupons étalés, de l'autre présentant leurs parapluies, elles essayèrent de barrer le chemin à la petite bête, qui continua ses batifolages et déjoua les concentrations les mieux combinées.

Leur entrée en scène et la gravité de tous les personnages de ce spectacle comique nous font éclater; et voilà que les femmes éclatent aussi, les hommes à leur exemple, sauf le propriétaire qui, se sentant ridiculisé, devenait furieux.

Il alla chercher du renfort.

On parvint à pousser le cochon dans un bâtiment de la gare où il fut saisi. Son maître le prit dans ses bras, comme un enfant, le tenant ferme par une patte. Damoiseau Pourceau, tantôt si gai, jetait des cris à émouvoir les pierres, ce qui ne le sauva pas d'être mis avec ses frères dans le tombereau qui devait l'emporter.

Pauvre porcelet, qui sait si nous ne nous retrouverons pas un jour?

Dans la gare, embarquement des veaux; on leur lie les pattes, on vous les transporte comme des lustres, et on vous les flanque serrés les uns contre les autres dans le wagon. Leurs grands yeux vagues si doux sont pleins de supplications, qui nous attendrissent.

Mais nous sentons toute la vanité de l'intérêt que nous leur portons.

Plus loin, des cochons pris jusqu'au cou dans des sacs qui leur interdisent la marche, mais non des contorsions lamentables. Les uns hurlent; les autres trouvent moyen de fouiller le ballast de leur groin; d'autres, qui flairent quelques victuailles, essaient de s'en rapprocher, mais leurs efforts les fatiguent inutilement.

Nous devons nous faire une raison pour ne pas trop nous émouvoir de ce spectacle.

Notre train arrive enfin.

Les deux Allemands montent dans la même voiture que nous.

À l'hôtel, en face de moi, intimidés par ma noble prestance, ma barbe vénérable et mon crâne éblouissant, ils parlaient peu.

Dans la voiture, sur le même banc, séparés de moi par un de mes enfants, n'ayant plus devant les yeux ma figure imposante, ils se familiarisent et essaient même de former de petites phrases françaises. Pour cela, ils se cotisent, l'un se chargeant des verbes, l'autre des substantifs. Le plus grand a figure jeunette et naïve, grands yeux derrière grandes lunettes, bouche fraîche et souriante. Le plus petit, aussi jeune, mais plus nerveux et plus robuste; c'est celui qui va toujours à pied.

Pour ne pas jeter ma gravité au milieu de l'intimité qui s'établit entre la jeunesse, je me blottis dans mon coin et je contemple, à travers la pluie, le paysage.

Voici les ruines de Bourscheid que l'on contourne pendant quelque temps et qu'on revoit à droite du train, après les avoir vues à gauche. Elles me rappellent un souvenir, un dîner, pendant du souper d'Heinerscheid.

Nous revenions de la Moselle que nous avons remontée à pied depuis Coblenze.

Après avoir revu Vianden et Brandebourg, nous nous proposons d'aller à Esch-le-Trou.

Nous avons gravi le mamelon qui porte les restes du vieux manoir et d'où l'on voit la Sûre découpée en plusieurs tronçons. De là, il fallait redescendre et regimber pour atteindre le village perché sur la hauteur d'en face.

C'était à l'heure la plus chaude de la journée, et le soleil ne ménageait pas ses feux.

Nous n'avions pas mangé depuis le matin, et, vers deux heures, nous échouons enfin dans un cabaret où nous demandons à manger.

« On ne donne pas à manger ici.

— Où y a-t-il une auberge?

— Il n'y en a pas, il faut aller jusque Esch.

— Mais nous mourons de faim et de soif.

— Vous pouvez avoir de la bière.

— Donnez-nous de la bière. »

Nous étanchons notre soif.

« Voyons, madame, nous pouvons sans doute avoir du pain?

— Du pain, oui. »

Et elle nous met sur la table un pain et un couteau.

Moi: « Quel bon pain! vous le cuisez vous-même?

— Oui.

— On n'a pas de pareil pain à la ville.

— Non, n'est-ce pas, monsieur? Ne prendriez-vous pas un peu de beurre avec votre pain?

— Avec plaisir! »

On apporte du beurre.

Moi: « Quel beurre excellent! on goûte qu'il est pur. Vous le battez vous-même?

— Oui.

— On s'en aperçoit.

— Ne voudriez-vous pas peut-être une omelette avec vos tartines?

— Une omelette? Mais certainement, nous ne demandons que cela. »

On nous fabrique une omelette.

— Quels œufs frais! ils viennent d'être pondus, pour sûr? Ce sont vos poules?

— Oui.

— Qu'on est heureux d'avoir une basse-cour! À la ville, pas moyen d'avoir des œufs frais.

— Je m'en doute. Voudriez-vous peut-être pas du jambon après vos œufs? »

Et un jambon presque entier nous est servi.

Même jeu :

« Quel jambon ! cochons bien nourris, en liberté, pas avec des détritiques de toute espèce.

— Ça vous ferait peut-être plaisir de goûter de notre veau ?

— Vous avez aussi du veau ? Nous n'avons plus de place ; mais, pour pouvoir en parler, nous ferons un effort. »

Et voilà que l'on nous apporte un grand saladier contenant une colossale gelée de veau, à laquelle nous fîmes une fameuse brèche.

Pour terminer, nous eûmes des fruits. Nous payâmes, je crois, un franc par tête. Nous fîmes peu honneur au souper d'Eschle-Trou.

Pendant qu'en moi-même je rappelle ces souvenirs et une aventure tout à fait semblable qui m'est arrivée en Suisse lors de mon voyage de noces, le train roule et serpente dans les replis de la Wilz, puis dans ceux de la Wolz, franchit la frontière, et nous voilà à Gouvy.

Un douanier belge passe devant les voitures : « Rien à déclarer ?

— Non.

— Bon. »

J'ai oublié que j'emporte avec moi une bouteille du fameux Sonnenberger.

Trois-Ponts ; Stavelot ; Francorchamps ; le Hockai.

Voilà sur la droite la route de Malmedy avec ses poteaux à indications fantaisistes ; puis les bruyères, les Fagnes, et, à l'horizon, à travers une voile de pluie, les hauteurs qui avoisinent la Baraque-Michel.

Spa. Grande foule à la station. On doit ajouter des voitures.

Theux ; Pepinster. Les Allemands nous disent adieu. Ils vont échanger, sur la route d'Aix-la-Chapelle, bien des réflexions sur notre compte.

Pour Liège, en voiture !

Le train vole.

Liège ! Les voyageurs pour *** descendent.

Que d'arrêts, mon Dieu ! L'un de nous donne des marques visibles d'impatience.

Il a eu la mauvaise inspiration d'emporter avec lui les trois plats du dîner de Beaufort et de leur donner pour compagnons de route les trois de celui d'Ettelbrück. Soit qu'ils appartiennent à des partis politiques différents, soit qu'ils aient été en discussion — affaires de foire — soit pour toute autre cause, ils font mauvais ménage.

Déjà à Pepinster, ils se disaient des gros mots dont les sourds échos arrivaient jusqu'à nos oreilles.

Certes, l'envie ne lui manque pas de les envoyer vider leurs querelles en dehors de la voiture. Mais, hélas ! à la différence des trains du Grand-Duché, ceux de Belgique ont des rigueurs à nulle autre pareilles. Le lecteur poursuivra sans peine la citation en l'adaptant à la circonstance.

Enfin ! le voilà chez lui. Son entrée est une véritable irruption.

Il n'était pas trop tard — ainsi s'exprimerait un honorable magistrat de notre ville — mais il était temps.

Le lendemain, exhibition solennelle du Sonnenberger. A lui aussi le voyage a été fatal.

NOTE

Le dernier prince-abbé de Stavelot. — Le lézard des souches.

En littérature, comme en architecture, Copaponassard a toujours eu un faible pour la symétrie. Ayant mis une note à la fin de la première partie de ses mémoires, il se doit à lui-même et à la postérité d'en ajouter une à la seconde.

Il se dit d'abord qu'une notice sur le prince-évêque de Stavelot, Célestin Thys, son parent, serait la bienvenue et clôturerait dignement le monument historique qu'il vient d'élever à l'Ardenne. Mais Copaponassard, quoiqu'il chante partout le contraire, est paresseux.

Etant sur les lieux, il songea à rassembler des documents. Il se flattait d'en avoir vite fini. Il était bien loin de son compte. Tout le monde s'est occupé de ce haut personnage, depuis Gachard et Polain, le docteur Neyen, M. de Noüe, et l'ancien curé de Saint-Jean, Ch. du Vivier de Streel, un parent, jusqu'à M. Xavier Heuschling, un autre parent (voir *Annales de l'Institut Archéologique du Luxembourg*, tome XII, 1880, pp. 237 et suivantes).

Compléter Jean d'Ardenne, c'était facile. Mais ajouter quelque chose aux documents recueillis par ces maîtres renommés, cela dépassait ses moyens. Aussi il renonça à voler aussi haut. Il se contenta de jouir en secret de la gloire que lui vaut une si illustre parenté.

Ce fut une bête qui lui fournit la note cherchée. Il n'y a pas à le nier ; les bêtes ont du bon. Cette bête, quelle serait-elle, sinon le lézard des souches ?

On a toujours cru que ce lézard (*Lacerta agilis*, ou *Lacerta stirpium*) n'existait chez nous que dans le Grand-Duché et les parties des Ardennes belges qui l'avoisinent. C'est notamment l'opinion de M. de Sélys-Longchamps. C'est aussi, comme on l'a vu, celle de Copaponassard, qui ne comprend pas pourquoi l'on ne rencontre pas ce lézard dans les environs de Huy.

Or le bulletin de l'Académie de Belgique, qui est du mois d'août et qui a paru en octobre, nous apprend que, l'année dernière, on en a découvert un individu dans la Campine Limbourgeoise et, depuis, quelques autres exemplaires dans les mêmes parages.

Il n'y a pas lieu d'en douter. Ces individus doivent être issus de celui que, en 1855, Papillard a lâché juste à la ligne de faite qui sépare les bassins de la Meuse et du Rhin. Il croit bien se rappeler que c'était une femelle.

D'étape en étape, elle ou ses descendants auront fini par atteindre une localité qui leur rendait plus ou moins les conditions de leur habitat primitif et s'y seront maintenus. La seule difficulté, c'est d'expliquer comment, lâché sur la rive droite de la Meuse, il a pu gagner la rive gauche. Mais le naturaliste, comme le grammairien, doit savoir ignorer.

Un mot pour finir. A la date où le bon à tirer définitif est mis sur la dernière feuille de cet important ouvrage, les deux lézards des souches rapportés par Copaponassard sont encore parfaitement en vie. Ils sont dans son jardin, en liberté, sous un tas de pierres, de broussailles et de feuilles sèches. Quand la température est douce, ils mettent le nez dehors. L'un d'eux a perdu le bout de sa queue dans une chute malheureuse. C'est le plus beau ; un mâle, sans doute. L'autre serait-il une femelle ?

Copaponassard attend le printemps avec impatience, et il lui arrive souvent, dans son sommeil, de rêver d'une postérité de lézards aussi nombreuse que celle de Jacob.

Novembre 1887.

Ci finit l'histoire des intéressants voyages de Copaponassard et de ses compagnons, ainsi que le compte exact de leurs repas, et le récit fidèle de leurs jeux et menus-propos.

TABLE DES MATIÈRES

<p>L'Ardenne: Explorations et découvertes 3</p> <p>EN 1855 3</p> <p>Comment fut constituée la Société et ce que coûta le voyage.</p> <p>1^{re} journée. — De Liège à Namur 4</p> <p>Portraits en pied et de trois-quarts. — Une gourde et son histoire. — Le jeu des six coins sur le pont d'un bateau à vapeur. — A la recherche d'un gîte. — Un jeu compliqué. — Un compagnon de lit incommode.</p> <p>2^e journée. — De Namur à Dinant 6</p> <p>Un demi-déjeuner. — Achat de la Boussole. — Une faim sans fin. — Un demi-souper. — Pepper for ever! — Achat du jambon.</p> <p>3^e journée. — De Dinant à Rochefort 6</p> <p>L'octroi garde et ne rend pas. — Rafraîchissements variés. — Le combat des Sept et du Jambon. — Un peu de théologie. — Premier essai de la Boussole. Houyet. — Presque chez le Roi. — Deuxième essai de la Boussole. Champourlac. — Rochefort. — Une croix par rin'chichim'. — La tanière da la Mammosa Pisserolita.</p> <p>4^e journée. — De Rochefort à Saint-Hubert 9</p> <p>Économique et substantiel. — Troisième essai de la Boussole. Le trou de Han et l'Épée de Damoclès. — Un talon endommagé. — Le martyr de saint Agrippa. — La science qui s'émancipe. — Saint-Hubert. Sinistres nouvelles.</p> <p>5^e journée. — De Saint-Hubert à La Vacherie 10</p> <p>Sous huit couvertures. — Trois mots historiques. — L'orgie. — Les mystères de la ligne la plus courte. — Cinq enfants perclus dans la Forêt. — Ibant obscuri sola sub nocte per umbram. — Un phare et un terre-neuve. — Sauvés, mon Dieu! — Le château hospitalier.</p> <p>6^e journée. — De La Vacherie à Bastogne 14</p> <p>Le Sept se retrouvent. — Les peintres flamands et Cambronne. — Brouillés jusque Vianclen. — Uu clown à Bastogne. — Le dîner qui s'envole. — Le chapeau transformé. — Un adjectif de trop.</p> <p>7^e journée. — De Bastogne à Diekirch 15</p> <p>Un compagnon de trop peu. — Passage des chapeaux à la frontière. — Doublement victimes d'un mécompte. — De la probité pour quatre sous. — Un brigand calabrais. — Près de Diekirch. Un officier luxembourgeois sur le pavé. — Anéantissement compliqué d'évanouissement.</p> <p>8^e journée. — De Diekirch à Vianden 16</p> <p>Réduits à quatre. — Pris par les pieds. — Argent accepté et baiser refusé. — Anupodétocatabase. — Le Lacertus reconfortator. — Vianden. Le jambon brouille, le cognac débrouille.</p> <p>9^e journée. — De Vianden à Heinerscheid 17</p> <p>Sans pointe ou sans chas. — A quoi peut servir une pomme. — Heinerscheid. Un aubergiste dans l'embarras. — Chargement complet. — Autour d'une flambée de genêts.</p> <p>10^e journée. — De Heinerscheid à Stavelot 18</p> <p>Un commencement d'exploitation. — La bouteille à insectes apparaît et disparaît. — La Tortue et les deux Canards. — Offrande propitiatoire à trois pays. — Stavelot. Tirailles de remords pour le devoir accompli.</p> <p>11^e et dernière journée. — De Stavelot à Liège 19</p> <p>Le péché puni. — Perclus clans les Fagnes. — Hercule fuyant le chemin du vice. — Passez votre chemin! — Echoués dans les grandeurs. — Le péché récompensé. — Le quatrième qui n'avait pas le sou. — Dernier trait de la Boussole et du Jambon.</p>	<p>Note 20</p> <p>Conseils pratiques pour le voyageur dans l'Ardenne</p> <p>EN 1887 20</p> <p>Copaponassard. Son portrait en pied et de profil. — Un plan qui reste en plan. — Le procès de Jean d'Ardenne. — Résolution subite.</p> <p>1^{re} journée. — De Liège à Malmédy 21</p> <p>Limbourg. — Difficile à passer et difficile à dire. — Les caprices d'un parapluie. — Le Barrage de la Gileppe. — Misanthropie. — Débandade. — Respiration et restauration. — A trois kilomètres près. — Un tantinet dans les Fagnes. — Les Alpes en Ardenne. — Malmédy. — Le petit bon-homme vit encore. — Nuit troublée par des conspirateurs à perruque blonde et collet noir.</p> <p>2^e journée. — De Malmédy à Vianden 24</p> <p>De Malmédy à Stavelot. — Les poteaux intrigateurs. — Une ville où l'on arrive quand on en sort. — Une collection de bêtises. — De Clervaux à Hosingen. — Une collection de guépiers. — Démoralisation, reconfort et allégresse. — En voiture le long de l'Our. — Vianden. — Le premier vrai centre du Grand-Duché.</p> <p>3^e journée. — De Vianden à Echternach 26</p> <p>Victor Hugo et M. Ribeaucour. — Où donc est le guide? — Chapelle ou cabaret? — De Vianden à Wallendorf. — Spéculation intempestive. — Capture d'un Lacertus retardator. — Une station qui fuit. — Six kilomètres à l'heure. — Sous un berceau. — Echternach. — Le troisième vrai centre du Grand-Duché.</p> <p>4^e journée. — Echternach 28</p> <p>La Wolfsschlucht, le Labyrinth, l'Eszbach et le Halsbach. — Admirations à jet continu. — Un peu de mythologie. — Un peu de l'étroit. — Le guide: son portrait en pied et de face. — Dans la région des Amanites. — Le Hohllay. — Berdorf. Une leçon de botanique culinaire. — Un major en lisières. — Le Sieveschleff et le Hallerbach. — Une leçon de zoologie humaine. — Le château de Beaufort. — Les effets d'un vin du Palatinat. — Deux Allemands, compagnons de table. — L'embarras du choix.</p> <p>5^e journée. — Echternach 33</p> <p>Etonnements à jet continu. — A la recherche des Schvreinställe. — Capture d'un Lacerta retardatrix. — Un passeur d'eau qui sait du grec. — La vallée de la Prüm vue d'en haut et vue d'en bas. — Un paysage préhistorique. — Chanter sans son mal enchanter. — Effet de lumière. — Du Sonnenberger, s'il vous plaît!</p> <p>6^e journée. — Echternach 35</p> <p>Sur les hauteurs du Hallerbach. — Est-ce 2 h. 12 ou 3 h. 12? — Beaufort. Dîner à la vapeur. — Recette infallible pour faire descendre un repas. — Un train paternel. Halb zog sie ihn, halb sank er in.</p> <p>7^e et dernière journée. — D'Echternach à Liège 37</p> <p>Chassés par la pluie. — Un train trop paternel. — Ettelbrück. Le cinquième vrai centre du Grand-Duché. — Second dîner à la vapeur. — Les deux Allemands compagnons de voiture. — Burscheid. Souvenir rétrospectif. — Angoisses: il n'était que temps. — Le Sonnenberger après le voyage.</p> <p>Note 39</p> <p>Le dernier prince-abbé de Stavelot. — Le lézard des souches.</p>
--	---